This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

~~NS. 104 e. 25~~

TNR.43556

~~H.6985 ii. 1~~

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TRENTE ROMANS

Digitized by Google

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, PARIS

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉES DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à **3** fr. **50** le volume.

ROMANS ET NOUVELLES

MADAME MŒURIOT (*Mœurs parisiennes*). . . . . 1 vol.

LA FIN DE LUCIE PELLEGRIN . . . . . 1 vol.

LE BESOIN D'AIMER. . . . . 1 vol.

L'ÉDUCATION AMOUREUSE. . . . . 1 vol.

LES SOIRÉES DE MÉDAN (*en collaboration avec Zola, de Maupassant, Huysmans, Céard, Hennique*) . . . 1 vol.

ÉTUDES

ÉMILE ZOLA (*Notes d'un ami*) . . . . . 1 vol.

THÉATRE

MONSIEUR BETSY.
LES FRÈRES ZEMGANNO.
CELLE QU'ON N'ÉPOUSE PAS.
LA PROVINCIALE.
CHARLES DEMAILLY.
LA FIN DE LUCIE PELLEGRIN.
LE SYCOMORE.

Paris. — Imprimerie L. MARETHEUX, 1, rue Cassette. — 4043.

Digitized by Google

PAUL ALEXIS

TRENTE ROMANS

LE CŒUR
LA CHAIR — L'ESPRIT

DEUXIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1895

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 6 JUN 1956
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

A

GUY DE MAUPASSANT

TOUJOURS JEUNE ET FORT

RESTÉ VIVANT DANS MON SOUVENIR

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

LE CŒUR

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ADIEU

I

Dans le Tout-Paris dont ils faisaient partie à bon droit, on ne parlait jamais de M. et Mme Désaubiers sans faire suivre ou précéder leur nom de celui de M. Okampo, et cela sans raillerie aucune, sans le moindre sous-entendu malicieux. C'était un vénérable ménage à trois, consacré par le temps, admis par le monde. Lorsqu'on gravit une montagne, arrivé à un certain nombre de mètres au-dessus du niveau de la mer, on rencontre une nouvelle flore; de même, à certaines hauteurs sociales, la morale change.

Portant un nom historique, fils et petit-fils d'anciens ministres, et ayant hérité d'une des plus grosses fortunes du règne de Louis-Philippe, M. Louis Désaubiers, — il s'appelait

Digitized by Google

Louis parce que le roi avait été son parrain, — sous le second Empire, pour faire quelque chose, accepta le poste de premier attaché dans une ambassade; puis, au bout de dix-huit mois, pris de la nostalgie du boulevard, renonça à la carrière, épousa une fille du Faubourg, relativement sans fortune, mais aussi belle que noble, et ne quitta plus son hôtel de l'avenue du Bois, où il commença à vivre à sa guise, en dilettante, épris d'érudition, de littérature et d'art, ne se plaisant que dans la société des esprits supérieurs. Par suite de quelles mystérieuses affinités en partie triple l'existence de M. Okampo, une célébrité de la science, un inventeur médical, le pionnier d'une nouvelle thérapeutique, s'était-elle soudée à celle des Désaubiers, depuis une trentaine d'années?

D'origine espagnole, lui, naturalisé Français, et démocratiquement fils de ses œuvres, Okampo — depuis ses belles découvertes, les journaux supprimaient le « monsieur » en parlant de lui — était entré dans la vie par la porte sévère, avait dû déployer une énergie endiablée pour conquérir ses premiers grades: internat, doctorat. Puis, une fois arrivé à tout, au professorat dans les hôpitaux et à la belle clientèle, par un coup de tête, lui aussi, il avait renoncé à tout, et rompu avec la médecine officielle

Digitized by Google

pour obéir à son génie qui lui soufflait de chercher par lui-même, d'aller à la découverte, d'explorer des régions scientifiques inconnues. Et bien plus dans l'intérêt de ses recherches que par passion pour la divine Mme Irène Désaubiers, il avait d'abord accepté — quelque trente ans auparavant — l'offre gracieuse du mari, mettant à sa disposition tout un pavillon au fond du jardin de l'hôtel, afin qu'il y fît son laboratoire. Bien que reconstruit de fond en comble pour cette destination nouvelle, le pavillon, à cause des ombrages séculaires du jardin, était resté quand même humide. Et les Désaubiers, un matin d'automne, s'aperçurent que leur hôte, pour être au travail dès l'aurore, passait presque toutes les nuits dans son laboratoire, au risque d'attraper une sciatique, et exigèrent qu'il emménageât au second étage de l'hôtel. « Un étage toujours fermé et qui ne nous sert à rien ; mais là, absolument à rien ! » insistait surtout Irène.

Dans ce second étage de l'hôtel princier de l'avenue du Bois, « sur la tête des Désaubiers », le savant avait donc passé près d'un tiers de siècle, achevé d'abord sa studieuse jeunesse, puis vécu son âge mûr, et commencé sa vieillesse, tout cela sans quitter un seul jour ses amis, non seulement logé, nourri, chauffé,

Digitized by Google

blanchi, servi, mais « aimé » par-dessus le marché. Une véritable existence de coq en pâte, purifiée par les mobiles, sauvée par la hauteur des personnages, scabreuse et abjecte, si elle n'eût été sublime. Pourquoi, ces trois êtres, qui représentaient la Fortune, l'Intelligence et la Beauté, en vivant ensemble, n'eussent-ils pas mis tout en commun? A Louis Désaubiers, possesseur d'un million de rentes, si Okampo eût parlé de payer un loyer pour les locaux qu'il occupait et « une pension », le premier eût répondu par un éclat de rire inextinguible. En revanche, est-ce que la cohabitation avec un homme de génie, parvenu à une éclatante renommée, admiré dans les cinq parties du monde, ne dédommageait pas au centuple ses hôtes, mis eux-mêmes en lumière par le voisinage de cette gloire? Sans Okampo, ceux-ci, malgré leur grosse fortune, eussent-ils échappé aussi bien à la banalité de certaines relations, presque obligatoires, vécu dans le même milieu intellectuellement supérieur? C'était donc eux, plutôt, ses obligés. Et Louis le sentait si bien, qu'un soir, au moment de passer à table, il rougit jusqu'aux oreilles de confusion, en voyant Okampo, qui venait de réaliser un petit héritage, lui faire « chut » du geste et glisser dans la serviette d'Irène une

Digitized by Google

parure de brillants valant au moins quarante mille francs. Mais il eut la délicatesse de ne gronder le savant que du bout des lèvres ; puis, lorsqu'Irène, dépliant sa serviette, poussa un cri de surprise et de protestation, il lui poussa le pied sous la table pour lui dire d'accepter.

II

Tandis qu'Okampo était une manière de colosse, bâti à chaux et à sable, avec un torse de lutteur, le mari n'était qu'un avorton, fébrile, souffreteux, tellement que, des deux, on l'eût pris pour l'homme de pensée.

Après de longues années de stérilité, Irène accoucha enfin d'un garçon difforme, avec une tête extraordinaire, presque aussi grosse que celle d'Okampo, qui ne vécut que quelques heures. Un an après, elle eut une fille avant terme, l'antithèse absolue de l'aîné, et tout le portrait de Louis. On crut d'abord qu'elle ne vivrait pas, et Okampo devint réellement son second père, car s'il ne lui avait pas donné la vie, il la lui conserva grâce à des miracles. Pendant vingt ans, la santé de cette petite Renée si délicate fut l'absorbante idée fixe du médecin supérieur. Combien de fois il se leva

Digitized by Google

au milieu de la nuit pour aller observer son sommeil, prendre sa température et doser son souffle! Que de recherches dans les livres et de méditations! Avec quelle sûreté de méthode et quelles précautions méticuleuses, il sut la préparer par avance à franchir toutes les crises de l'enfance : la dentition, la croissance, la puberté, et cela sans perdre de vue le but presque surhumain qu'il s'était donné dès le premier jour : « refaire un tempérament », c'est-à-dire vaincre la nature elle-même, suspendre les lois de l'hérédité. Et il y parvint. Devenue enfin une vigoureuse et superbe jeune fille, Renée, à vingt-deux ans, put se marier.

Son départ de la maison teinta de mélancolie, mais rendit plus étroitement unie encore l'existence de ces trois êtres.

L'âge, d'ailleurs, arrivait. L'âge, où les joies sont plus rares et plus courtes comme les belles journées d'hiver, et où les douleurs comme les ombres, à l'approche du soir, se prolongent indéfiniment.

Ayant quatorze ans de moins que son mari et près de dix-huit ans de moins que son amant, Irène, toujours jeune à leurs yeux, conservait sa grâce et sa beauté. Une beauté de souveraine, que la maturité adoucissait et rendait plus touchante.

Digitized by Google

Avec sa barbe de fleuve, ses cheveux toujours drus, mais blancs maintenant comme de la neige, Okampo semblait un grand chêne indéracinable, pouvant résister au temps comme à la foudre. Sa jeunesse et son génie semblaient s'être concentrés dans ses yeux, deux tisons qui brûlaient toujours de volonté et de passion. Mais le chétif Louis Désaubiers sembla d'abord devoir être le premier à payer son tribut à l'âge critique.

Un eczéma accompagné de rhumatismes chroniques, le clouait au lit à chaque instant. Et il avait pour des semaines à ne pas remuer le petit doigt, sous peine de douleurs aiguës. Plusieurs saisons à des eaux spéciales ne le soulagèrent pas. Mais le tour d'Okampo était proche, et, chez lui, ce fut absolument terrible.

Comme si la souffrance humaine avait un vieux compte à régler avec ce grand médecin, un mal épouvantablement cruel, qui ne pardonne jamais, le cancer, — et quelle variété du genre : un cancer de la moelle épinière ! — en quinze mois, sans répit, avec une régularité de métronome, le réduisit à l'état de loque pantelante écartelée de douleur, et hurlant nuit et jour.

Dans sa chambre du second, précisément au-

Digitized by Google

dessus de celle de Louis, sur une sorte de lit de camp, qu'il avait voulu en fer et très étroit, sa vie n'était plus qu'une atroce brûlure, d'heure en heure plus cruelle. L'hôtel entier retentissait de son cri continuel.

Irène allait tout le temps d'un lit de malade à l'autre, veillait à tout et se multipliait. Et, chaque fois qu'elle s'approchajt d'Okampo, le malheureux, par un prodige de volonté, refoulait ses gémissements, s'efforçait de lui sourire, et la priait de s'avancer tout près.

— Plus près !... J'ai quelque chose à vous demander...

Et lorsque ses lèvres effleuraient l'oreille de son amie, il la suppliait à voix basse de lui donner de quoi mettre fin à son martyre :

— Vois-tu, Irène, je souffre trop... De grâce, si tu m'as un peu aimé, va dans mon laboratoire et apporte-moi de la strychnine... un tout petit flacon sur l'étagère d'en haut... je t'en supplie.

Et, comme Irène ne consentait pas, il se mettait à pleurer à chaudes larmes, comme un petit enfant à qui on refuse un joujou, ou un gâteau qui pourrait lui faire du mal.

Digitized by Google

III

Vers le commencement d'avril, cependant, sans qu'il y eût amélioration réelle dans son état, l'espèce de bête qui le rongeait intérieurement sembla un moment repue, et ses douleurs devinrent moins aiguës. Alors, renonçant à son idée d'un suicide libérateur, le malade n'eut plus qu'un désir: se faire transporter au bout du jardin, dans ce laboratoire où il avait passé les meilleures heures de sa vie, et finir courageusement là, à côté de ses beaux travaux interrompus, comme un soldat sur le champ de bataille.

— Au point où il en est, il ne faut le contrarier en rien ! avaient répondu à Mme Désaubiers les docteurs appelés une fois de plus en consultation.

Donc, un matin, vers onze heures, par un clair soleil qui égayait l'escalier de l'hôtel, toutes les portes furent ouvertes à deux battants, et quatre hommes commencèrent à descendre, avec lenteur et précaution, le malade assis sur son lit, car il ne pouvait garder la position horizontale. Arrivés au palier du premier étage, les quatre domestiques firent halte

Digitized by Google

pour souffler une minute, et Okampo, ayant un peu tourné la tête, eut comme un saisissement. Les portes de l'antichambre du premier étaient aussi grandes ouvertes, et là, devant ses yeux, roulé jusqu'au milieu de l'antichambre, le lit du rhumatisant qui avait voulu se trouver sur le passage de son vieil ami.

— Louis !... mon pauvre Louis !... put seulement dire Okampo.

Maintenant, les deux lits se trouvaient l'un à côté de l'autre, bord à bord, et les deux hommes, la main dans la main, se regardaient avidement, en silence. Dans leur regard, trente ans de souvenirs communs, bons ou mauvais, plutôt heureux, et la certitude du « plus jamais ».

— Allons ! mon vieil ami, ça va mieux... A bientôt, et bon courage, dit à la fin le rhumatisant...

— Non, Louis, pas à bientôt... Adieu ! murmura Okampo d'une voix faible, pendant qu'on le ramenait sur le palier.

Et, repris par les quatre porteurs, le lit continua de descendre l'escalier, tantôt heurté contre le mur qui rendait un bruit sourd, et froissant tantôt la rampe qui, du haut jusqu'en bas, se mettait à gémir.

Digitized by Google

VICTOIRE

I

Au village de S..., à une demi-journée en diligence de Nancy. Issu d'une longue lignée de cultivateurs, Eugène Tauzin avait certainement de la race. — De taille moyenne, mais bien bâti et fort, des cheveux noirs et de grands yeux bleus, le teint rose. — Dans tous les cas, c'était un simple, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup lu, réfléchi, d'être très intelligent. Doux et tendre, bon comme le bon pain, il ne s'était pourtant jamais marié, et, à vingt-cinq ans sonnés, on ne lui connaissait d'autre bonne amie que la petite Victoire, une gamine de neuf ans, solide et bien bâtie comme lui, même un brin boulotte à l'époque, mais gentille et remuante. Un vrai démon, qui avait du

Digitized by Google

vif argent dans les veines. Un peu « panpan », trouvait Eugène.

Elle n'avait plus son père et leurs champs se touchaient. Ce n'était qu'un jeu pour Eugène d'aider la mère de Victoire à faire valoir son bien. En retour, le jeune homme, qui n'avait plus de famille, trouvait, chaque soir, chez ses voisines, une écuelle de soupe et une place au foyer. Par les longues veillées d'hiver, dans la salle tiède, pendant que ronflait le poêle et que la mère filait, il tressait de beaux paniers pour la fillette. Mais celle-ci ne restait pas une minute en place, et jetant au diable sa broderie — de délicats et minutieux ouvrages de broderie qu'elle savait déjà très bien faire lorsqu'elle voulait — elle venait tourner autour du jeune homme pour le taquiner, quelquefois pour le battre.

Mais lorsqu'ils étaient seuls, l'après-midi par exemple, quand elle venait le relancer à la prairie ou dans les bois, Victoire se montrait plus douce. Le sauvageon s'humanisait. Au lieu de pincer ou de mordre, l'espiègle devenait caressante, se pendait au cou d'Eugène, n'en finissait plus d'embrasser ses joues roses. Celui-ci la laissait faire, heureux d'abord et attendri; mais son front se rembrunissait tout à coup, et il finissait par repousser l'innocente en pensant

Digitized by Google

à la disproportion d'âge. « Bientôt vingt-six ans!... Quand Victoire aura l'âge de se marier, je serai presque un vieillard! »

Puis Eugène eut un autre point noir : Constant. Un gringalet de blondin, pas beaucoup plus âgé que Victoire alors sur ses quatorze ans, et l'entraînant déjà au bal le dimanche. Tous deux faisaient la maraude dans les champs, traversant les haies, grimpant aux arbres, sautant par-dessus les clôtures, volant des noix et des poires. Et la gamine se révoltait lorsqu'Eugène lui faisait des remontrances.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, vieux jaloux, que nous allions à la maraude ensemble?... Tu as peur qu'il soit mon mari plus tard? Eh bien! oui, je l'épouserai, là, quand il aura fait son service militaire...

Cependant, quand elle le voyait trop triste, la rouée lui remontait le moral :

— Grand nigaud, je ne suis pas près de l'épouser... Songe qu'il n'est même pas encore soldat et que je n'en veux pour mari que lorsqu'il sera revenu avec des épaulettes.

Fils de parents infirmes, Constant fut d'ailleurs exempté du service militaire et ne tarda pas à être emporté par une fluxion de poitrine. Victoire pleura beaucoup.

Le lendemain de l'enterrement, Eugène eut

Digitized by Google

le crève-cœur de la voir se diriger vers le cimetière, pliant sous le poids d'une énorme botte de fleurs qu'elle venait de cueillir dans les champs. Mais elle retrouva bien vite son insouciance, son rire clair, son impétueuse mobilité. Plus tendrement affectueuse avec Eugène qui, décidément envoûté par l'ensorceleuse, recommençait à faire de beaux rêves.

Alors, appelée par un de ses oncles qui tenait un établissement de bains à Nancy, et n'avait pas d'enfant, et se sentait vieillir, Victoire quitta son village.

II

La fin d'un beau jour d'été, onze ans plus tard. En train de tailler une haie, Eugène se sentit toucher l'épaule. Une jeune femme en toilette claire, simple, non sans élégance, lui souriait. Et il ne la reconnut pas tout de suite.

— Victoire!... s'écria-t-il enfin.

— Eugène!... Comment vas-tu?... Est-ce que tu m'aimes toujours?

Une profonde émotion pétrifiait le paysan, lui fit lâcher sa serpe. Et il n'en revenait pas de se trouver en présence de cette dame, habillée à la mode de Paris, et qui ressemblait à celle qu'il n'avait jamais oubliée.

Digitized by Google

— C'est-il possible... Victoire ! balbutiait-il.

Alors, se jetant à son cou, comme autrefois, la jeune femme embrassa à pleine bouche ses joues roses. Et lui, plus gauche encore que jadis, ne rendait pas les baisers, sentait devenir humides ses yeux bleus.

Le rire clair de Victoire tinta plus joyeusement.

— Va, laisse-moi t'embrasser encore... pendant que mon mari n'est pas là !

Eugène crut d'abord avoir mal entendu. Mais le rire clair s'acharnait :

— D'ailleurs, tu sais, il y serait... C'est moi qui me fiche un peu de mon mari.

Son mari ! Les jambes du paysan devinrent molles. Pourquoi songea-t-il tout de suite à Constant, comme s'il n'était pas mort ? Mais le souvenir déjà lointain de l'enterrement, la vision de la pierre tombale blanche, où il avait lui-même porté des fleurs pour faire comme Victoire, le remirent un peu. Et ce fut avec une apparente indifférence qu'il écouta Mme Lucien Renaud lui parler de son mariage, lui raconter ce qu'elle avait fait depuis onze ans.

Mon Dieu, ce qu'elle avait fait depuis onze ans, — à Nancy d'abord, où l'établissement balnéaire avait bientôt fait faillite, puis à Saint-Quentin, à Tours, ailleurs, enfin à Paris, — ce

Digitized by Google

n'était pas très clair, et Eugène n'y prêtait qu'une attention distraite. Mais le mari, ce Lucien Renaud, avant même qu'elle en parlât, il ne pensait qu'à lui, aurait voulu le voir, et redoutait en même temps de le connaître.

On le lui présenta le lendemain. Invité à dîner chez la mère de Victoire, il se trouva en présence d'un inquiétant personnage, trop bien mis, qui, au premier aspect, lui en imposa et, avec sa barbe souple en éventail et ses dents blanches, lui parut très joli garçon. Mais le timbre de la voix lui déplut, et rien que la façon dont lui fut rendu son bonjour le mit hors de lui. Le sacripant d'ailleurs posait, parlait d'un ton tranchant, faisait le dégoûté, débinait le pays et contestait la cuisine. Puis, lorsque sentant qu'il indisposait trop ces braves gens qui s'étaient mis en quatre pour le recevoir, il voulut tout à coup faire le bonhomme, Eugène remarqua ses yeux faux, son front fuyant. La belle gifle qu'il eût appliquée sur ces joues couleur brique, aux pommettes saillantes ! Comme il le détestait ! Sans compter que Victoire, pendant tout le repas, évidemment gênée, montrait une joie factice, tâchant de s'étourdir, débitant d'une voix de tête aiguë, qu'il lui connaissait bien, un tas de choses gaies dont elle ne pensait pas le premier mot.

Digitized by Google

Maintenant, on prenait le café dehors, sous la tonnelle. Assis un peu à l'écart, Eugène Tauzin se disait : « Pauvre Victoire! comment a-t-elle un pareil coco pour mari ! »

Puis, en voyant étinceler au soleil le gros diamant de la bague de Lucien Renaud, qui vidait sa tasse pleine de rhum : « Parbleu! ils ont l'air d'être à leur aise. Mais l'argent n'est pas tout... Elle ne doit pas être heureuse avec ce pierrot-là! »

Et, lorsqu'on se sépara, le paysan tourna brusquement le dos, feignit de ne pas voir la main que lui tendait Lucien Renaud, une main très lisse, soignée comme celle d'une femme, mais commune et terrible : une main de larbin criminel.

Le lendemain, quand Victoire vint chez Eugène lui faire ses adieux, celui-ci la tint longuement embrassée, et, tout à coup, très ému, pensant à l'autre :

— Tu pars ce soir?... Ecoute... Veux-tu qu'il ne retourne jamais à Paris?

Et, devant l'étonnement interrogateur de la jeune femme, d'un geste, il expliqua sa pensée. D'un geste qui assommait ou qui crevait. Mais Victoire éclata de rire et s'écria de sa voix de tête :

— Ah! elle est bien bonne... Ah! qu'elle est

Digitized by Google

drôle!... Mais, mon pauvre Eugène, je ne te savais pas devenu si méchant... Et les gendarmes?... Dis, tout de même, on le ferait mettre à côté de Constant...

Enfin, elle retrouva son sérieux.

— Va, tranquillise-toi... J'en ai plein le dos, et il ne se doute pas de ce qui lui pend au nez dès notre retour à Paris... un joli petit divorce.

III

Victoire tint parole, divorça dans le courant de l'hiver, mais passa bien des années encore à courir des aventures, sans donner signe de vie à Eugène Tauzin.

Un soir de novembre, par une pluie battante, un véritable déluge qui changeait les rues du village en autant de torrents, elle débarqua à S... et, comme sa mère était morte depuis longtemps, alla frapper chez son vieil amoureux vers dix heures du soir.

— Qui est là? dit Eugène à moitié endormi, en entre-bâillant la fenêtre de la grange.

— Moi... moi, voyons... Dépêche-toi d'ouvrir... Je suis trempée jusqu'aux os.

Un instant après, dans la cuisine, devant la cheminée où Eugène s'époumonnait à souffler

Digitized by Google

pour rallumer le feu, la voyageuse, qui avait enlevé sa robe, tâchait de se sécher, les épaules nues. Une puissante commère d'une quarantaine d'années maintenant, encore originale et « panpan », toujours appétissante.

— Eh bien, voyons!... Si on se mariait!... Je suis libre, maintenant... libre comme l'air... et Lucien Renaud n'est plus que de l'histoire ancienne... Nous allons donner du travail au maire... et même au curé?... Tiens, pourquoi pas?

Ici, prenant un petit air contrit :

— Seulement, tu sais, je n'ai pas le sou... il faut me prendre comme je suis,.. ou me laisser.

Eugène la tenait déjà dans ses bras, la pressant comme autrefois. Elle sentit une larme tiède tomber sur son épaule nue.

Ce ne fut que le lendemain de la noce que Mme Eugène Tauzin montra à son mari certain sac mystérieux, un fort paquet d'obligations de chemins de fer et de rentes trois pour cent, une cinquantaine de mille francs, que cette personne « panpan », mais avisée, avait su économiser dans la capitale.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE SOUVENIR

Debout, devant la porte disloquée de sa maisonnette, creusée dans le roc de la falaise, Aline, la veuve du quartier-maître Yvan Le Noël, s'interrompt de faire du filet pour regarder la mer.

Une mer couleur de mine de plomb; sévère, farouche sous les nuages bas; une mer ne promettant rien de bon, et perfide, féroce comme le passé... Une mer qui lui a pris les siens, son père et ses frères, et son mari, le quartier-maître Yvan, dont elle conserve la croix — la croix de la Légion d'honneur — pendue au mur. Une mer qui lui causa d'autres malheurs encore, plus anciens, oubliés, et qui, somme toute, lui a gâté sa vie, tellement qu'elle, jadis la plus jolie fille de ce village de pêcheurs, aujourd'hui, à quarante-trois ans sonnés, hâlée sans doute par le vent du large, mais ayant

Digitized by Google

conservé sa prestance fière, son corps de reine, ses cheveux, ses dents, et son cœur surtout, son cœur d'autrefois, altéré de tendresse et couvant de la passion sous les cendres, elle se trouve à jamais seule dans l'existence et sans espoir, finie avant d'être morte, désormais ni épouse, ni mère, pour toujours inutile... Et, après avoir lentement interrogé l'horizon maussade et inquiétant, où aucune trouée du ciel bleu ne promet une embellie, Aline pousse un long soupir désespéré, puis a un haussement d'épaules. Et, tournant le dos à la mer inexorable, elle se remet à faire du filet avec résignation, lorsqu'elle s'entend appeler par son prénom : « Aline!... Aline!... »

C'est le facteur, qui, de loin, lui montre une grande enveloppe fermée par cinq cachets de cire rouge.

— Une lettre pour toi... Aline, veuve Yvan Le Noël... Une lettre chargée!

— Chargée de quoi?

— D'argent, parbleu!... De beaucoup d'argent!...

Alors, après un moment de réflexion, Aline sourit :

— Tiens, ça doit être la dame... cette dame de Paris qui a passé toute la saison ici... Ayant peut-être du monde à dîner, elle doit m'en-

Digitized by Google

voyer dix francs pour que je lui expédie un beau poisson...

— Non, Aline, tu n'y es pas!... Ta lettre vient des Etats-Unis et sa valeur déclarée est : « Deux mille sept cents francs... »

Deux mille sept cents francs! Mais elle ne connaît personne aux Etats-Unis! Aline est très pâle. Déjà sa main, en tremblant de maladresse et d'émotion, a fait une croix sur le livre du facteur, car elle sait mal signer. Maintenant, le facteur est loin. Et la lettre, cette mystérieuse et émouvante lettre, lui fait presque peur. Elle la tourne et la retourne longuement entre les doigts avant d'oser l'ouvrir. A la fin, elle se décide, déchire soigneusement avec une épingle tout un côté de l'enveloppe, en respectant les cinq cachets rouges. Les billets de banque, sept de cent francs et deux de mille, l'éblouissent : une fortune! Elle n'en a jamais vu autant! Mais elle les écarte bien vite, déplie la feuille de papier à lettre grand format écrite sur les quatre pages et court à la signature : « Guillaume... » Alors, des larmes, de bien douces larmes, lui emplissent les yeux, coulent sur la lettre. Elle sèche d'abord celle-ci avec les plus grandes précautions de peur d'effacer; puis, du revers de la main, elle s'essuie les yeux et a toutes les peines du monde à dé-

Digitized by Google

chiffrer — à épeler plutôt — la missive que voici, dont je n'ai corrigé que l'orthographe :

« Ma bien-aimée Aline,

« C'est moi, Guillaume... souviens-toi : Guillaume Bozan, ton « premier »... Moi, je ne t'ai jamais oubliée, comme tu vois... C'est que je t'aimais bien, va! Je peux même dire que je n'ai jamais aimé que toi... Oui, bien vrai, mon Aline adorée!... Aussi, quel malheur que tes parents n'aient pas voulu te donner à moi, sous prétexte que, ayant en effet quelques mois de moins que toi, je n'avais pas encore fait mon service dans l'inscription maritime... Désolé, je m'engageai aussitôt pour devancer l'appel; toi, tu promis de m'attendre, tu n'en as rien fait, hélas! Mais ne crois pas que je t'en aie voulu : est-ce que tu n'allais pas avoir vingt ans! Et tu étais trop belle, trop courtisée aussi, pour te dessécher sur pied comme la fleur qu'on oublie de cueillir. Et puis, la volonté de tes parents... Je me suis dit tout cela, et, malgré le mal que ça m'a fait, tu vas voir que je n'ai jamais cessé de te chérir.

« Alors, voici mon histoire... Engagé, j'ai fait deux fois le tour du monde, aux colonies, pour toi, pour te mériter, car j'espérais encore,

Digitized by Google

alors; je me suis distingué et ai obtenu la médaille... Puis, 70... la guerre... vite on nous a embarqués pour la France, et je faisais partie de l'armée du général Bourbaki, quand un « pays » rencontré dans un autre régiment, m'a appris comme ça, à brûle-pourpoint, que, depuis dix-huit mois, tu t'appelais Mme Le Noël... Nom de Dieu! mon sang ne fit qu'un tour. Et, au bout de quelques instants, avant que j'aie le temps de me calmer, voilà que mon capitaine veut m'imposer une corvée dont les médaillés sont ordinairement dispensés... Fort de mon droit, je refuse... Lui, insiste, me pousse à bout... Alors, énervé par ma douleur intime, paf! une gifle qui le renverse...

« — C'est la peine de mort, et nous sommes « à quinze cents mètres de la frontière... Fous « le camp... » me conseille un camarade. Je ne me le fais pas dire deux fois. Et me voilà donc en Suisse, ma pauvre Aline... déserteur!

« En Suisse, je vends d'abord ma montre en argent pour m'acheter des effets civils; je trouve du travail : mais quel travail !... Batelier sur un lac!... Marin d'eau douce, je te demande un peu!

« Au bout de trois mois, n'y tenant plus, je gagne un port de la Hollande et je m'y embar-

Digitized by Google

que comme matelot sur un voilier en partance pour l'Amérique du Sud. Là-bas, après huit mois de navigation, est-ce qu'une avarie ne nous oblige pas à faire relâche quinze jours, à la Guyane française? Ce hasard allait décider de ma destinée : tu vas voir!

« Rien à faire à bord pendant quinze jours. Obligation même de quitter le navire pour laisser le champ libre aux charpentiers, et aller vivre à terre avec une indemnité de logement. Et c'est ici qu'on peut dire que le doigt du destin me touche au front. Imagine-toi, Aline, que j'avise une petite auberge, au fond d'une ruelle, près du port. « Tiens, là, ça ne doit pas « coûter cher... je vais demander un lit pour « quelques jours. » J'entre et vais droit au comptoir; est-ce que la femme de l'aubergiste, une quarteronne pourtant, n'avait pas une étrange ressemblance avec toi?

« Je n'exagère rien, mon adorée. Carmen, à peu près de ton âge, n'avait ni ta taille, ni la nuance de tes cheveux, ni ton visage. Aucun de ses traits, examinés en détail, ne reproduisait exactement l'un des tiens. Et pourtant, moi qui avais le cœur plein encore de ton image, quelle émotion profonde à sa vue : l'air de mon Aline, les yeux et le regard de mon Aline, un je ne sais quoi dans l'ensemble de la physionomie,

Digitized by Google

une sorte de ressemblance immatérielle et mystérieuse qui évoquait ta chère personne. Et, dès les simples mots qu'elle me répondit : « Un « lit pour quelques jours, oui, on pourra vous « en dresser un! » mes yeux se fermèrent... Une seconde j'eus l'illusion que c'était toi qui me parlais, et je fus même sur le point de fondre en larmes.

« Carmen s'aperçut tout de suite de mon émotion. Elle me servit à dîner, causa un peu avec moi, m'accompagna elle-même à ma chambre, et, à peine fûmes-nous seuls... Son mari, l'aubergiste, très malade, d'une maladie de foie, n'était guère gênant. Dix jours après comme je lui annonçais tristement que le voilier réparé partait dans la nuit, qu'il fallait nous dire adieu, Carmen me dit : « Non, reste... « Depuis que mon mari est malade, je ne puis « suffire à tout : je te prends comme garçon... « en attendant... Et, quand je serai veuve, « nous vendrons l'établissement et irons vivre « ailleurs, afin de pouvoir décemment nous « marier... »

« Les choses se sont passées ainsi. Six mois après, le pauvre diable d'aubergiste mourait... sans que, bien entendu, nous n'ayons rien fait pour hâter sa fin... Nous réalisions, et venions nous fixer aux Etats-Unis, où, pen-

Digitized by Google

dant dix-sept ans, Carmen devenue ma femme légitime, m'a rendu bien heureux, — elle — et toi aussi — oui, toi! car j'ai continué à t'aimer en elle...

« Pendant ces dix-sept ans, j'ai fait valoir l'argent de notre petit fonds; des exploitations agricoles m'ont rendu presque riche... Et Carmen, pendant ces dix-sept ans, ne m'a causé que deux chagrins : elle n'a jamais pu me rendre père, et, voilà quelques mois, elle est morte dans mes bras, après une courte maladie, mais en me faisant jurer de t'écrire cette lettre (car un de chez nous, rencontré au Canada, venait de nous apprendre que tu étais veuve de ton côté). Donc, et pour me conformer aux dernières volontés de cette brave et généreuse Carmen, je t'envoie deux mille sept cents francs... (Deux mille pour ton voyage en première classe, et sept cents francs d'argent de poche.) Si, de ton côté, tu n'as pas complètement oublié ton Guillaume d'autrefois, viens vite, nous pouvons être encore heureux...

« Mais si, au contraire, recommencer la vie avec moi t'effraye, ce n'est pas une raison pour qu'on soit brouillés, dis... Et cette somme, qui ne m'est pas indispensable, est dans tous les cas bien à toi : disposes-en et considère-la comme un cadeau — comme un legs — de cette

Digitized by Google

gentille Carmen, que j'ai aimée après toi, mais un peu beaucoup à cause de toi... dont tu n'auras donc pas à être jalouse, et à qui tu me permettras de garder, en échange, une petite place dans mon souvenir.

« GUILLAUME. »

Digitized by Google

Digitized by Google

CHRISTINE

I

L'aînée, Christine, avait cinq frères : Guy, Georges, Gustave, Gontran et Gonzague.

Quand Mme Delorme mourut en donnant le jour à Gontran et Gonzague, deux jumeaux, Christine avait treize ans et Guy, le plus âgé de ses frères, neuf seulement. Elle devint leur petite mère à tous.

Absorbé par les affaires, M. Delorme était du matin au soir hors de chez lui. Du jour au lendemain, comme si elle n'eût jamais fait que ça, Mlle Delorme devint une maîtresse de maison hors ligne, veillant à tout, faisant marcher au doigt et à l'œil les domestiques et même les fournisseurs, élevant et dirigeant ses cinq jeunes frères avec une intelligence, une méthode et une autorité bien au-dessus de son âge. Tout

Digitized by Google

cela, sans interrompre ses études personnelles, en continuant à prendre des leçons à domicile, à faire ses devoirs, en tenant la main à ce que Guy, Georges et Gustave fissent les leurs, sans perdre de vue cependant les tout petits. Propreté, santé, régularité des habitudes, surveillance des ébats de toute la marmaille, rien n'était négligé par cette jeune fée. Bref, M. Delorme, qui d'ailleurs avait adoré sa femme, ne songea jamais à se remarier. Et, les années s'écoulant, son intérieur, si bien dirigé par Christine, fut cité comme un modèle, et même devint légendaire dans la moyenne bourgeoisie parisienne où il avait de nombreuses relations.

Les années s'écoulant encore, Christine réalisa un autre miracle. Son père, ainsi chargé de famille, était sans fortune au soleil, n'avait que ce qu'il gagnait. Grâce à des prodiges d'économie, d'ordre et de vigilance, de volonté surtout, Mlle Delorme fut cause que ses cinq frères firent chacun d'excellentes études. Puis, à mesure que son père vieillissait, devenue la tête de la famille, avec cela de fort bon conseil, elle sut guider ses frères dans le choix d'une carrière. Tous les cinq l'ayant écoutée, se firent rapidement une position. Mais, ne s'en tenant pas là, Christine, au lieu de penser enfin à elle, ne crut sa tâche terminée que lorsque Guy,

Digitized by Google

Georges, Gustave, Gontran et Gonzague furent tous convenablement mariés.

Les deux jumeaux convolèrent à quelques mois de distance, très jeunes encore, dans leur vingt-sixième année. Mais Christine allait atteindre la quarantaine.

II

Le soir de la noce de Gonzague, chez Ledoyen, après avoir embrassé la dernière les nouveaux mariés, qui prenaient tout de suite le train de la Méditerranée, Christine rentra seule, avec son père, dans la maison désormais trop grande.

Mélancolique lui-même, M. Delorme affectait cependant d'être très gai.

— Allons! tout s'est admirablement passé... s'écria-t-il en se frottant les mains.

Et, ayant enlevé son pardessus, il étala ses bonnes impressions. Un menu excellent, d'abord... Et quelle gentille enfant que cette Juliette... « Une bonne petite nature... avec une famille charmante, des mieux posées..., qui avait dû lui inculquer des principes!... » Gonzague, évidemment, serait très heureux... Dix heures moins cinq! Oh! ils étaient déjà loin... plus loin que Fontainebleau...

Digitized by Google

Alors, après une journée si bien remplie, Christine devait avoir joliment besoin de son lit... Et lui-même...

Mais en embrassant sa fille, avec laquelle il allait vivre seul désormais, le vieillard, changeant de ton, et balbutiant presque :

— Voilà que ta tâche est finie... ma Christine... Depuis que ta mère... ta pauvre mère... tu as été parfaite... admirable... Mais maintenant il faut songer à toi... ma pauvre Christine... plus rien qu'à toi!...

— Oh! moi... dit-elle seulement.

Et, n'en pouvant plus, mais s'efforçant de sourire, elle embrassa très vite son père et courut dans sa chambre où elle s'enferma à double tour. Et, s'étant couchée, elle pleura toutes les larmes de son corps. A cinq heures du matin, elle n'avait pas fermé l'œil.

III

Déjà, le soir des noces de Gontran, de Gustave, de Georges et même de Guy, elle avait passé des nuits pareilles, dans une révolte de la chair et de l'esprit, de tout son être sacrifié.

Sa chair brûlait et tressaillait, torturée de regrets, aiguillonnée par de cuisants désirs.

Digitized by Google

Vierge absolument, elle désirait ce qu'elle ne savait pas ; mais son trouble n'en était que plus profond, et l'instinct suppléait à ses ignorances. Exaspéré d'ailleurs par le mystère, son besoin d'aimer dépassant la réalité, l'égarait par des visions énervantes, lui faisait rêver des joies surhumaines, divines, extraordinaires.

Ces exaltations passées, quand elle retombait sur la terre, vite et durement, son esprit, clairvoyant et pratique, lui criait : « La jeunesse s'en va, est déjà partie, et comme je n'ai pas de dot, chaque jour de retard emporte mes dernières chances de mariage. Avant peu, laide et desséchée sur pied, quel parti trouverai-je encore? Tout au plus quelque veuf chargé d'enfants et obligé de tirer le diable par la queue... ou quelque vieillard aisé mais repoussant de laideur et perclus de rhumatismes... N'avoir pas songé à moi, m'être toujours dévouée aux autres : quelle bêtise!... J'en ai assez d'entendre dire : « Cette Christine est une si bonne fille ! » Les autres s'habituent bien vite au sacrifice de vous-même, le trouvent tout naturel et même une chose due : feraient-ils pour vous ce que vous avez fait pour eux? »

Mais, après chaque mariage de ses frères, malgré ces révoltes de la chair et de l'esprit, ces effluves sensuels et ces velléités d'égoïsme,

Digitized by Google

— plus amères à mesure qu'elle avançait en âge, — Christine, la crise passée, reprenait bien vite son collier d'abnégation. Et elle le reprit encore le lendemain des noces de Gonzague. Son père remarqua seulement qu'elle était un peu pâle.

— Tu n'as donc pas bien dormi?

— Ce n'est pas étonnant... Chaque fois que j'ai bu du champagne, tu sais bien...

Et elle embrassa le vieillard en souriant, car elle avait retrouvé la paix du cœur.

IV

Mais elle la perdit, cette paix du cœur, un an après, lorsque M. Delorme fut mort. Malgré les offres hospitalières de Guy et de Gontran, elle voulut vivre seule, « enfin pour elle ». Le déménagement, — car elle ne pouvait conserver l'appartement de la rue Saint-Lazare, trop vaste et trop cher pour elle, — le partage des meubles paternels, et son installation à Auteuil, cité Michel-Ange, où elle découvrit un petit logement, au nord, dans une maison décente, mais triste, l'occupèrent quelques jours. Cette fièvre d'activité une fois tombée, elle se retrouva seule, endolorie par la

Digitized by Google

rupture de ses affections et de ses habitudes, toute dépaysée.

Que faire? Elle avait compté sur la proximité du Bois pour se distraire; mais ce mois de novembre était affreux, la terre disparaissait sous la neige. Des visites à ses frères et à ses belles-sœurs, elle en fit, malgré le mauvais temps, espérant que ça la sortirait d'elle-même. On la retenait à dîner, et, pendant quelques heures, elle se réchauffait un peu à l'intimité d'autrefois. Mais, le soir, lorsqu'elle s'asseyait devant son foyer glacé, l'isolement lui semblait plus cruel.

Ses nuits surtout étaient misérables. De longues insomnies l'énervaient. Elle venait d'avoir quarante et un ans, mais belle encore, ne paraissait pas son âge. Des chaleurs subites lui montaient aux joues, des secousses nerveuses lui faisaient brusquement repousser les couvertures. Et, à la lueur de la veilleuse, elle restait là des heures, à moitié nue, ne sentant pas le froid, semblable à une belle fleur capiteuse que nul ne devait jamais cueillir et qui en mourait.

Alors, ce calme et cette paix qu'elle n'eût jamais osé demander à un docteur, elle alla, une après-midi, au fond d'une chapelle sombre, les demander à un médecin de l'âme. La cha-

Digitized by Google

pelle, dans un quartier lointain, elle n'y était jamais entrée; ne pratiquant pas depuis longtemps, n'ayant jamais eu le loisir de fréquenter beaucoup les églises. Le confesseur, devant lequel elle s'agenouilla, elle ignorait son nom, son âge et jusqu'à ses traits. Aussi, à travers le treillage qui les séparait, elle laissa déborder son cœur, raconta tout : son enfance heureuse, après la mort de sa mère, sa gravité précoce, toute une existence de devoir et de sacrifice troublée par des tentations, les révoltes périodiques mais tôt réprimées de la chair et de l'esprit, enfin, depuis la mort de son père, les effets de la solitude, la revanche de l'égoïsme, les luxures commises en pensée... Tout à coup, elle interrompit ses aveux, stupéfaite : son confesseur, le visage dans son mouchoir, pleurait à chaudes larmes, sanglotait comme un enfant qui viendrait d'entendre sa propre histoire. Et elle s'aperçut seulement alors qu'il était jeune, « plus jeune qu'elle ». Mais, s'étant levée aussitôt, elle partit, sans attendre l'absolution.

Digitized by Google

V

Elle revint à pied à la cité Michel-Ange, la tête basse, désorientée et comme attrapée, ayant honte de ce qu'elle venait de révéler inutilement à un prêtre qui n'était qu'un homme. Où trouver, désormais, du secours et des consolations, puisque la religion elle-même n'en contenait pas, lui réussissait si mal? Que devenir? Quelle direction prendre?

— Mademoiselle, lui dit son concierge par le carreau de la loge, il est venu un « petit bleu », que j'ai glissé sous votre porte...

Arrivée chez elle, Christine lut cette carte-télégramme :

« Ma grande sœur,

« Une surprise!... Edmée accouchée tantôt, trois semaines avant nos prévisions... Viens vite, je ne sais plus où donner de la tête... C'est une petite fille admirable — Christine aussi, parbleu! — qui demande à grands cris sa tante et marraine.

« Ton petit frère, fou de joie.

« GUY. »

Digitized by Google

Et, ayant descendu les escaliers quatre à quatre, elle sauta dans un fiacre.

En route, pendant que le cocher, alléché par la promesse d'un bon pourboire, fouettait son cheval à tour de bras, Christine pensait déjà à la magnifique douillette qu'elle allait broder pour sa filleule. Et elle semblait transfigurée, car, une fois de plus, la crise mauvaise était passée — maintenant pour toujours — et elle se disait : « Comme je sens que je vais l'aimer, celle-ci : une fille!... Moi qui jusqu'à présent n'ai eu que des garçons!... »

Digitized by Google

MON AMI LE FORÇAT

— En ce temps-là — dit-il en passant la main sur son crâne chauve comme un genou — il y avait encore le bagne à Toulon, et, bambin en pantalons courts, j'étais embelli par une touffue et soyeuse chevelure blonde, frisant naturellement... Oui, vanité dans le coin, il paraît que j'étais un superbe petit garçon dont ma mère et même ma bonne s'enorgueillissaient... Hein? qui le dirait, aujourd'hui? Quant aux forçats, il n'y avait qu'à visiter l'arsenal pour en voir tant qu'on voulait, la plupart en bonnet jaune — quelques-uns en bonnet vert... ce bonnet vert réservé aux condamnés à perpétuité... et tous avec leurs chaînettes et leurs petits boulets, tous navrants à voir, les yeux hagards et vides de pensée, travaillant à l'arsenal mais avec quelle nonchalance de bête indifférente, se mettant à douze pour soulever

Digitized by Google

une petite poutre ou rouler un tonneau vide. Que de drames secrets, pourtant, et d'atroces douleurs morales sous cette résignation de surface ! Des hommes de toutes les conditions sociales échoués là et confondus sous le honteux uniforme : à côté des escarpes de grand chemin, des financiers, des notaires, d'anciens magistrats, un médecin et plusieurs prêtres. Mais, en ce temps-là, ces réflexions ne me venaient guère, lorsque mon père me mena pour la première fois visiter le bagne. Et ce qui m'impressionna le plus, ce fut la petite boutique à l'intérieur de l'arsenal où étaient en vente un tas de menus ouvrages fabriqués par les forçats : noix de coco sculptées, coffrets, ronds de serviette, étuis, chapelets, et de petits vaisseaux tout gréés, avec leurs mâts, leurs vergues, leurs cordages et leurs voiles.

D'ailleurs, en dehors de l'arsenal, sur le port, dans une échoppe au fond d'une sorte de cul-de-sac aujourd'hui disparu, une boutique du même genre était tenue par un ancien forçat, qui, tout libéré qu'il fût, avait conservé le costume, le bonnet vert ; en même temps, en guise d'enseigne sans doute, l'ancienne chaîne et son boulet étaient pendus au-dessus de l'échoppe. Moi, adorant déjà la mer et rêvant de devenir marin, je n'étais content que lors-

Digitized by Google

que ma bonne me conduisait sur le port, et, dans ma promenade, je ne manquais jamais de stationner devant l'échoppe. Et l'ancien forçat m'avait pris singulièrement en affection.

Etait-il père de quelque garçonnet de mon âge? Mes boucles blondes lui rappelaient-elles quelque souvenir heureux? Je ne sais; mais il est certain que ma vue lui produisait une émotion extraordinaire.

Chaque après-midi, à la même heure, il était sorti de son échoppe, et posté à l'entrée du cul-de-sac, sondant l'espace dans la direction par où nous avions l'habitude d'arriver ma bonne et moi, il semblait m'attendre. Du plus loin qu'il m'apercevait, son bon sourire et un imperceptible signe de tête semblaient dire : « Venez vite ! on vous attend. »

L'habitude était prise: une fois devant lui, lâchant la main de ma bonne, je courais droit à l'échoppe, où j'entrais comme chez moi, et ne me gênais guère pour mettre tout l'étalage sens dessus dessous. Avec quel bonheur je tripotais ses outils ! Il m'arrivait de faire des dégâts : jamais l'ombre d'un reproche. Sa seule crainte était que je me fisse du mal; aussi épiait-il mes moindres mouvements, tout en causant avec la bonne, non pour lui faire la cour, mais pour

Digitized by Google

l'occuper et la distraire, afin qu'elle me laissât plus longtemps dans l'échoppe et ne manquât pas de me ramener le lendemain. Il lui faisait même des petits cadeaux : un dé à coudre, des étuis pour ses aiguilles.

Cependant, je grandissais, j'entrais dans l'âge de raison, mon intelligence s'éveillait et j'étais chaque jour plus intime avec « mon ami le forçat ». Maintenant, sans cesser de toucher à tout dans sa boutique, de déranger et de casser, mon bonheur était de l'accabler de questions enfantines, auxquelles il répondait avec une complaisance inaltérable.

« Dites-moi : pourquoi appelez-vous ce bateau un brick-goélette?... Où est le côté babord et le côté tribord?... A quoi reconnaît-on le mât de beaupré et le mât d'artimon?... » Je lui demandais aussi s'il avait fait de grandes traversées, assisté à des tempêtes et fait naufrage. Pouvait-on nager longtemps quand on tombait à l'eau tout habillé, et n'y avait-il moyen d'échapper aux requins ? Tous les sauvages aimaient-ils à manger de la chair humaine? Ni mes naïvetés, ni mes curiosités ne le lassaient. Il avait réponse à tout et moi, ravi, l'imagination en travail, je restais suspendu à ses lèvres, sa parole me jetait dans une sorte de griserie spéciale, comme ces suggestives

Digitized by Google

odeurs de goudron dont parle Baudelaire, — qui, humées le long des quais d'un port, vous transportent tout à coup par la pensée au delà des mers, évoquent des contrées magiques, des aventures inouïes et des paysages merveilleux.

Je fis une maladie, peu grave, mais assez longue, — la fièvre scarlatine, je crois. La convalescence me parut interminable : six semaines sans sortir, songez donc ! sans pouvoir retrouver mon cher forçat, qui, de son côté, devait être joliment en peine de moi.

En effet, le jour où je pus enfin reprendre mes promenades quotidiennes, avec ma bonne, sur le port, il courut au-devant de moi comme un fou les bras ouverts. De mon côté... à sept ans, on n'a pas de respect humain... j'allais me jeter à son cou, lorsqu'à deux pas, lui, s'arrêta net et détourna la tête en essuyant furtivement ses yeux.

Mais la joie eut bien vite refoulé son émotion... le retentissement d'un drame ancien, de quelque gros chagrin ignoré... Et, à peine fûmes-nous devant l'échoppe, après avoir offert son unique chaise à ma bonne, il repartit en courant.

— Attendez-moi deux minutes.

Il revint bientôt avec un paquet énorme ; au

Digitized by Google

moins pour trois francs de gâteaux à la crème ou au chocolat, achetés chez le pâtissier, afin de m'offrir à goûter.

Nous les trouvâmes excellents, ces gâteaux, ma bonne et moi. Il n'était pourtant pas riche; mais, en ce temps-là, je ne m'en doutais guère, ne m'étant jamais arrêté à cet ordre d'idées. Depuis, j'y ai souvent réfléchi, et je sais maintenant pourquoi mon ami n'arrivait pas à joindre les deux bouts.

Son échoppe et, par derrière, l'espèce de soupente au fond de laquelle il couchait sur une vieille paillasse, ne lui coûtaient presque rien; le propriétaire les lui laissait occuper en échange de quelques travaux de nettoyage et de réparations qu'il lui faisait exécuter. D'un autre côté, aucun vice caché ou apparent n'expliquait la misère de l'ancien bonnet vert : ne buvant que de l'eau, il mangeait comme un anachorète, et la question femme ne semblait guère exister pour lui. Son seul luxe était de fumer une petite pipe, qu'il laissait éteindre à chaque instant en travaillant, et qui, rallumée plus de quinze fois, finissait par lui durer toute une après-midi. En outre, toujours penché sur son établi, il bûchait du matin au soir, et, comme il fabriquait des objets ravissants, ne manquait jamais de commandes. Aussi, sa

Digitized by Google

gêne croissante ne pouvait s'expliquer que par cette raison : il était trop artiste.

Au lieu de faire « du métier », de songer surtout au profit qu'il pouvait retirer de ses ouvrages, de bâcler la besogne au plus vite afin de gagner davantage, le malheureux, comme s'il eût travaillé uniquement pour son plaisir, cherchait avant tout à se satisfaire. Ces élégants vaisseaux, pontés et gréés, ces minuscules sculptures, toutes ces merveilles de patience et d'ingéniosité, est-ce qu'il ne s'avisait pas de les compliquer encore, en voulant se surpasser, en rêvant toujours mieux, en cherchant à leur insuffler la vie et à mettre dans les moindres détails quelque chose de lui-même ! Tel était son vice — celui des grands artistes — un vice qui procure des jouissances surhumaines, mais au détriment de la santé, de la sécurité, et avec quels amers déboires ! Un fou dans son genre — d'ailleurs, en bonne compagnie : comme Delacroix, comme Berlioz, comme Flaubert ! — n'ayant dans l'espèce ni mérite, ni démérite. Il obéissait à son instinct, tout simplement. « C'était plus fort que lui ! » Ses père et mère l'avaient ainsi fabriqué.

Quelques jours après ma sortie de convalescence, voyant s'augmenter encore mon goût pour la marine, et sentant sa gêne croître, la

Digitized by Google

dette monter, devinant que cela aurait une fin, il voulut, avant de me quitter, sans doute pour toujours, me laisser un souvenir.

Sans me dire pour qui, il se mit à une œuvre comme il n'avait jamais osé encore en entreprendre : un vaisseau de ligne à trois ponts, avec les cent vingt canons, comme ceux de cette époque, exact et complet. « Une commande que m'a faite un amiral... » prétendit-il. Et il ajoutait : « Si je le réussis, vous verrez, ce sera extraordinaire... Mais je ne sais pas si je pourrai m'en tirer. »

Ce vaisseau, pendant six mois, je le vis pousser, me passionnant avec l'artiste, partageant ses découragements et son espoir. Comment vécut-il pendant ces six mois, de quelles privations, par quels miracles de persuasion obtint-il à crédit tous les matériaux nécessaires et les accessoires ? j'en frémis encore en y songeant. Puis, je me souviens qu'un jour il courut au-devant de moi, comme le jour des gâteaux : le vaisseau était fini. Et, pendant que je l'admirais tout flamblant neuf, merveilleux, avec son pavillon déployé, ses sabords ouverts, ses bouches à feu, sa dunette, ses canots à vapeur, prêt à prendre la mer, je sentis tout à coup comme une pluie chaude me tomber sur les mains. Oui, il pleurait, et, cette fois, il osa me

Digitized by Google

baiser au front, goulûment, comme si ce baiser était la récompense de son long effort. Et c'étaient aussi des adieux qu'il me faisait, à mon insu. Je ne le revis jamais.

Le lendemain, de très bonne heure, deux commissionnaires m'apportaient chez mon père le merveilleux vaisseau à trois ponts, avec ce billet à mon adresse : « L'amiral qui me l'a commandé, c'était... vous ! Acceptez-le en souvenir de quelqu'un qui a perdu un fils qui vous ressemblait. » Le jour même, je me fis conduire à son échoppe : elle était fermée. Mon ami le forçat avait filé, mettant la clé sur la porte.

Et deux jours après, il n'était bruit dans Toulon que d'un vol audacieux, tenté en plein jour, avec escalade et effraction, dans une maison habitée de La Garde, près Toulon. Surpris, mon ami le forçat avait fait mine de résister, puis s'était laissé emmener. Il en eut pour vingt ans, pendant lesquels, rentré au bagne et affranchi des soucis de la vie matérielle, il fut enfin libre de suivre sa vocation.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE BON ANARCHISTE

I

Jean Thurner était un garçon doux, un de ces êtres qui « ne feraient pas de mal à une mouche ». D'origine genevoise, il fut élevé dans cette religion calviniste qui marque à jamais les hommes et produit des puritains. En outre, jeté de bonne heure dans l'étude exclusive des mathématiques, — car son père le destinait à l'École polytechnique, — il s'y était un peu faussé l'esprit dans l'abus de l'abstraction, car la vie n'est nullement une équation du quatrième degré, et les hommes au milieu desquels il s'agit de faire sa trouée ne sont pas de simples chiffres.

Alors, sur ce jeune bourgeois ayant commencé à pousser ainsi, avait éclaté la foudre : son père, cueilli un beau matin par les gen-

Digitized by Google

darmes et envoyé à Lambessa, où il ne tardait pas à mourir. Ce fut un grand ravage moral, un bouleversement complet de deux frêles existences : la veuve et le fils. La veuve ne tarda même pas à mourir de désespoir, d'impuissance à surmonter la misère. Et Jean resté seul, à seize ans, dut entrer dans un atelier comme apprenti mécanicien. Ce changement subit de direction, les excitations politiques et sociales d'un milieu nouveau, l'interruption de ses études remplacées par une sorte de demi-instruction mal assimilée qu'il s'ingurgita à ses moments perdus, ne tardèrent pas à porter leurs fruits. Il n'eut pas de jeunesse et poussa solitaire, couvant des révoltes, le cœur ulcéré, mais, par fierté, ne se plaignant pas. Peu sympathique d'ailleurs à ses nouveaux camarades, qui, ne parvenant pas à l'entraîner chez le mastroquet, le traitaient de poseur et d'aristo. Donc, partout de l'injustice, en bas comme en haut. Puisque le monde entier était mal fait, il se mit à rêver de le refaire. Et c'est au milieu de ce beau rêve qu'il fut appelé sous les drapeaux au commencement de la guerre de 1870.

Les charniers inutiles de Reischoffen et de Sedan, les horreurs de la captivité ne firent que l'exaspérer davantage. Pourquoi cette folie de la guerre, ces haines idiotes de peuple à peuple?

Digitized by Google

Est-ce que l'ennemi « unique », ce n'était pas le « capitalisme » exploiteur, la répartition inique des richesses de la terre? Sans une fièvre typhoïde contractée en Prusse et qui retarda son retour à Paris, il se fût jeté à corps perdu dans la commune. Mais quand il arriva à la gare de l'Est, les canons du Père-Lachaise ne tiraient plus. Seulement, les incendies fumaient encore et lui arrachèrent un cri d'enthousiasme : « Est-ce beau! Ah! si le vieux monde tout entier, avec ses laideurs et ses injustices, pouvait ne faire qu'une flambée! Puis, sur ses cendres, quelle société parfaite et sublime ne pourrait-on édifier! »

II

Un an plus tard, Jean Thurner, libéré du service et rentré à l'atelier, était devenu méconnaissable. L'homme n'étant point fait pour vivre seul, il s'était marié, et le mariage l'avait guéri en apparence. Ayant eu la chance de tomber sur une « vraie femme », saine, vaillante et gaie, il vivait heureux.

D'origine plébéienne, Justine le considérait comme un être très supérieur à elle et même au reste de l'humanité, comme une sorte de

Digitized by Google

demi-dieu. Excellente ménagère avec cela, et faisant merveille avec leurs faibles ressources, elle sut rendre leur intérieur gentil. La naissance de leur petit Jacques exerça sur lui une heureuse influence.

Ce sectaire qui rêvait de transformer la société avait au moins un cœur de père. Ce petit être tout d'instinct, délicat et si intéressant, qui avait douze dents aujourd'hui, courait partout et où commençait à poindre la volonté et l'intelligence, le captivait étrangement. Pour jouer avec lui il n'ouvrait pas ses livres, et ses rêves prenaient un autre cours. Que serait-il un jour, celui-là? Verrait-il l'ère heureuse où l'humanité affranchie connaîtrait le paradis sur la terre?

En attendant, Jean Thurner, à l'atelier, travaillait plus courageusement. Son patron, un samedi de paye, le retint après les autres et lui dit :

— Je suis content de vous : je vous augmente de vingt sous par jour, pour commencer... Et, si vous continuez, sachez que le contremaître, très vieux, parle de se retirer dans son village l'année prochaine : vous le remplacerez. »

Digitized by Google

III

Il rentrait de son travail, à sept heures, un soir de juillet. Devant la maison un énorme rassemblement, autour de quelque chose à terre, qu'il ne pouvait voir. Certains, le nez en l'air, regardaient le sixième étage, se montrant une de ses fenêtres.

Peu curieux de sa nature et ayant faim, croyant sentir déjà la bonne soupe aux choux qu'avait dû lui préparer Justine, il jouait des coudes pour atteindre la porte et monter l'escalier quatre à quatre. « Tas de badauds ! Il leur en faut peu, d'ordinaire... Justine me racontera... « Des voisins le reconnurent. Et chacun de lui livrer passage avec déférence et consternation.

— Le père !... C'est le père !...

Le quelque chose à terre qu'il n'avait pu voir tout d'abord lui apparut. Une large mare de sang, sur le trottoir et dans le ruisseau, avec, çà et là, des débris de substance grise : des morceaux de cervelle.

Déjà le cœur serré et pressentant un malheur, il s'élançait dans l'escalier. Mais le concierge, cramponné à son bras :

Digitized by Google

— Dieu garde! Ne montez pas, monsieur Thurner, attendez que je vous dise.

D'une poussée, il dégagea son bras. Mais d'autres personnes se jetèrent sur lui, l'attirèrent dans la loge. Là, on lui apprit la vérité : son fils Jacques, brûlé vif, pendant que la mère était descendue pour le lait. Et en remontant, folle de douleur, Justine, se jetant par la fenêtre, s'était brisé le crâne sur le pavé. Morte du coup. Tout cela en quelques minutes.

IV

Dix-huit mois s'écoulèrent. Il y avait grande séance à la Chambre. Le duc de Broglie et M. de Fourtou devaient parler ; Gambetta aussi, probablement, et l'on redoutait un coup d'État pour « le Roy ». La monarchie semblait faite. Les tribunes étaient bondées. Oh! le beau monde! Le public des séances historiques. Au premier rang de la tribune de gauche, pourtant, faisait tache un homme blême, vêtu de noir, mais râpé et ne montrant pas de linge. Debout, cet homme avait les mains dans les poches de son pardessus, et dans le creux de chaque main une bombe explosible par percussion.

Jean Thurner était donc venu là pour faire

Digitized by Google

sauter les ministres — et le ministère — sans compter le bureau et une bonne partie de l'Assemblée. Pourquoi? Oh! ses mobiles étaient des plus simples, et il n'en était arrivé à cette conclusion excessive que par un abus de la logique et un retour à ses tendances originaires.

Depuis la fin tragique de Jacques et de Justine, survivre seul lui était devenu impossible. Pendant longtemps il avait essayé, — mal, d'ailleurs : ne retournant pas à l'atelier, changeant de domicile, de quartier et d'habitudes, ayant vendu ses meubles, s'abrutissant chez les marchands de vin, ne recherchant que les visages nouveaux par terreur qu'on vînt à faire devant lui allusion au passé. Avec ce régime-là, loin de s'être rattaché à l'existence il la trouvait de plus en plus odieuse. Alors, bien décidé à en finir, il s'était dit : « Au lieu de faire un plongeon désagréable dans la Seine, ou d'allumer niaisement un réchaud, je veux que mon sacrifice de la vie serve à quelque chose, soit utile à mes chères idées : saper le vieux monde, faire table rase de ce qui existe pour tout reconstruire. » Et cette seconde idée l'avait fait venir au Palais-Bourbon avec ses deux bombes dans la poche, absolument résolu à lancer la première sur le banc des ministres, dès qu'un orateur du gouvernement se serait

Digitized by Google

levé pour parler. Dans la panique du premier moment, mais sans se presser et quand la fumée se serait un peu dissipée, afin de mieux combiner son coup, il lancerait la seconde et se retirerait les mains dans les poches. Puis, après avoir prévenu par un mot jeté tout de suite à la poste, le lendemain, à midi, il serait venu se livrer au préfet de police.

Eh bien, malgré un programme aussi complet, et arrêté d'avance en plein sang-froid par un homme aussi tenace que logique, MM. de Fourtou et de Broglie eurent beau prendre chacun plusieurs fois la parole, les bombes ne furent pas lancées. Dans une tribune voisine du banc des ministres, la présence d'un garçonnet de cinq ou six ans, que sa maman avait amené là, joli comme un cœur et ressemblant un peu au petit Jacques, ayant aussi de belles boucles dorées, arrêta le bras de Jean Thurner et sauva la Chambre.

Vers la tombée de la nuit, en retraversant le pont de la Concorde, il noya ses explosifs dans la Seine, et retourna chez son ancien patron, où il devint d'abord contremaître, et dont il finit par épouser la fille unique.

Très millionnaire aujourd'hui, Jean Thurner ne trouve plus la société aussi mal faite. Il a conservé d'ailleurs son étroitesse de puritain,

Digitized by Google

sa caboche faussée de mathématicien. Seulement ne lui parlez plus de propagande par le fait : aussi excessif que par le passé, mais dans un autre sens, il voit rouge et demande « la torture pour ces misérables ».

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE HONNÊTE FEMME

I

Fernande, Camélia, Brunette, et la juive Esther, et Paquita l'Espagnole, et Carmen l'Alsacienne étaient unanimes. Dans la maison, il n'y avait qu'une voix sur le compte de « Madame » — et même qu'une phrase :

— Madame... on dira ce qu'on voudra... Madame est une honnête femme!

Monsieur, par exemple, ne valait pas cher. Fils d'une ancienne famille de tenanciers, honorablement connue jadis dans une ville voisine, lui, avant d'embrasser la profession de ses aïeux, avait travaillé trois ans dans une boucherie et contracté là-dedans toutes sortes de vices. Paresseux comme un loir, se pochardant plus souvent qu'à son tour, et d'intelligence obtuse, mauvais comme la gale et querelleur.

Digitized by Google

En somme, une brute, qui en faisait voir de toutes les couleurs à sa gentille femme. Par exemple, il était superbe et fort, avec un corps d'athlète et un de ces profils de médaille au front bas qu'ont certains empereurs romains.

Malgré la beauté césarienne de Monsieur, Madame n'avait jamais pu aimer son mari — et pour cause!

II

Sophie — le prénom de Madame — était une petite blonde, chétive et pâle, mais un vrai paquet de nerfs. De grands beaux yeux intelligents éclairaient et parfois transfiguraient son mince visage.

Sa mère, une fille de ferme, trop délicate pour travailler aux champs et qui avait dû venir se mettre en condition à la ville, l'avait eue à trente-six ans, séduite sur le tard par un « pays », un garçon épicier âgé de quarante-cinq ans, qui ne savait ni lire ni écrire. Que faire pour assurer le sort de cette petite que, dès le jour de la naissance, ces deux cœurs simples se mirent à aimer profondément? Réunir leurs maigres économies et prendre un commerce : mais lequel? Lui, complètement illettré, elle, ne sachant que la domesticité; leur em-

Digitized by Google

barras fut grand. Puis, un hasard providentiel leur mit dans les mains une affaire d'or : la suite à prendre d'une « maison », jadis la meilleure de la ville, mais depuis des années complètement tombée. Aussi l'eurent-ils pour un morceau de pain. Leur mariage, alors rendu indispensable par les règlements administratifs, légitima Sophie.

Les commencements furent durs. Que de mal d'abord pour joindre les deux bouts! De quinze et dix-huit femmes — le chiffre d'autrefois, lorsqu'elle était la plus réputée de la ville — la maison était réduite à deux pensionnaires. Souvent celles-ci, d'une beauté contestable et pas de la première jeunesse, passaient toute leur soirée à se morfondre ou à dormir, à rouler des cigarettes désœuvrées. Mais cette petite encore au maillot, qui, lorsqu'elle avait bien tété sa mère, tendait vers eux ses menottes innocentes, les sauva du découragement. Que deviendrait-elle, par la suite, s'ils échouaient? Pour elle, il fallait vaincre ou mourir.

Après bien des soucis et des amertumes, le jour où Sophie eut sa première dent, ils purent remplacer la plus décatie des deux ruines par une jeunesse, Boulotte, un peu louche, mais pas feignante, pleine de bonne volonté. Quand

Digitized by Google

Sophie commença à mettre un pied devant l'autre, ses parents purent prendre une troisième femme.

Sophie avait donc grandi avec la fortune de la *Tour de Nesle*. Ainsi s'appelait la maison, à cause d'une sorte de pavillon en forme de tour, séparé du reste de l'établissement par un jardin spacieux : le tout hors la ville et près de la gare, presque à la campagne, à l'entrée d'une route écartée, au milieu de laquelle était suspendue la lanterne, où, la nuit, rougeoyait un 9 énorme et visible de très loin, comme un phare. Sophie et ses parents logeaient dans la tour, qui avait sa sortie spéciale sur la route, tandis que ces dames et la sous-maîtresse (depuis que la petite marchait seule, ses parents avaient pris deux nouvelles dames et une sous-maîtresse) occupaient le bâtiment principal. Mais, malgré cette séparation, pendant le jour, à table, dans le jardin, et même dans la salle du rez-de-chaussée, quand il n'y avait pas de clients, la promiscuité était complète. La jeune Sophie courait partout, comme un petit lapin, et toutes les dames — de grands enfants elles-mêmes — en raffolaient, jouant avec elle, la mangeant de caresses, la comblant de jouets, de sucreries, de gâteries.

Esther, tous les matins, passait trois grands

Digitized by Google

quarts d'heure à lui natter ses cheveux dorés. Puis Paquita, restée dévote, lui faisait dire ses prières. Et Brunette se mettait à quatre pattes, galopait des heures avec l'enfant montée à califourchon sur son dos. Camélia lui apprenait à tirer les cartes. D'ailleurs, la petite les appelait toutes « maman » et grandissait en s'imaginant avoir une demi-douzaine de mères. Dans le nombre, de temps en temps, surgissaient des figures inconnues; mais, la nouvelle l'aimait bien vite autant que les anciennes, et, comme les noms (des noms de guerre!) variaient peu, l'enfant de la maison continuait d'avoir ses « maman Camélia... maman Esther... maman Boulotte... »

Aussi, parmi toutes ces dames, ce fut une tristesse quand Sophie venant d'avoir sept ans, « l'âge de raison », ses père et mère se décidèrent à la mettre en pension à une vingtaine de lieues, dans un couvent d'Ursulines. Un enfant qui part, ça fait toujours un vide, même dans une maison.

Les parents de Sophie n'avaient qu'une idée, fréquente chez leurs pareils : faire donner une brillante éducation à leur fille, loin d'eux, pour ne pas la tacher de leur ignominie. Plus tard, grâce à la jolie dot qu'ils étaient en train de lui amasser, Sophie se marierait honorablement :

Digitized by Google

eux, si l'immolation était nécessaire, resteraient dans l'ombre. Mais, ô inanité des rêves! au bout de trois ans à peine de pensionnat, Sophie, tombée gravement malade, dut revenir. Amaigrie, étiolée, avec de grands yeux trop brillants au milieu d'un visage de papier mâché. La convalescence fut longue, et la maison ne la laissa plus repartir.

III

Elle avait retrouvé toutes « ses mères », plus nombreuses, grâce à la prospérité croissante du 9. Toutes, dans le jardin, où le patron avait construit lui-même une sorte de kiosque tapissé de vigne-vierge, passaient leur après-midi à la soigner, à la distraire. Une des plus gentilles et des plus empressées, Georgette, une nouvelle, avait pour « ami » un étudiant en droit, M. Léon Courtois, fils du maire et député de la ville. Oh! mais c'était une passion. Très jeune alors, M. Léon avait fait cadeau à Georgette de sa photographie, que celle-ci portait ostensiblement à son cou, dans un médaillon. C'était l'été. Léon, en vacances, venait flâner des après-midi entières au 9, dans le jardin, fumait des cigarettes, offrait des consommations à Georgette, jouait avec la petite

Digitized by Google

malade. Et celle-ci, alors dans sa onzième année, se mit à l'aimer d'un amour d'enfant, d'enfant pas précoce que ne troublait pas encore la puberté. Une jolie passionnette naïve, révélée par des rougeurs subites, faite d'innocence et d'adorable timidité. Cela dura quelques semaines. Puis, quand les feuilles commencèrent à jaunir, Léon alla continuer son droit à Paris, Georgette pleurnicha tout un jour, se consola avec d'autres, en continuant à porter au cou « le portrait du fils du maire », et finit par changer de résidence. Mais Sophie n'oublia jamais Léon.

Elle se remit lentement, continua de grandir dans la maison. Et elle se souvenait encore avec délices de sa passionnette, quand, vers la vingtième année, ses parents songèrent à la marier. Avec qui? Ils étaient loin, les projets d'autrefois. Chercher encore à sortir de sa condition : jamais de la vie! Ils avaient été assez punis d'une première imprudence, en risquant de perdre leur fille unique. Non! voilà qu'ils se faisaient vieux, eux, et devaient songer à la retraite : eh bien! leur fille se marierait avec quelque brave garçon de la partie, qui prendrait leur suite. Et voilà comment Sophie avait épousé « Monsieur », un fils de tenanciers aisés et honorables.

Digitized by Google

IV

Donc, Monsieur ne rendait pas Madame heureuse.

Bien qu'elle eût souvent les yeux rouges d'avoir pleuré, Madame, foncièrement honnête, n'avait jamais, ni avant le mariage, ni depuis, appartenu à un autre qu'à son mari.

Plusieurs années après, en juin, par une de ces soirées tièdes où il y a de la volupté éparse dans l'atmosphère, Madame, un peu suffoquée de chaleur bien qu'en peignoir léger et clair, était étendue sur sa chaise longue, dans le petit bureau où elle se tenait d'habitude. En voyage depuis une grande semaine, « pour la remonte », Monsieur n'avait pas daigné donner de ses nouvelles. Et pendant que toutes ces dames, ce soir-là sur les dents — et la sous-maîtresse elle-même — étaient en société aux étages supérieurs, Madame, solitaire, sentait un grand vide, pour un rien aurait fondu en larmes. Tout à coup, contre la porte de la Tour de Nesle, le heurt d'une canne. En l'absence de son personnel occupé, Madame dut aller ouvrir. Un homme très chic.

— Monsieur, dit-elle gracieusement, en en-

Digitized by Google

trant la première dans le petit salon... ces dames sont en société : il faudra que vous ayez l'obligeance d'attendre cinq minutes...

— Cinq minutes... dix... toutes les minutes que tu voudras... ma chérie!... Allons, laisse-toi embrasser.

— Monsieur! s'écriait-elle, en se reculant.

Et, de saisissement, elle fut sur le point de tomber. En entendant sa voix, elle venait de le reconnaître. « Léon! » Oui, c'était M. Léon, l'ancien ami de Georgette, aujourd'hui quadragénaire, avec un commencement de calvitie et une tendance à l'obésité! M. Léon Courtois, maintenant marié, père de quatre enfants, et devenu un homme sérieux, maire et député de la ville, à son tour, en remplacement de son père! Certes, depuis des années, il ne mettait plus les pieds en des endroits pareils; mais, ce soir-là, pendant l'absence de sa femme depuis un mois aux bains de mer, et à la suite d'un dîner fort truffé chez un électeur influent, pris d'un revenez-y et tenté par la nuit noire, il s'était glissé à la chuchu... Mais lui, un peu gris, était à cent lieues de reconnaître la petite Sophie, qu'il avait jadis fait sauter sur les genoux, dans cette femme souple et frémissante, en peignoir clair, qu'il s'efforçait de renverser sur le divan : « La patronne? Eh bien!

Digitized by Google

qu'est-ce que ça fiche... puisque je te gobe? »

Fermer tout à coup les yeux et se laisser prendre, là, enfin, par le seul homme qu'elle eût jamais aimé : quelle tentation!

Madame avait donc un pied dans l'adultère, lorsque le tintement clair d'un bougeoir déposé sur une tablette de marbre, au palier du premier étage — sans doute une de ces dames qui redescendait — la rappela au sentiment du devoir. Et, se dégageant, très digne :

— Non, Monsieur... Ce n'est pas l'habitude de la maison!

Digitized by Google

LE CERCUEIL DANS LA CAVE

I

Quand le bruit se répandit que M. de Montaiguet était au plus mal, les innombrables cousins, arrière-petits cousins et neveux par alliance du gentilhomme campagnard s'émurent. Et tous, désirant savoir au juste ce qu'il en retournait, s'abattirent bien vite sur la gentilhommière, comme une nuée de sauterelles avides.

L'héritage d'abord en valait la peine. Outre que M. de Montaiguet passait pour le plus riche propriétaire terrien de la contrée, il vivait, depuis son veuvage, comme un hibou, ne voyant personne et ne dépensant presque rien. Puis, comme on savait que le vieux dur-à-cuire n'avait aucune affection, et était, en outre, un rude original, les compétitions étaient ouvertes, et

Digitized by Google

le chœur se disait : « Qui sait si, au dernier moment, grâce à un hasard favorable ?... » Et, en pareille matière, les absents sont certains d'avoir tort.

Il en arriva donc de tous les coins de la province, même de très loin. Ceux-ci par le chemin de fer, les autres en diligence, ou dans des véhicules de louage les plus variés : en calèche, en char à bancs, en break, en tapissière, en tape-cul, en « mort subite ». Certains vinrent même à pied, guêtrés comme des touristes, le fusil de chasse en bandoulière. Une famille de cinq personnes, le père, la mère et trois enfants, débarqua un matin en bicyclette. Et tous, après avoir défilé devant le moribond, indifférent et atone, la respiration sifflante et l'œil déjà vitreux, sortaient de la chambre d'agonie avec cette sensation : « Trop tard ! Voilà ce pauvre Montaiguet déjà dans un état comateux... N'importe ! Nous ferons notre devoir jusqu'au bout !... Tâchons donc de camper quelque part dans le château... »

II

Le vaste château, maintenant, était plein comme un œuf, bondé d'héritiers à en craquer.

Digitized by Google

Naturellement, les premiers accourus ayant pris les meilleures chambres, celles du premier et du second étage, les suivants montèrent sous les combles, se contentèrent des chambres de bonnes. D'autres envahirent la lingerie, la bibliothèque, les granges, les écuries, jusqu'à la ferme. Et il en arrivait toujours. Certains s'installèrent même au fond des vastes corridors où s'engouffrait le vent, calfeutrèrent les fentes de leur mieux, répandirent à terre des bottes de paille. « Bah! une mauvaise nuit est vite passée... » Mais les mauvaises nuits se succédèrent, et M. de Montaiguet vivait toujours.

Chaque matin, le médecin du village voisin, distant de onze kilomètres, arrivait dans son cabriolet. Un simple officier de santé, nez rubicond, ventre proéminent et satisfait, qui ne moisissait pas dans la chambre du malade. A peine en ressortait-il, les héritiers, tassés au bas du monumental escalier, l'arrêtaient au passage, anxieux, l'œil interrogateur.

— Il va plus mal que jamais...

— Notre pauvre parent ne peut-il pas s'en relever?

— C'est plus qu'impossible !

— Rien à faire?

— C'est comme si vous demandiez à un oiseau

Digitized by Google

de voler sans ailes ou à un poisson de nager sans nageoires...

— Quel malheur épouvantable !

— Je vous dis que ce soir il sera mort. C'est mathématiquement forcé.

Le lendemain matin l'héritage n'était pas encore ouvert.

A la longue, ces messieurs et ces dames en prirent leur parti. Leur sollicitude à l'égard de ce cher parent s'éleva à la hauteur de cette longévité inattendue. Seulement, décidés à ne pas lâcher pied, tous s'efforcèrent de rendre leur installation moins sommaire, plus commode, sinon plus confortable.

Plusieurs louèrent des lits aux paysans des environs, firent venir du linge, des vêtements. Et, comme on se trouvait en nombre, de conditions et d'humeurs différentes, l'existence devint très supportable, accidentée et même amusante.

Dans la journée, pour ne pas se laisser gagner par la tristesse, les hommes allaient pour la plupart à la chasse ou à la pêche, dépeuplant les bois, les étangs, pendant que les dames faisaient du crochet dans le parc, lisaient ou flirtaient avec ceux qui ne chassaient qu'à la fourchette. Le soir, tous ensemble, dans l'immense salle à manger voûtée, quels réconfortants dîners ! La mélancolie, ça creuse autant

Digitized by Google

que l'air vif de la campagne ; et, quand on sent planer la mort près de soi, n'est-il pas nécessaire de réagir ?

M. de Montaiguet continuait à se porter de plus en plus mal — sans conclusion. Un matin, comme un des héritiers avait eu l'irrévérence d'émettre des doutes sur la gravité de son état, l'officier de santé se fâcha tout rouge :

— Nom de Dieu ! quand je vous dis que c'est un homme fichu... Que voulez-vous que j'y fasse ?... je ne peux pourtant pas vous le tuer !...

Et le lendemain, l'officier de santé au même petit cousin issu de germains :

— Un bon conseil !... qui vous fera au moins prendre patience... Pour ne pas être pris au dépourvu, moi, si j'étais vous autres, je commanderais tout de suite la bière... On ne vous fera ça qu'au chef-lieu de canton, et on mettra au moins trois jours à la livrer... Par conséquent, pas une minute à perdre.

Ce qui fut fait. Au bout de trois jours, le cercueil arriva, flambant neuf. Et M. de Montaiguet qui, décidément, avait l'âme chevillée au corps, respirait toujours.

Jusqu'alors, malgré la promiscuité obligée de cette attente, plusieurs rameaux éloignés des diverses branches de cette parenté si touffue faisaient bande à part, se regardaient de travers

Digitized by Google

en grognant comme des chiens qui vont se disputer le même os. D'autres, ne s'étant jamais parlé de leur vie, affectaient de s'ignorer. Mais, comme un lien magique, ce cercueil — dissimulé pourtant au fond de la cave — mit fin aux discordes anciennes, rompit la glace, dissipa les méfiances, cimenta l'union générale. Et, comme le tout est de s'entendre, le séjour au château devint tout à fait charmant. Plus d'amabilités de commande, ni de mots à double tranchant, soulignés par des ricanements féroces ! Mais des visages affables, épanouis, des poignées de mains chaleureuses. Plusieurs mariages furent projetés, décidés, et il se consomma des adultères. Avec cela, des chasses et des pêches plus miraculeuses que jamais, des excursions aux environs, de discrètes parties de lawn-tennis tout au fond du parc. Enfin, après les plantureux repas du soir, des jeux de société les moins bruyants possible : ainsi pas de musique ni de sauterie « qui eussent dérangé notre cher malade » ; mais des pantomimes et des tableaux vivants pour la jeunesse, pendant que les gens graves whistaient. A la fin, un petit bac de famille, également silencieux.

Et le cercueil, dans la cave, continuait à attendre, inutile.

Digitized by Google

III

D'inutile, il devint on ne peut plus gênant et encombrant, le cercueil, le jour où l'officier de santé rendit l'arrêt suivant :

— Il vivra... Je n'en reviens pas moi-même ; mais votre parent est sauvé... Un miracle !... la science en fait quelquefois...

Les héritiers se regardaient, consternés. Leur oncle ou cousin sauvé, comme ça, au moment où l'on s'y attendait le moins : c'était très heureux, assurément, mais pourquoi le cercueil, « ce maudit cercueil », était-il là, les empêchan de manifester quelque joie ? Comment le faire disparaître à jamais, l'escamoter ?

— Si vous le repreniez, votre cercueil? proposèrent-ils à l'officier de santé.

Celui-ci se fâcha tout rouge. Est-ce qu'on se fichait de lui ? On le prenait donc pour un croque-mort ! Les médecins, « qui n'assistent même pas aux enterrements », prolongeaient la vie et étaient dispensés de tous rapports avec la camarde.

— Plus souvent que, pour vous autres, j'irais risquer de perdre ma clientèle !... Adressez-vous plutôt au curé...

Digitized by Google

Mais ils n'eurent pas le temps de suivre ce conseil. Dès le lendemain, le vieux dur-à-cuire put se lever pendant une heure et recouvrer assez d'énergie pour les flanquer tous à la porte.

Sa convalescence fut rapide. Il vécut encore quinze ans, fit faire du cercueil une huche à pain et légua sa grande fortune aux hospices.

Digitized by Google

UN MARI INTERMITTENT

I

En ce temps-là... C'était il y a un bon demi-siècle, pendant les premières années du règne de Louis-Philippe... Vous n'êtes pas sans avoir rencontré des vieillards qui ont vu cette époque antédiluvienne. Pas de lumière électrique, ni téléphone, ni télégraphe, pas de chemin de fer. Pour aller de Paris à Marseille, huit jours de diligence. Il n'était pas encore question de dynamite ; la photographie s'appelait daguerréotypie. Mais le panamisme commençait à poindre, car un grand ministre de l'époque disait à ses collègues de la Chambre le fameux : « Enrichissez-vous ! » et le soi-disant « petit journal » n'étant pas encore inventé, le journalisme lourd, grave, pontifiant, doctrinaire, ennuyeux, était une force et tenait le haut du pavé.

Digitized by Google

Rédacteur quotidien de la *Patrie*, à moins que ce ne fût du *Constitutionnel*, Caïus Corniquet — signant C. C. comme Jules Janin signait J. J. aux *Débats* — aurait végété aujourd'hui, ou eût été réduit à faire du journalisme politique en province; mais, en ce temps-là, il était quelqu'un, et ses Premiers-Paris, où il commentait chaque jour les jeux de bascule du parlementarisme, avaient de l'autorité sur les abonnés. La lourdeur de sa forme passait pour de la sagesse, sa gravité pour de la profondeur.

Dans la vie, au contraire, Caïus Corniquet était un joyeux compagnon, plein de verve et d'imagination, la coulant douce, ne sortant guère des fameuses galeries de bois du Palais-Royal, alors dans leur plein, pilier des maisons de jeu et du Café des Aveugles, lion des coulisses. Portant beau, très répandu et très aimé, il était de toutes les fêtes, le jour et la nuit, et représentait assez le type burlesque et invraisemblable du « journaliste » selon les notaires de Pithiviers qui s'imaginent un monsieur écrivant ses articles avec une danseuse sur chaque genou.

A la suite d'un héritage, son oncle maternel étant mort, Caïus Corniquet se trouva amené à prendre un congé et à faire un voyage en Provence.

Digitized by Google

Quelle impression profonde et vraiment inouïe produisit Marseille sur ce Méridional de Paris ! Il y fut tout de suite comme le poisson dans l'eau. Le soleil et la mer, la grande lumière, le caractère des habitants, les sonorités chantantes de la langue, la cuisine provençale, même les odeurs du vieux port, tout l'émerveillait, le transportait et le grisait. Question d'atavisme, il est vrai, car sa grand'mère était née dans une petite ville des Bouches-du-Rhône.

La petite ville aussi lui plut, et les champs ensoleillés, les grandes routes poudreuses, le paysage brûlé, mais si accidenté, plein de contrastes, parfois entrecoupé de fraîches oasis de verdure et d'eau jaillissante, l'enthousiasmèrent, l'émurent, en firent presque un autre homme, disposé aux idées sentimentales. Non seulement il s'attarda dans la contrée plus que ne le comportait son congé, mais il se laissa marier.

II

Sans porter le costume arlésien, car elle était l'unique héritière d'un ancien magistrat retraité, Dosia Richaud passait pour une des

Digitized by Google

plus jolies filles d'Arles. Cheveux noirs et teint de lait, avec ses yeux veloutés et son profil grec singulièrement pur, elle était physiquement charmante, et tout se trouvait réuni : santé, dot, éducation, caractère. Avec cela, un futur beau-père doux, crédule, et pas de belle-mère. Les vieux garçons les plus récalcitrants s'y fussent laissé prendre, et Caïus Corniquet n'était ni farouche, ni vieux.

La lune de miel fut très gentille. Le soir de la double cérémonie, après avoir embrassé le père Richaud, mélancoliquement, Caïus et Dosia montèrent en chaise de poste, et leur voyage de noces fut délicieux, à petites journées, au gré du hasard, du vent et du soleil ; ils parcoururent la Provence, sans se presser, en s'attardant dans les sites qui leur plaisaient ou lorsque l'hôtellerie était bonne. Remontant d'abord la Durance, ils visitèrent ainsi les Hautes et Basses-Alpes, puis redescendirent le Var, arrivèrent au bord de la Méditerranée. Et, là, ce fut un enchantement. Prenant la route de la Corniche, il allèrent de Nice à Menton et à Vintimille, poussèrent jusqu'à Gênes. Et c'est au retour surtout qu'ils n'avancèrent qu'à petites journées, suivant les moindres méandres de la Côte d'Azur, craignant d'abréger leur plaisir.

Digitized by Google

Le père Richaud, par exemple, avait beau leur écrire, du fond de la campagne où il passait les trois quarts de l'année, des lettres impatientes, désolées, — la poste, en ce temps-là, ne fonctionnait pas aussi bien qu'aujourd'hui, — ces épîtres désespérées ne les rejoignaient qu'au bout de trois semaines, lorsqu'ils avaient déjà envoyé quelque court billet annonçant une prolongation d'itinéraire.

Bref, partis avant la moisson, les deux nouveaux mariés ne furent de retour qu'au commencement de l'hiver.

— Enfin, vous voilà, les enfants prodigues... ce n'est pas trop tôt, dit le père en les embrassant.

Le soir, très fatiguée, Dosia se retira de bonne heure. Mais le gendre fuma plusieurs pipes avec son beau-père, lui narrant les péripéties du voyage. Au moment de se retirer à son tour, celui-ci demanda à Caïus Corniquet ses projets :

— Vous n'allez pas parler de repartir, dites... Je me fais vieux et la solitude me pèse... il faut me laisser un peu ma fille.

Affectueux et gentil comme toujours, Caïus Corniquet avait pensé à tout. De Paris et de sa vie enfiévrée, certes, il avait assez. Se souvenant de leurs conventions en se mariant, il ne

Digitized by Google

demandait pas mieux que de renoncer pour toujours à la capitale et au journalisme pour se retirer à Arles, et aider son beau-père dans l'exploitation de ses vastes propriétés ; seulement, avant de changer ainsi d'existence, et pour mettre ordre à ses affaires, un dernier voyage à Paris était indispensable, et puisque sa femme semblait avoir besoin de repos, ce voyage, il consentait à le faire seul.

— Que je vous embrasse! s'écria le père Richaud; vous m'avez compris à demi mot, et vous êtes un brave garçon...

III

Le brave garçon partit seul le surlendemain.

Au commencement, ses lettres à Dosia furent longues, expansives, débordant de tendresse et farcies de bonnes raisons: — « Va, tu me manques, mà chérie! Quel malheur que ta santé délicate — sans compter la nécessité de ne pas laisser ton père trop longtemps seul... à son âge! — t'ait empêchée d'accomplir un long et harassant voyage! Que ne t'ai-je à mes côtés, d'abord pour vivre heureux, puis pour remonter mon courage et m'aider à mener à bien la tâche surhumaine entreprise... » Et il l'étalait com-

Digitized by Google

plaisamment, la « tâche surhumaine ». D'abord, quand on rédigeait depuis quelque douze ans les « C. C. » du *Constitutionnel*, on ne pouvait se retirer comme cela du jour au lendemain, laisser en pleine session parlementaire le journal dans l'embarras. Son successeur, certes, était déjà désigné. Mais il avait dû accepter la mission de confiance de « le former », de lui inculquer « la ligne », la fameuse « ligne politique » du journal. Grâce à ce haut service, lui, c'était convenu, resterait rédacteur, même de loin, enverrait des « Variétés » et conserverait ses émoluments. « Puis, aux élections prochaines, qui sait? Grâce à la reconnaissance de ces messieurs, ma candidature est possible... même certaine... »

De ce thème alléchant, sur lequel il brodait des variations infinies; de ce chatoyant mirage dont il savait si bien faire étinceler les facettes, pas un mot de vrai. Paris avait repris Caïus Corniquet, là, tout simplement. Les galeries de bois et le perron de Tortoni ne voulaient plus le lâcher. Décidément, il préférait les maisons de jeux à la vallée du Rhône, et même les soirs de déveine noire aux coups de mistral. Les « impures » lui firent même si bien oublier sa femme, que ses lettres devinrent plus rares, plus laconiques et plus ternes. Des redites, grif-

Digitized by Google

fonnées avec dégoût sur des tables de café, et qu'il ne se donnait pas la peine de relire. Toujours des contes à dormir debout, mais sans verve maintenant, et remplis de contradictions, d'impossibilités. Puis, il en vint à ne répondre aux lettres de Dosia les plus pressantes et les plus désolées que par d'insignifiants billets d'une amabilité vague. Enfin, après une lettre courroucée du beau-père « qui mettait les points sur les i », les courts billets eux-mêmes cessèrent. Mais, tous les six mois, au jour de l'An et la veille de la fête de Dosia, Caïus Corniquet, en galant chevalier français, envoyait des fleurs à celle-ci, avec, sur sa carte, un : « Je vous aime toujours! » ou quelque chose dans ce goût-là.

IV

Sept ans plus tard, un matin, vers six heures, Caïus Corniquet, qui venait de s'endormir, fut réveillé par un léger « toc-toc ».

Sa femme de ménage n'étant pas arrivée, il alla ouvrir, en chemise.

— Dosia! ma petite femme chérie!

Il la reçut à bras ouverts et à lit encore chaud.

Digitized by Google

— Quelle bonne idée d'être venue me surprendre!... Quelle joie de te revoir! et comme tu sens bon... positivement, tu sens le thym et la lavande... Te souviens-tu de notre voyage de noces?

Ils ne se levèrent qu'à six heures du soir. Caïus Corniquet ne fit pas son C. C. Après un petit dîner fin, le théâtre, puis un tour au Palais-Royal et un souper en cabinet particulier, où, en portant parfois aux lèvres sa coupe de champagne, Dosia lui raconta comment elle était venue. Une vraie escapade. Profitant d'une absence de son père, juré aux assises d'Aix, elle avait pris la diligence.

— Méchant!... songe que je viens d'avoir trente ans, et que, lorsque tu nous quittas, je n'en avais que vingt-trois.

Leur lune de miel recommençait.

Elle dura encore trois mois, pendant lesquels il fit visiter Paris en détail à la provinciale. Toujours le théâtre, et des soupers, des bals. Dosia ouvrait des yeux démesurés, trouvait cette existence charmante. Et que de mains tendues vers son mari, de bons sourires. Elle ne savait pas son Caïus si populaire parmi les hommes, surtout parmi les dames. Elle lui en fit même l'observation.

— Bah! ma petite femme, tu n'as rien à

Digitized by Google

craindre... je te le jure... ce ne sont que des camarades.

Pleinement rassurée, prise de nouveau aux belles protestations du charmeur, elle eût voulu vivre toujours ainsi; mais son père commençait à la réclamer à cor et à cris, sans compter que, peu accoutumée aux veilles et à cette existence en l'air, elle fut bientôt sur les dents et il fallut songer enfin au retour. Désolé lui-même par l'idée d'une séparation nouvelle, son mari lui conseilla pourtant de profiter d'une occasion. Le président du tribunal et sa femme, depuis quelque jours à Paris, retournaient à Arles la semaine suivante.

— Accepte, ma pauvre amie, puisqu'ils veulent bien t'emmener... Ta santé avant tout!... Puis, cette fois, ce ne sera pas long. Tu as vu que, pendant ces trois mois, mes affaires sont restées bien en retard. Un coup de collier de quelques semaines pour rattraper le temps perdu, et, liquidant mon mobilier de garçon, je vais te rejoindre pour toujours.

Le « coup de collier » dura sept autres années. Le Méridional de Paris ne se décida à revenir planter ses choux en Provence qu'après la révolution de Février, mais vieilli, fourbu, déplumé.

Digitized by Google

Et son journal n'ayant plus d'influence, il ne brigua aucune candidature. Les douceurs d'une union enfin parfaite le dédommagèrent en partie. Par exemple, Dosia et lui n'eurent jamais d'enfants.

Digitized by Google

Digitized by Google

DÉJEUNER DE FANTOMES

I

A quarante ans sonnés, Henry Bernal eut la joie de faire un héritage complètement inattendu.

Ce délicieux château de la Saulaie, à six kilomètres de Mantes, et ces bonnes quinze mille livres de rentes, qui lui tombaient du ciel, c'était l'indépendance assurée pour le restant de ses jours. C'était la possibilité de ne travailler qu'à ses heures et à des œuvres de son choix, où il se donnerait tout entier. En outre, il pourrait maintenant s'offrir certaines douceurs de la vie non goûtées par lui jusqu'alors, réaliser certains vieux rêves. Mais quels rêves? et quelles douceurs de la vie? Ici, justement, commencèrent des hésitations, et, à leur suite, affluèrent des mélancolies. Quand

Digitized by Google

il eut donné congé de son petit appartement de Montmartre, si gai, ayant vue sur des jardins, — où il avait passé tant de bonnes après-midi à travailler, et tant de nuits joyeuses à aimer à tort et à travers, — pour en prendre un, place de la Trinité, plus confortable et plus cher : lorsqu'il eut profité du déménagement pour renouveler son mobilier de garçon, un peu vieux et fatigué comme lui, montrant la corde (pour les mobiliers, un commencement de calvitie), et que, vers la fin de juillet, il eut passé quelques jours dans la sous-préfecture natale, où, après vingt ans d'absence, il ne retrouva que des tombes moisies par l'humidité, et le tutoiement de quelques anciens condisciples, devenus laids, obèses, jaloux, étroits d'esprit et complètement crétins, Henry Bernal, au retour de ce funèbre et malencontreux pèlerinage, se demanda quelle fantaisie de choix et de haut goût il allait pouvoir s'offrir. — « Oui, laquelle? » — Un autre voyage, plus loin, à Naples, à Venise, à Constantinople, dans une de ces villes ensoleillées dont il avait tant rêvé en sa romantique jeunesse? — Mais outre que la saison estivale n'était point propice, pourquoi s'exposer à quelque nouvelle désillusion? — Alors, quoi? Un beau fusil, un permis de chasse et des chiens bien dressés? Un bon

Digitized by Google

billard? Un cheval? Un bateau? — Hélas! il n'était plus à l'âge où un seul de ces joujoux eût fait sauter d'aise son cœur. Pourquoi la fortune lui arrivait-elle si tard, lorsqu'il se sentait devenu très pauvre de désirs!

Cette mélancolie, il la promenait au milieu de ses riantes prairies de la Saulaie, où il avait décidé d'attendre l'hiver.

Par une fin d'après-midi délicieuse, sur ses grands arbres, les oiseaux saluaient les obliques rayons jaunes du soleil couchant, il se dit tout à coup: « Il n'y a que la femme!... Il faut que je sois une fois de plus amoureux... »

Mais amoureux de qui? Il alla lentement au bout de son allée de tilleuls, en se demandant de qui il pourrait devenir amoureux dans le voisinage. » Bah! je ne trouve rien... Allons toujours dîner. »

Après le dîner, en fumant au clair de lune, assis sur la terrasse, il pensait: « J'aurai toujours la ressource d'aller en chercher une nouvelle à Paris... » Mais, par une association d'idées assez naturelle, au lieu de penser à cette nouvelle, voilà que, se retournant vers le passé, il se mit à voir défiler les anciennes... « Depuis la première, cette fillette d'une amie de ma mère dont j'étais fou le jour de ma première communion, et à qui je n'ai jamais rien osé

Digitized by Google

dire, quelle légion !... Toutes les conditions sociales... Des superbes, des laides, des jeunes, des vieilles, des jolies, des pires... Une bossue, une folle, plusieurs négresses..... Tiendraient-elles toutes dans ce vaste parc?... Cependant, pour quelques-unes d'inoubliables, dont les traits chéris se détachent sur l'ensemble, combien s'effacent, se confondent, comme cette poussière d'étoiles dont est faite la voie lactée... Pourtant, toutes — ne fût-ce qu'un jour, une heure, une seconde — je les ai désirées, pressées sur mon cœur, aimées. Que sont-elles devenues?... Combien, déjà, au fond d'un cercueil, ne sont qu'un squelette... »

Et étant allé se coucher là-dessus, Henry Bernal eut de l'insomnie.

Une longue insomnie, sous l'influence fébrile de laquelle il conçut le plus excentrique projet, original jusqu'à la bizarrerie, mais d'une extravagante difficulté d'exécution.

II

Le lendemain, levé au petit jour, il prenait le premier train pour Paris. Et comme, ayant autant d'entêtement que d'activité, il ne regardait pas à l'argent, en quelques semaines, —

Digitized by Google

pendant lesquelles il n'eut pas le temps de s'ennuyer ou d'être mélancolique, — après un tas de recherches fort délicates, en remuant ciel et terre, en semant l'or à pleines mains et en se multipliant tout en faisant travailler certaines agences spéciales, enfin en déployant une puissance d'analyse, une science d'investigation et des qualités diplomatiques dont il ne se serait jamais cru capable, Henry rendit praticable sa fantaisie de millionnaire toqué.

Il s'était entendu d'avance avec la Compagnie de l'Ouest. Le train choisi par lui devait être l'express partant de la gare Saint-Lazare à dix heures vingt-cinq du matin, pour Mantes — le premier samedi de septembre.

Le guichet des billets n'était pas encore ouvert quand madame Blanchou arriva, munie de son parapluie noir et d'un paquet, volumineux et lourd, qu'entourait un journal soigneusement ficelé. Dans sa crainte de manquer le train, elle avait dû marcher vite, car, à peine écroulée sur la banquette voisine, elle s'épongea le front avec son mouchoir, un mouchoir de toile, à initiales brodées, mais un véritable drap de lit, dans lequel, avant de sortir, elle avait vidé un flacon d'eau de Cologne. Oh! quelle différence entre cette dondon de quarante-trois ans, veuve aujourd'hui, envahie

Digitized by Google

par la graisse, et l'orageuse madame Blanchou, femme d'un inspecteur des eaux et forêts, une « madame Bovary » aux mœurs si relâchées que l'administration se voyait jadis obligée de changer de poste le pauvre Blanchou, tous les dix-huit mois... Mon Dieu! où l'avait-elle donc connu, quelque quinze ans auparavant, cet Henry Bernal, qui avait la gentillesse de se souvenir et de l'inviter à déjeuner dans son château? Où? A Versailles? A Villers-Cotterets, ou à Castelnaudary?... Ma foi, elle ne savait, mais l'invitation n'en était que plus agréable à ses yeux. Et, bien qu'ayant depuis quelque temps renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, elle s'était munie, en femme de précaution — n'est-ce pas, on ne sait jamais ce qui peut arriver! — de quelque chose... qu'elle portait là, ficelé dans ce journal!... oui, d'un instrument de prudence, qui ne la quittait jamais, jadis, dans ses frasques extra-conjugales.

Comme dix heures sonnaient, une sœur de la Miséricorde, son livre de piété sous le bras, vint s'asseoir sur la même banquette, à côté du mystérieux paquet ficelé de la veuve Blanchou.

Puis, Blanche et Rose, deux modistes endimanchées et jolies comme un cœur, deux inséparables, qu'Henry avait connues simultanément, arrivèrent bras dessus, bras dessous. Mais,

Digitized by Google

au lieu de s'asseoir, folichonnes et pimpantes, elles se mirent à faire le tour de la salle d'attente, à caqueter devant les affiches des plages à la mode, en faisant des observations tout haut et en riant aux éclats.

Enfin, le guichet fut ouvert, Rose et Blanche, ainsi que madame Blanchou, ainsi que la sœur de la Miséricorde présentèrent chacune une carte signée par Henry Bernal (qui s'était entendu avec la Compagnie), et en échange de laquelle toutes les quatre reçurent, sans bourse délier, un billet de première pour Mantes, aller et retour.

D'autres encore arrivèrent munies d'une carte semblable, signée Henry Bernal : trois dames très comme il faut, avec des toilettes exquises, mais pas affichantes, et munies d'épaisses voilettes ; une actrice célèbre et plusieurs acteuses sans conséquence ; des boutiquières endimanchées, des bobonnes en tablier blanc ; un lot d'horizontales de toutes les marques ; une vicomtesse authentique, d'une maigreur diaphane, avec un sourire mélancolique et des cheveux précocement blancs ; un modèle de peintre, plusieurs institutrices, quelques bas-bleus ; enfin une sage-femme qui portait lorgnon, avait le verbe haut et vous dévisageait avec une assurance masculine. Trente-sept, en tout. La petite

Digitized by Google

Laurence, du Moulin-Rouge, eût fait la trente-huitième, mais elle arriva après la fermeture du guichet, et fit une grimace.

— L'express de Mantes ?... Oh ! il est loin !... lui répondit un employé, amusé.

Oui, il roulait déjà vers Henry Bernal, ce train enchanté, ce train d'amour et de tendre folie, ce train des généreuses illusions, qui lui amenait tout ce qui survivait de sa jeunesse : les trente-sept « chéries » qui, entre plusieurs centaines recherchées, avaient seules répondu à son invitation.

A Mantes, devant « la sortie » des voyageurs, trois grands breaks, une douzaine de coupés et de tilburys, attendaient depuis une demi-heure, rangés sur une seule ligne, les portières ouvertes et, sur chaque portière, une grande pancarte, ou était écrit en grosses lettres : *Château de la Saulaie*. — Oh ! de quoi transporter dix fois plus de voyageuses. — La plupart des trente-sept invitées envahirent les véhicules. Seules, la vicomtesse et deux autres femmes comme il faut n'entrevoyant pas encore la vérité, mais un peu interloquées de trouver là tant de monde, hésitaient à monter. Mais le valet de chambre d'Henry Bernal, à qui son maître avait donné des instructions, les aborda l'une après l'autre, sa casquette galonnée à la main :

Digitized by Google

« Monsieur Bernal, qui n'a pu venir lui-même, prie Madame de l'excuser, et m'a envoyé à sa place, afin que j'installe Madame en voiture. » Et, au bout de deux minutes, fouette cocher! La tiède matinée d'automne était superbe, et la route, ombragée, droite comme un i, sans ornières ni cailloux, nette et propre comme un miroir. Les chevaux, par là-dessus, avaient reçu une double ration d'avoine. Les six kilomètres à parcourir furent donc bien vite brûlés. Et, à midi sonnant, les douze coupés et tilburys, et les trois breaks, débouchaient ensemble dans la cour d'honneur du château.

Au haut du perron, penché sur la rampe, nu-tête et un peu pâle, Henry Bernal agitait joyeusement son mouchoir.

III

Ce matin-là, il s'était levé plus tôt que d'habitude. Extraordinairement nerveux, il regardait à chaque instant l'heure. Cependant, à mesure qu'approchait la réalisation de son rêve, pris d'une angoisse inexplicable, il regrettait d'avoir entrepris « cette extravagance ».

Oui, toute la bizarrerie de cette expérience maintenant lui apparaissait. « C'est un de ces

Digitized by Google

rêves burlesques et maladifs que l'on peut caresser une seconde en fumant un bon havane; mais pour passer à l'exécution, il faut être un grand enfant ou un triple idiot. » Qui donc allait lui arriver? Peut-être personne. Ou bien quatre malheureuses, vieillies, minables, qu'il aurait à reconnaître, et qui prendraient sans doute mal la plaisanterie. Quel scandale, à dix lieues à la ronde, quand l'aventure s'ébruiterait! On le montrerait au doigt, et il ne lui resterait qu'à renoncer à la Saulaie, à la vendre tant bien que mal et à ne jamais remettre les pieds dans la contrée.

Cependant, une vaste table, où l'on eût pu mettre cent couverts, venait d'être dressée dans l'orangerie. Un coup de sonnette à la grille le fit tressaillir bien qu'il ne fût pas dix heures du matin. C'était une fillette d'environ seize ans, porteuse d'une énorme botte de fleurs. « M'sieu, v'là les bouquets que vous avez demandés à la fermière. » Elle était fraîche comme ses roses, cette fillette, et ses yeux brillaient de jeunesse, du ravissement de vivre.

— Comment t'appelles-tu?

— Suzette, m'sieu.

— C'est la première fois que je te vois.

— Pardi, j'suis entrée d'hier soir à la ferme, où j'remplaçons Françoise, qu'est partie.

Digitized by Google

— Sais-tu que tu es très jolie, mademoiselle Suzette.

— C'est tout c'que M'sieu désire? Alors j'm'en sauvons...

L'apparition de Suzette l'avait un peu remis, et il présida à l'achèvement des préparatifs. Un vrai soulagement quand tout fut fini. « Maintenant, advienne que pourra. » Un doigt de madère. Et il était en train de faire une cigarette, un roulement de voitures, des claquements de fouets... « Les voici ! » Il était déjà appuyé à la rampe du perron, le buste projeté en avant. Le cœur lui battait très fort.

Et, tout en agitant joyeusement son mouchoir, Henry, à mesure que ces dames mettaient pied à terre, les comptait et en nommait tout bas quelques-unes. « Tiens! cette pauvre vicomtesse... toute grisonnante... Bon! Ma religieuse...? Toujours les mêmes, les deux inséparables, Blanche et Rose... Oh! comme madame Blanchou a grossi !... Voilà Hortense..., Célestine..., Angèle..., Henriette..., Eugénie... » D'autres, comme la sage-femme, il les reconnaissait fort bien, sans pouvoir se rappeler leur nom. D'autres, il les avait certainement vues quelque part, mais quand? et où? Enfin certaines lui semblaient totalement inconnues. Mais qu'importait? A plus tard la joie de les

Digitized by Google

retrouver dans son souvenir. En attendant, elles faisaient nombre. Et quand il vit qu'elles étaient tant que cela, une bouffée d'enthousiasme lui monta au cœur et à la tête. Un peu de lui-même, le meilleur de son passé, l'insouciance et la vigueur et la gaieté de ses belles années : elles étaient tout cela pour lui. Et dans son ivresse de les voir revenues, ses deux bras s'ouvrirent largement, comme pour les serrer sur sa poitrine toutes à la fois. Puis, en deux sauts, il fut au bas du perron, impatient de les embrasser en détail.

Celles qui avaient de l'esprit comprenaient déjà tout et riaient de bon cœur. « Ah ! elle est bien bonne !... — Nous faire ainsi venir, toutes à la fois !... Oh ! cet Henry ! il n'y a que lui pour avoir des idées pareilles. — Dans tous les cas, ça va être drôle ; moi je ne regrette pas d'être ici ! » Tandis que d'autres, les sottes, les prétentieuses, prenaient une mine renfrognée. « C'est une mystification ! — Un véritable guet-apens ! — Si j'avais su, c'est moi qui ne me serais pas dérangée... » Même une horizontale de très petite marque se fâcha tout rouge, parlait de se faire reconduire à la gare.

— Comme tu voudras !... Mais tant pis pour toi !... tu sais qu'il y a un fameux déjeuner... lui souffla Henry.

Digitized by Google

L'horizontale se calma. D'ailleurs les estomacs commençaient à descendre dans les talons. Et Henry conduisit ces dames vers l'orangerie, où la vue de la table en fer à cheval, luxueusement servie, adoucit les dernières récalcitrantes.

— Allons, à table!... Chacun se place comme il veut.

Et se tournant vers la religieuse qui, un peu à l'écart, les yeux baissés, disait son *Benedicite :*

— Ma sœur, faites-moi l'honneur et le plaisir de vous mettre à ma droite.

IV

Servie la première, sœur Julie achevait le potage. En lui versant à boire, Henry s'aperçut que sous sa large coiffe blanche, elle avait maintenant de la moustache. « Cinq ans auparavant, ce n'était qu'un duvet velouté... »

Un soir, en revenant de Londres, sur le bateau, de New-Haven à Dieppe, il avait fait sa connaissance. Oh!... la ravissante aventure !... Dans sa cabine, où il avait réussi à l'attirer, grâce à un gros temps complice. La peur de la tempête la lui avait jetée dans les bras... Et il

Digitized by Google

se mit à lui parler de cette traversée orageuse.

— Tiens! fit-elle en acceptant du homard, vous voyagiez donc sur le même steamer?

La vérité était qu'elle ne le reconnaissait nullement, ne l'ayant jamais revu depuis la nuit mémorable, ignorant même son nom. Mais Henry s'était souvenu du sien, n'avait eu qu'à écrire à la supérieure pour obtenir qu'on envoyât la sœur Julie passer quelques heures à Mantes, « pour soigner un malade ».

— Non seulement sur le même bateau, mais... dans la même cabine!... riposta-t-il, piqué de la voir imperturbable.

Et, avant qu'elle fût revenue de sa stupéfaction, il lui parla doucement à l'oreille, s'efforçant de lui rafraîchir la mémoire. A mesure qu'il parlait, elle devenait de toutes les couleurs. A la fin, s'éloignant de sa personne comme s'il était le Diable, elle se mit à faire des signes de croix. De grosses larmes lui coulaient sur la moustache.

Quelques paroles d'excuses et une aile de poulet la remirent pourtant. Mais Henry, lui, ne se remit pas.

Une angoisse subite, extraordinaire, lui coupait l'appétit, l'oppressait.

Ces femmes, que son caprice avait réunies et qui déjeunaient là en face de lui, toutes, sans

Digitized by Google

exception, l'attristaient, et le gênaient. Toutes le consternaient, lui étaient devenues indifférentes. Des étrangères! Trente-sept inconnues, dont une vague ressemblance avec de chères mortes à jamais disparues le navrait et le terrifiait.

Il ne trouvait rien à leur dire, ne voulait même plus les entendre. Elles étaient le passé. Toutes lui semblaient des fantômes. Et les spectres n'écoutent pas, ne parlent pas. Lui, naïf, s'était imaginé qu'au dessert, une coupe de champagne à la main, il leur ferait une allocution philosophique bien sentie : au contraire, il s'éclipsa avant la fin du repas. D'ailleurs ces dames, que le voyage avaient creusées et dont certaines bavardaient avec entrain, n'attachèrent aucune importance à sa disparition.

Par exemple, après le café, elles se répandirent dans le parc pour le chercher. Henry, à la fin, fut découvert dans la direction de la ferme, au fond d'un bosquet touffu. Il n'y était pas seul. Agenouillé aux pieds de Suzette, aussi ému et sincère, que si c'était pour la première fois de sa vie, il lui disait : « Je t'aime... »

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

LA CHAIR

Digitized by Google

Digitized by Google

L'AMI

I

Sans être complètement dans la purée, Agénor Sénéchal et Béatrix, un intéressant collage, n'étaient pas à la hauteur.

Dans le grand café du boulevard, attablés côte à côte devant une seule consommation, ils ne disaient rien. Elle, d'un œil indifférent, feuilletait les journaux illustrés, plus nerveuse que d'habitude, déchirant presque les pages quand elle les retournait. Tandis que lui, mâchonnant un « mégot » éteint, regardait dans le vide, l'air absorbé et mélancolique.

Pour une série à la noire, c'était une vraie série à la noire. Remercié depuis six semaines par sa maison de banque, il n'avait encore rien trouvé, ni même eu le temps de chercher. Des ennuis avec sa famille depuis qu'il avait fait la

Digitized by Google

gaffe de la quitter pour se consacrer, jour et nuit, à Béatrix, et des dettes, toutes sortes de dettes ennuyeuses et criardes, un tas de rues où l'on pave, des créanciers indélicats venant tambouriner chez lui, à des six heures du matin. Sans compter de continuels attrapages avec la concierge de Béatrix, avec des voisines mal embouchées. Et, par là-dessus, des difficultés à son cercle, un convenable claque-dents, fréquenté par des rastaquouères et des grecs, mais bien tenu, et dont, la veille, le commissaire des jeux lui avait fait interdire l'entrée jusqu'à nouvel ordre, sous prétexte qu'il ne jouait pas assez gros. Plus de tripot et pas de position sociale : que devenir? Comment se procurer les capitaux nécessaires?

Et il en était là de ces lancinantes réflexions, quand tout à coup, comme une providence inespérée, « l'Ami » entra.

Qu'il était beau, et cossu, à la fois majestueux et souriant, l'Ami! Comme il portait haut sa noble tête rabelaisienne, largement épanouie, où s'étalaient la force, le triomphe et la bonté! Rien qu'à le voir, on devinait qu'il venait de réussir quelque brillante affaire, d'entortiller un rédacteur en chef, de convaincre un éditeur, de rouler un directeur de théâtre. Et sur son cœur, l'important portefeuille en cuir de Russie

Digitized by Google

devait être bondé de billets de banque, rien qu'à la façon émue et paternelle dont il serra les mains du collage dans la purée.

— Mes bons amis, je suis heureux de vous voir!...

Puis, après s'être assis et avoir commandé trois verres de porto :

— Eh bien, ça va-t-il un peu... les amours et le reste?

— Pourquoi voulez-vous que ça n'aille pas? fit d'un air pincé Béatrix.

Mais Agénor Sénéchal ne desserrait pas les lèvres et l'Ami devina la situation véritable.

— Allons, mes enfants, il ne faut pas se faire de bile... Ça ne sert à rien d'abord et puis ça vous flanque la guigne pour l'avenir... Moi, le premier, est-ce que vous croyez que je n'ai pas eu mes moments difficiles?... On les surmonte, parbleu! et un jour vient où l'on a l'assiette au beurre à son tour...

Et en allumant une cigarette :

— Voyons, dites-moi vos soucis : je suis sûr que ça m'amusera...

Ici, ce fut au tour de Béatrix de ne pas répondre, et ébouriffée, mutine, sa petite tête se replongea dans les journaux illustrés. Lui parla, mais seulement de ses ennuis au cercle, à « leur cercle », car l'Ami y faisait quelquefois des appa-

Digitized by Google

ritions. Il raconta tout au long, en la dramatisant, la déconvenue à lui infligée par le commissaire des jeux. Est-ce qu'un des larbins ne s'était pas presque jeté sur lui pour l'empêcher d'entrer?

— Il fallait lui casser la gueule... là, tout simplement! opina l'Ami en faisant saillir le biceps d'un de ses gros bras d'athlète.

— J'aurais dû le faire! s'écria le pauvre Agénor Sénéchal en levant en l'air ses deux fuseaux.

Et, après un silence, d'un ton navré et piteux :

— Etre mis à la porte d'un cercle honnête, encore, soit! Mais d'un pareil tripot... Avouez que c'est dur...

— Vous avez raison.

Et la large main de l'Ami se posa sur la frêle épaule d'Agénor, attendrie, protectrice.

N'ayez crainte! J'arrangerai tout ça... J'en fais mon affaire : je parlerai au patron du tripot, je le tutoie!... Nous irons ce soir ensemble!... et, avec moi, vous entrerez, soyez-en sûr!...Non seulement vous entrerez, mais vous serez assis à mon côté au chemin de fer; et, si vous êtes décavé, je vous donnerai tout le temps de quoi partir de moitié... Et, en attendant votre réhabilitation, pour vous remonter le moral... et vous donner de la veine aussi... vous allez me permettre... tous les deux... Oui, j'ai déjà

Digitized by Google

invité à dîner mon camarade Gaspard Le Rozay, et Mme Rendoublée, son amie de cœur : vous me ferez le plaisir d'être des nôtres, vous et cette aimable enfant...

Décolérée par l'invitation, l'aimable enfant referma les journaux illustrés, daigna prendre part à la conversation. Puis tout à coup :

— Huit heures !... Moi, ça me fait mal à l'estomac d'attendre. Est-ce que Le Rozay va nous faire poser longtemps ?

Elle n'avait pas achevé, que Gaspard Le Rozay et Mme Rendoublée parurent. Le temps d'avaler sur le pouce un apéritif général, puis l'Ami régla, et ils partirent tous les cinq pour le restaurant.

II

Dans un petit salon particulier, à l'entresol, dont l'unique fenêtre s'ouvrait sur le faubourg Montmartre, au-dessus d'une marquise en verre, le dîner fut charmant, intime et gai, se prolongea fort tard. Très large lorsqu'il avait conclu une bonne affaire, l'Ami était un amphitryon sérieux et connaisseur. Il prodigua les huîtres, les truffes et le champagne. Parfait gentleman avec cela, adorant le joli sexe, il s'était placé entre les deux femmes, et pendant

Digitized by Google

qu'en face de lui, Gaspard Le Rozay et Agénor Sénéchal causaient littérature, anarchie, tirage à cinq, il ne s'occupait que de ses voisines et remplissait à chaque instant leurs verres, les traitant en grandes dames, aussi empressé et correct que si, là-bas, à deux cents lieues de Paris, il les eût reçues dans sa gentilhommière.

— Tu sais, mon colon, t'es rien chic! répétait à chaque instant Mme Rendoublée, la bouche pleine.

Et Béatrix le tutoyait aussi, ayant quitté son air renfrogné, surexcitée par le champagne, mais attendrie par la bonne chère. Ses yeux brillaient, sa frimousse de caniche hérissé, aux traits mignons et fins, devenait amusante ; par malheur, elle voulait faire des mots. Et, quand ses mots ne portaient pas, ses petits pieds trépignaient; ou bien elle se levait afin de se voir dans la glace, se remettait de la poudre de riz ; ensuite, satisfaite de son œuvre, elle appuyait sur la large face de l'Ami son délicat minois aux joues brûlantes et finissait par l'embrasser. Content et flatté, celui-ci se laissait faire. Mais, s'apercevant à la fin que le collet de son veston était tout blanc.

— Dis donc, toi... tu sais que tu déteins... Faudrait tâcher de ne pas se mettre tant de plâtre!

Digitized by Google

Béatrix trépigna de nouveau. Elle le trouvait inconvenant et malhonnête, ce mot « plâtre » ; il lui restait là comme en travers, elle ne le digérait pas. Alors, s'apercevant de l'effet de sa phrase, et un peu surexcité lui-même par le champagne, l'Ami eut l'imprudence d'insister sur la taquinerie, de s'y complaire et de la recommencer. De plus en plus vexée, Béatrix rougissait sous son blanc.

Une effusion subite de Gaspard Le Rozay qui, s'étant mis à cheval sur Mme Rendoublée, faisait mine de l'étrangler sous prétexte qu'elle aurait fait de l'œil à l'Ami, causa une heureuse diversion dont profita Agénor, forcé de s'absenter une minute. Mais, quand il ne fut plus là :

— Petite, recommença l'Ami, crois-moi, tu as bien tort de te maquiller comme une vieille garde !

— Je fais ce que je veux... ça ne regarde personne !

— Moi, je te dis que tu as tort... demande à Le Rozay... tu abîmes ta jolie frimousse...

— Vous me rasez, mon cher... je n'ai rien à demander à personne.

— Mais si... vois Rendoublée, elle ne se maquille pas.

— Qu'est-ce que ça peut me fiche à moi, ce que fait madame !

Digitized by Google

— Mais vous seriez plus jolie... dix fois plus jolie.

— Sénéchal m'aime ainsi!... Et puis, zut!

— Je vous réponds que si vous aviez affaire à moi...

— Zut!... zut!... zut!...

— Allons, vous n'êtes qu'une petite dinde...

Et le mot « dinde » n'était pas achevé que pif! paf! la plus belle paire de gifles, appliquée par une menotte nerveuse, retentit sur la bonne large face de l'Ami. Son lorgnon en tomba.

Ici, un temps d'arrêt dans le drame, et un froid général, un significatif silence. Si bien qu'Agénor Sénéchal, remonté sur ces entrefaites, eut aussitôt la sensation qu'il venait de se passer quelque chose. Mais quoi? Plus ahuri encore qu'indigné, comme aveuglé, l'Ami n'en finissait plus de rajuster son lorgnon. Debout, plus hérissée que d'habitude, mais raide comme si elle avait avalé une tringle, Béatrix semblait attendre quelque chose, tandis que Mme Rendoublée ne la quittait pas du regard. Et Gaspard Le Rozay n'en finissait plus de se verser une nouvelle fine. Puis, avant qu'Agénor eût ouvert la bouche pour demander une explication, sans une autre parole prononcée, le drame rebondit de lui-même et, logique-

Digitized by Google

ment, atteignit au summum de l'intensité tragique.

D'abord, la puissante main de l'Ami toucha l'épaule de Béatrix, et sans brutalité ni effort, par la simple pression de deux doigts, voulut clouer au mur la gracieuse chatte en furie. Une façon comme une autre, en somme, et modérée, de lui dire tacitement : « Vous voyez, ma petite... si je voulais ?... Mais, malgré vos voies de fait, étant un homme, je ne veux pas recourir à ma force... » Seulement, enragée de se sentir clouée au mur et n'ayant pas compris sans doute la modération de l'Ami, prise de panique et oubliant qu'elle n'avait pas affaire à une escarpe de barrière, la gracieuse chatte, de sa main restée libre, put saisir un verre à bordeaux, et, à bout portant, le cassa sur le visage de l'amphitryon. Un cri de douleur. Une simple égratignure sous l'œil droit, mais deux trous, deux trous profonds, à la paupière de l'œil gauche. Et du sang, toute une pluie de sang sur la rabelaisienne figure du pauvre Ami, qui, d'une voix gutturale, murmurait : « Malheureuse... Voyez ce que vous avez fait... »

Digitized by Google

III

L'Ami, par bonheur, conserva ses deux yeux. Il en fut quitte pour garder d'abord quarante-huit heures le lit, avec la fièvre; puis il dut porter quelque temps des lunettes bleues.

Quant à Béatrix, elle est de plus en plus avec Agénor Sénéchal. Elle le console d'avoir perdu son emploi, lui remplace sa famille et même son tripot. Il y tient, comme à la prunelle de ses yeux.

Dernièrement, quelqu'un lui demandait:

— Et ce collage?... J'espère que vous en voilà enfin débarrassé!

— Eh! pourquoi donc?... Vraiment, vous m'étonnez!

— Dame! Après le drame du faubourg Montmartre?...

— Exagération...

— Mais l'Ami a manqué y perdre la vue, le pauvre garçon!

— Peuh!... une éraflure!...

Digitized by Google

BELLE-MAMAN HEUREUSE

I

André Tardieu, le compositeur connu, bien qu'un peu amateur, avait épousé, par amour Mlle Verclos, une brune aux yeux bleus.

Deux fois mariée et deux fois divorcée, puis veuve doublement, Mme Léa Verclos, la mère, ne jouissait pas d'une réputation irréprochable. Et il avait fallu à André un certain courage pour devenir le gendre de cette matrone inquiétante, qui devait avoir rôti tous les balais. Mais Laurence, sa fille unique, avait dans le regard et sur son doux visage, et dans toute sa personne, le charme attirant et mélancolique des prédestinées à une mort précoce.

Pris par ce « je ne sais quoi », ensorcelé par le mystère, André passa par-dessus tout, ne regarda pas à la dot, se moqua du qu'en dira-

Digitized by Google

t-on. Joueur audacieux, il n'hésita pas, — lui, un indécis d'habitude, — prit les yeux fermés le décisif billet de loterie; et le hasard lui fit amener le gros lot: le bonheur! Un bonheur parfait — autant que quelque chose peut l'être ici-bas, — et qui dura cinq ans. Cinq belles années qui s'envolèrent trop vite entre Laurence et « Maman », et n'eurent pas d'histoire.

C'est qu'André, avec une intelligence vive et doué — victime plutôt — d'une sensibilité profonde, manquait de volonté, et, ce qui lui a beaucoup nui dans son art, avait horreur de l'action. Et dans l'existence à trois, ce fut « Maman » qui, tout de suite, accapara l'action et devint « la tête » du ménage.

Le premier soir, en embrassant André et Laurence au seuil de la chambre conjugale, son mot d'adieu fut : « Me voilà très contente d'avoir maintenant deux enfants au lieu d'un à dorloter. »

Elle les dorlota, mais les dirigea à sa guise. Très grande, la tête de plus que sa fille et maigre comme une longue haridelle, c'était du vif argent qui coulait dans ses veines. Levée dès l'aurore, elle avait déjà mis le ménage sens dessus dessous, reçu les fournisseurs et accompagné la cuisinière au marché bien avant qu'André et Laurence se fussent donné un pre-

Digitized by Google

mier baiser encore languissant de sommeil. Enfin, elle leur montait elle-même leur chocolat. Quelques jours lui suffirent pour transformer et rendre méconnaissable le petit pavillon, à trois fenêtres et à deux étages, qu'André habitait depuis plusieurs années aux Ternes, presque aux fortifications.

Et son activité bienfaisante loin de se confiner au logis, se répandait au dehors, battant le quartier, fouillant la capitale. Toujours par monts et par vaux, c'était « Maman » qui guettait les occasions et avait de bonnes idées, qui sans cesse « faisait des coups » dans les grands magasins et chez les antiquaires, et à l'Hôtel des Ventes. « Ces pauvres enfants, sans moi, comme on les volerait! » Alimentation, vêtements, mobilier, bibelots, entretien et réparation tout lui passait par les mains, et sa sollicitude veillait sur tout.

Non seulement elle était devenue l'économe et la grande acheteuse de la famille, mais André, émerveillé, commença par l'envoyer plusieurs fois toucher ses coupons, puis, pour qu'elle songeât à les détacher elle-même, lui remit ses titres, et finit par s'en rapporter complètement à elle pour l'administration de sa petite fortune, consistant en une dizaine de mille francs de rentes.

Digitized by Google

Il fut dès lors comme un coq en pâte, affranchi des soucis de l'existence matérielle, ne touchant pour ainsi dire plus à la terre. Et, les yeux dans les mélancoliques yeux bleus de Laurence, il se laissait vivre à la dérive, comme si une barque toute fleurie les eût fait glisser, elle et lui, lentement, sur le miroir d'un beau fleuve tranquille.

Maintenant même il travaillait. Un tiède matin d'avril, Laurence qui s'était attardée à sa toilette, surprit André dans son cabinet, très absorbé, en train d'écrire de la musique. Et, s'étant penchée sur son épaule, elle rougit de plaisir, car elle lut ce titre : « LAURENCE, — *Grande symphonie en sept parties.* »

— C'est toi !... s'écria-t-il en la prenant dans ses bras. C'est toi que je veux peindre musicalement et décrire... Ce sont tes yeux, et ton visage, et ton corps frêle à la démarche si élégante, puis aussi ton âme, et ta voix douce, et ton cœur tendre, et l'énigme de ton sourire mélancolique.

La symphonie avança très lentement. André recommençait toujours, ne se contentait guère. Les idées musicales qui, pourtant, affluaient en lui, jamais il ne les trouvait d'un dessin assez pur, d'une couleur assez vibrante. Le modèle lui semblait autrement beau, à cent coudées

Digitized by Google

au-dessus de ses facultés. L'amour le rendait donc impuissant?

N'importe! même dans sa lutte avec l'impossible, l'artiste se sentait encore très heureux. Dès qu'elle le voyait pâlir, douter, revenir en arrière, raturer, est-ce que Laurence, son idéal vivant, ne venait pas s'asseoir sur ses genoux? « Va, rien ne presse: tu as la vie devant toi, toute la vie, pour mener à bien cette œuvre... et les difficultés qui, aujourd'hui, t'arrêtent, demain, se résoudront toutes seules. » Elle-même, Laurence, s'était mise, de son côté, à composer. N'ayant jamais appris, elle devinait; elle écrivit plusieurs valses légères, aériennes, bonnes à faire valser des sylphes, mais qui, tout à coup, se brisaient dans un sanglot.

Après cinq ans de ce bonheur, André Tardieu perdit sa femme, foudroyée en quelques heures par une congestion pulmonaire.

II

Revenus de l'enterrement, quand André et « Maman » se retrouvèrent face à face dans la maison vide, tout deux restèrent comme hébétés de douleur, ne sachant que faire, ne disant rien. A peine, aux heures des repas, quelques

Digitized by Google

mots indifférents échappés à voix basse : « Prenez donc un peu de viande... » — « Non, merci... Passez-moi la salade... » « Maman » se retirait ensuite dans sa chambre, fermait les contrevents, se jetait sur son lit et y passait la journée, les yeux secs et grands ouverts, dans un état de prostration contraire à sa nature active.

Tandis que lui, le contemplatif, pris d'une fièvre de mouvement, ne tenait plus en place, fouillait tout l'appartement, ouvrant les placards, et finissant par sangloter au milieu des corsages, des jupes, des chemises, des pantalons de la morte.

Cependant, le jeudi de la semaine suivante fut célébrée la messe de huitaine. Et le soir, après dîner, « Maman » passa au salon comme autrefois.

— Attendez, dit-elle à André, j'ai à vous parler... Mais, j'ai d'abord quelque chose à aller prendre...

Elle revint au bout de deux minutes, chargée d'un énorme portefeuille en cuir rouge, à soufflet.

— Voici vos titres... Rien ne manque, vous verrez... Vous trouverez même en plus, quatre obligations du Midi, nos économies depuis cinq ans... une par an, car grâce aux frais de l'ins-

Digitized by Google

tallation, nous n'avons rien économisé la première année!

Et, comme son gendre ouvrait des yeux stupéfaits, elle lui expliqua que maintenant que Laurence n'était plus, son devoir était de lui rendre l'administration de sa fortune. Son intention était de ne pas lui être à charge. Elle se retirerait donc, n'importe où, ne demandant rien et ne voulant rien accepter. D'ailleurs, si ses faibles ressources personnelles placées à fonds perdu ne suffisaient pas, qu'il fût sans inquiétude: doué d'une santé de fer et se sentant plus jeune que son âge, elle travaillerait... le seul adoucissement possible à son chagrin... André ne la laissa pas achever.

— Maman!... me quitter... moi, votre fils!... Oh! si Laurence vous entend!...

Suffoqué de douleur, il s'était jeté sur elle, la couvrait de baisers et la mouillait de ses larmes.

Mme Verclos dut remporter le portefeuille rouge.

III

En grand deuil et encore bien triste, Mme Verclos menait de nouveau la maison, avait repris ses occupations, recouvré son activité. En quête d'occasions, comme par le passé, elle

Digitized by Google

refaisait « des coups » au Bon Marché et à l'Hôtel des Ventes. Mais André était toujours aussi lamentable à voir, retombé dans son apathie. Ne fouillant plus les placards, ne respirant plus le linge et les robes de Laurence, il vivait dans son cabinet, mais ne travaillait pas, n'ouvrait ni son piano, ni un livre, ne défaisait plus la bande de ses journaux. Fatigué d'être étendu sur le divan, il allait coller son nez aux vitres, tambourinait un petit air, puis revenait s'asseoir dans son fauteuil. Et pas une diversion, ni un projet; rien que l'idée fixe. Léa, pendant les repas, essayait en vain de causer, de le faire parler. Rien. A la fin, inquiète pour la raison d'André, elle le conjura de sortir, « d'aller prendre un peu l'air », le soir, après son dîner.

Longtemps, André résista. Cependant, par une tiède soirée de mai, Léa lui ayant mis son chapeau sur la tête, le jeune veuf, poussé presque dehors, sortit, marcha jusqu'aux fortifications, rentra au bout de quelques minutes.

Le lendemain, et le jour d'après, la promenade fut aussi insignifiante. Peu à peu, l'habitude prise et cédant à la douceur de respirer un air velouté, embaumé d'effluves printaniers, il prolongea ses sorties. Et Léa s'applaudissait de son idée: déjà André, mieux

Digitized by Google

portant, n'avait plus son inquiétant teint bilieux; le moral finirait par s'améliorer à son tour. Lorsqu'un soir de juin, un de ces soirs étouffants où comme un besoin universel de volupté alourdit l'atmosphère, André ne rentra pas, découcha.

Au déjeuner, le lendemain, l'air penaud du coupable renseigna tout de suite Léa, qui se contint pourtant, ne fit aucune allusion. Mais elle souffrait cruellement.

Une sorte de brûlure intérieure, secrète, la tortura tout le jour. Elle eut la force de se contenir encore pendant le dîner, parla de choses indifférentes. Seulement, après le dessert, au premier coup de tonnerre d'un orage sur le point d'éclater :

— Bon! la pluie... Vous voilà de retour de votre promenade!

Et, croyant surprendre une contrariété dans les yeux d'André, elle ajouta :

— Vous devez avoir besoin de repos après la nuit dernière.

André, sans répondre, très rouge, acheva de plier sa serviette, puis se retira dans sa chambre. Au lieu de se déshabiller, il attendit. Et, quand l'orage eut passé, et qu'il eut entendu la domestique se retirer, croyant sa belle-mère endormie, il souffla sa bougie, et enleva ses

Digitized by Google

bottines pour traverser sans bruit l'antichambre. Déjà, il avait ouvert doucement sa porte, et le cœur lui battait: il allait être libre, enfin... libre de retourner avec sa conquête de la veille... Mais Léa, qui guettait, là, dans l'ombre, ne le laissa pas partir, ni cette nuit, ni les autres. En femme pratique et active, qui ne voulait pas admettre qu'André allât chercher ailleurs ce qu'il pouvait trouver chez lui.

Digitized by Google

MADAME YOLANDE

Au fumoir, entre hommes, X... le sincère, le consciencieux disséqueur de la vie raconta :

— J'étais jeune, en ce temps-là, très jeune. Puis, pas riche. Et je travaillais énormément.

Pendant de longues semaines, quelquefois des mois entiers, mes études m'absorbaient au point de me faire oublier que j'étais seul, libre comme l'air, et que je venais d'avoir vingt ans.

Mais l'heure arrivait, comme de juste, où ma jeunesse me rémontait à la tête. Oui, la chasteté absolue où je vivais finissait par me peser. Et, la nature reprenant alors ses droits, je traversais des crises brûlantes. Il me prenait de subites fringales d'amour. Comment faire?

L'amour vénal? Il m'était interdit. Par une trop grande disproportion entre l'aristocratie de mes goûts et la modicité de mes ressources.

Digitized by Google

Celles que j'aurais pu m'offrir, sans déséquilibrer mon budget restreint, ni déranger ma vie, compromettre mon travail, m'inspiraient plutôt la répulsion. Celles que j'eusse désirées coûtaient trop cher. Guetter le moment psychologique pour les avoir au rabais, m'aurait pris un temps précieux. Les flouer? Ce n'était pas mon caractère.

L'amour des femmes honnêtes? Soit! Mais, ici encore, combien d'impossibilités! Je possédais un habit, mais pas plus de deux ou trois fois par hiver, je n'allais dans le monde, où, timide jusqu'à la gaucherie, j'étais d'ailleurs loin de briller. D'un autre côté, je n'avais ni le goût, ni le loisir de faire une cour en règle à des vertus, de suivre les bourgeoises dans les rues, d'accoster les fillettes sous un ingénieux prétexte, d'aller faire le pied de grue devant quelque fenêtre, de jouer la comédie du platonisme, de flirter indéfiniment avant d'arriver au résultat. Toutes les opérations que devaient pratiquer supérieurement un de nos voisins, demeurant sur le même carré, un bossu. Un joyeux bossu, laid comme les sept péchés capitaux, ce qui ne l'empêchait pas d'être un homme à femmes.

Chaque fois qu'un froufrou soyeux, accompagné d'un clic-clac de hauts talons pointus,

Digitized by Google

débouchait dans le couloir de notre cinquième au-dessus de l'entresol, si je risquais un œil curieux, ne voyais-je pas le Don Juan rachitique émerger des jupes de la personne. Généralement une nouvelle, pas vilaine et nullement déjetée.

Il n'y en avait que pour cet animal-là, aussi pauvre que moi cependant et noué comme une racine de buis! On eût dit que, pêcheur à la ligne providentiellement heureux, il lui suffisait de jeter son hameçon dans la ville-océan, pour se procurer de la femme, de la très appétissante et très fraîche. Puis, quand la porte de sa chambre s'était refermée sur le couple, hélas! je n'en avais pas fini. Le mur de séparation était mince : aussi, bien avant dans la nuit, j'entendais des choses!... des choses qui finissaient par me faire couler du feu dans les veines, à moi, droit pourtant comme un i!

Eh bien! à la longue, j'avais trouvé un moyen. Faisant appel à toute ma perspicacité, désireux de simplifier, voulant y mettre de la méthode et profiter, même là-dedans, des données de l'observation, voici comment je procédais lors d'une nouvelle crise amoureuse.

Je choisissais une belle après-midi. Rien à faire s'il pleuvait ou ventait! Certains temps gris, avec un ciel voilé, mélancolique, m'avaient

Digitized by Google

particulièrement réussi. Mais le plus sûr était une de ces tièdes fins de jour, où le soleil, avant de s'enfoncer dans sa propre gloire et sa passion, crible le sol d'obliques flèches d'or, jaunit le faîte des maisons, incendie les vitres, empourpre les feuillages, enivre la nature entière, pâmée sous la volupté de son adieu.

La veille, j'avais pris un bain. Rasé de frais, vêtu de mes meilleurs habits, dispos, muni d'un livre afin de ne pas perdre complètement mon temps, je prenais le tramway de l'Etoile, pour descendre devant le rond-point du parc Monceau. Après un tour de jardin afin de me dérouiller les jambes, j'examinais mon champ de bataille.

Un endroit délicieux de ce magnifique parc Monceau, le roi de nos jardins publics, ce sont les bords de la pièce d'eau qu'entoure une colonnade en ruine. Du lierre grimpe autour des tronçons en pierres noircies et les grands arbres étendent sur ce lac minuscule des ombres mystérieuses. La flottille des canards accourt à la nage, évolue en barbotant, puis vire de bord, s'enfonce tout à coup sous l'arche du pont, disparaît. Des échappées sur le vert intense des pelouses fraîchement arrosées reposent la vue. Deux bancs rustiques, adossés au tronc des grands arbres et s'y dissimulant presque, se

Digitized by Google

trouvent là admirablement placés, non pour les promeneurs vulgaires, mais pour les personnes contemplatives, rêveuses. Et j'avais, depuis longtemps, remarqué quelque chose, fait une précieuse découverte.

A l'approche du soir, une mélancolie envahissante se glissait sous ces arbres, rendait plus douces les couleurs, creusait le lac agrandi. Et, tandis que les passants, devenus rares, ne séjournaient guère ici, préférant les parties du parc encore en plein soleil, les allées fréquentées, notamment la grande du milieu, sans cesse traversée par des voitures, moi j'étais presque certain — environ neuf fois sur dix — de trouver un des deux bancs (quand ce n'étaient pas les deux), occupé par quelque femme solitaire, un livre à la main. Un livre ou un journal, ou de l'ouvrage, ou, quelquefois rien.

Elles n'avaient pas toutes le même aspect ni le même âge, les femmes solitaires. Certaines semblaient ne plus avoir de sexe, tant elles étaient cassées, anguleuses, branlantes, décrépites : de ces « petites vieilles » à cabas, dont parle Baudelaire, « sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu ». Mais, d'autres, jeunes encore, restaient plantureuses et désirables. Elles appartenaient aux conditions sociales les

Digitized by Google

plus diverses : celle-ci portant de la soie et du velours, celle-là une étoffe à quatre sous le mètre ; l'une habillée comme sous Louis-Philippe, l'autre à la dernière mode. Mais, malgré les différences de toilette, d'âge, de fortune, d'éducation, ces personnes, venues d'un peu partout, et ne se connaissant point, devaient avoir entre elles quelque chose de commun : certaine conformité d'humeur et de goûts, une disposition d'esprit particulière, qui les rendait aptes à goûter la poésie spéciale de l'heure et de l'endroit.

Mystérieusement attirées là d'abord, qu'est-ce qui les faisait ensuite s'y plaire au point d'y séjourner jusqu'à la nuit close? Au point d'y lire, d'y coudre, loin du mouvement et du bruit et des distractions banales, de tout ce que recherchaient les autres? Pourquoi aimaient-elles autant la paix, le silence et la solitude? De l'observation passant vite à l'induction, j'avais depuis longtemps reconstruit les existences de cette catégorie d'habituées du parc Monceau. Toutes, plus ou moins, chacune dans sa sphère, elles devaient être des blessées de la vie, des victimes romanesques du cœur, des meurtries par la passion.

Avec ça, des loisirs. Un désœuvrement probable. Libre, ne dépendant que d'elles, mais

Digitized by Google

ne sachant que faire de leur liberté. Médiocres de fortune, mais avec peu de besoins; et ordonnées, prévoyantes, ayant d'avance l'argent du terme, économisé au fond d'un vieux bas.

Enfin, dans le tas, une élite très agréable. Sur cinquante, environ quinze, ou douze au moins, dont un jeune homme pauvre, pris de fringale amoureuse, pouvait faire ses beaux dimanches. Et, sur les douze alors, pour l'amateur ayant un peu de chance, — pour le délicat voulant attendre, ou le méthodique sachant choisir, — de merveilleuses trouvailles assurées : par exemple, une jolie veuve du meilleur monde! ou une capiteuse jeune femme séparée. Ou, même une fois Vénus, Vénus elle-même, à l'apogée de sa beauté!

Toutes, des femmes honnêtes.

Mon « champ de bataille », c'était donc les bords de la pièce d'eau et, surtout, les deux bancs, — les deux bancs psychologiques. Là, après avoir jeté mon dévolu sur une de ces femmes solitaires en train de se souvenir et de regretter, devant les mélancolies du crépuscule, j'avais, quand je voulais m'en donner la peine, de grandes chances de « vaincre ». De vaincre sans difficulté, par conséquent avec peu de mérite; mais de vaincre séance tenante. En effet, qui a bu, boira, et la plupart de mes conquêtes

Digitized by Google

— du moins avant Mme Yolande — étaient restées altérées : aussi bien la jolie veuve du meilleur monde, que la capiteuse jeune femme séparée.

Quant à Mme Yolande, « Vénus elle-même », ce fut une autre affaire. Celle-ci était royalement belle. En revanche avec elle, ça ne marcha point comme sur des roulettes. Vénus voulait être Junon.

Sans se montrer pour cela solennelle ni bégueule, elle prétendait rester sage.

— Ah! non, par exemple, me dit-elle, très catégorique, lorsqu'elle me vit, après les escarmouches préliminaires, entreprendre une attaque sérieuse... Rire? Parbleu, tant qu'on voudra!... Mais aller plus loin!... Monsieur, non, vous ne voudriez pas...

— Comment? je ne voudrais pas!... m'écriais-je en commençant à m'agiter sur mon banc comme un diable dans un bénitier. Je ne veux que ça, madame, et je le veux de toutes mes forces...

Et, l'attirant à moi, je commençai à l'embrasser éperdument. Amusée, mais tranquille, absolument froide et maîtresse d'elle, Mme Yolande détournait à peine la joue.

— Un bécot... deux bécots... Mon Dieu! vous m'en feriez cinquante et cent, monsieur,

Digitized by Google

que vous ne seriez pas davantage avancé!... Vous pourriez m'en faire comme ça jusqu'à demain... même toute la vie.

En termes fort clairs, mais des plus convenables, elle me révéla le secret de sa vertu. Ce qu'on pourrait appeler le « sixième sens » manquait à Mme Yolande.

— Alors, tentons une expérience; voulez-vous? m'écriai-je. Donnez-moi seulement trois jours... et trois nuits!... Et je me fais fort...

Elle me coupa la parole, et, sérieuse, me laissa lire dans son cœur. Elle avait vécu. Jeune encore, elle connaissait tout : le mariage, « le reste ». Son amant, autant que son mari, l'avait fait souffrir, sans lui procurer plus d'intimes satisfactions. Aussi son parti était irrévocable : doublement veuve aujourd'hui, et ayant de quoi vivre, elle ne voulait plus entendre parler de rien. Heureuse comme cela, elle ne se remettrait jamais la corde au cou.

— Je vous plains... lui dis-je.

Et, comme la nuit tombait tout à fait, je lui proposai un tour de parc:

— Marchons un peu, ne fût-ce que pour nous réchauffer... Nous en avons besoin!

— Surtout moi!... avoua-t-elle en riant.

Et elle accepta mon bras, sans se douter que j'étais fermement prêt à en venir à un argu-

Digitized by Google

ment suprême, au fond de la plus ténébreuse allée du parc Monceau.

Rien n'y fit, hélas! pas même l'ombre complice. Toute ma fièvre ne put arriver à dégeler Mme Yolande. A la longue, aucun espoir : et je dus m'avouer cette fois vaincu, piteusement.

Une si merveilleuse créature! Ne pas avoir animé ce beau marbre : j'en aurais pleuré. Tout à coup, le souvenir de mon voisin, le bossu, — le bossu à femmes, — aiguisa davantage ma douleur : « Qui sait? il s'y fût peut-être mieux pris que moi, lui, malgré sa bosse... ou même à cause de sa bosse! »

Puis, en un rien de temps, — oh! la durée d'un éclair, à peine une toute petite fraction de seconde, — cette pensée, d'abord superficielle : « *à cause de sa bosse* », s'enfonça dans mon être, m'ouvrit l'intellect, éveilla tout un monde de réflexions. Si la difformité était une cause de succès auprès des dames, en excitant chez elles une sorte de curiosité perverse, alors, rien de plus simple : tout le secret pour devenir irrésistible consistait à avoir une bosse, ou, du moins, *à paraître en avoir une*. De là à inventer une supercherie héroïque, pour arracher à Mme Yolande sa capitulation, il n'y avait qu'un pas, et je le franchis à l'instant même.

Avec une rouerie dont je ne me serais jamais

Digitized by Google

cru capable, après toutes les précautions voulues, des pudeurs feintes, des mélancolies et des hésitations calculées, j'arrivai à lui faire croire... Mon Dieu ! en gazant, je puis le dire !.. que j'étais « un monstre », comme elle n'en avait jamais rencontré, comme elle n'en reverrait jamais plus.

La curiosité l'emportant, elle me rendait visite le soir même. Et quand elle s'aperçut du mensonge, je sus me faire pardonner cette déception.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA BONNE

I

Vous est-il arrivé de rester tout saisi — c'est-à-dire foudroyé d'admiration et ému — à la vue soudaine d'une de ces beautés imposantes dont on dit vulgairement qu'elles ont « un port de reine » ou « une prestance d'impératrice »? L'autre dimanche, vers onze heures du soir, sur le quai de la gare du Point-du-Jour-Ceinture, telle fut l'espèce de secousse intérieure, d'ailleurs très agréable, qu'éprouva mon ami Frédéric, en passant à côté d'une voyageuse, debout au milieu du large trottoir, et qui attendait le train comme lui. « Quelle beauté imposante! Et quel air de supériorité tranquille! Pétrie évidemment d'une argile plus raffinée que celle du commun des mortels, elle n'a pas l'air de s'en douter! » pensait-il. Et pour tout

Digitized by Google

dire, un détail — peut-être une illusion — avait contribué à chauffer à blanc l'imagination du jeune homme. Pendant sa rapide contemplation de l'inconnue, est-ce que leurs yeux, quelques secondes seulement, ne s'étaient pas rencontrés ! Et là, pendant les quelques secondes, il avait bien semblé à Frédéric que le regard de cette désirable personne avait supporté le sien sans impatience, avec de l'attention, sinon avec une nuance d'intérêt. Or, son expérience amoureuse lui avait appris que l'attention en pareil cas était un « bon signe ». Avec cela, rien d'affichant ni de criard dans la toilette de l'inconnue, suffisamment élégante mais des plus simples. Une femme honnête évidemment, mais avec laquelle, averti par un secret instinct, « il y avait quelque chose à faire », espérait-il vaguement.

Maintenant, l'un à côté de l'autre dans un compartiment de deuxième classe, d'ailleurs au grand complet, elle et lui étaient emportés vers la gare Saint-Lazare.

Le train, à chaque instant, s'arrêtait et repartait. La gare Saint-Lazare n'était pas très loin, et Frédéric n'avait pas encore adressé la parole à sa voisine. Non qu'il fût timide ou sot, mais c'était la crainte d'engager la conversation à faux. Aussi, plutôt que de monter pré-

Digitized by Google

maturément à l'assaut sans s'être ménagé des intelligences dans la place, il préférait se livrer à d'obscurs travaux d'approche. Tout en attendant une occasion, il osait profiter de la trépidation du wagon pour tenir sa jambe gauche bien contre la jambe droite de sa voisine, de façon à la presser à chaque instant, mais comme par hasard.

Et cette jambe admirable ne s'écartait pas de la sienne. Même, à un certain moment, il crut sentir, mais imperceptiblement, qu'elle lui rendait sa pression.

Aussi, quelques minutes plus tard, dans la vaste salle des Pas-Perdus de la gare Saint-Lazare, la tête en feu et décidé à ne pas en rester là, Frédéric courait presque dans le dos de l'inconnue, qui s'éloignait à grands pas. Et, s'étant mis tout à coup devant elle pour lui couper la route, il eut l'audace de lui dire, résolument, presque avec autorité :

— Pas si vite!... Ne filez pas si vite, mademoiselle...

— Mais, monsieur...

— Je vous en supplie... J'ai à vous parler...

Puis, comme la jeune femme ne se fâchait pas, en se contentant de faire une pirouette pour reprendre sa course, lui, la rattrapant, s'enhardit jusqu'à glisser son bras sous le sien,

Digitized by Google

et, entraîné alors par elle, lui tint des propos passionnés mais incohérents, entrecoupés d'ailleurs par la rapidité de leur marche.

A la fin, essoufflé et agacé, sur le point de la lâcher, il lui cria dans l'oreille, presque brutalement :

— Qu'est-ce qui vous presse tant, là, voyons?

— Mon train!

— Et où allez-vous?

— A Poissy, par le dernier train.

— Ce n'est qu'à minuit vingt-cinq... J'en suis sûr, je l'ai pris assez souvent, je vous assure... Vous avez donc trois bons quarts d'heure à attendre.

Incrédule, elle se renseigna auprès d'un employé; puis, ne voulut jamais accepter la consommation que Frédéric lui offrait, et alla s'asseoir dans un coin de la vaste salle d'attente, maintenant déserte.

II

Assis tout contre elle, il insistait au sujet de la consommation. Pourquoi pas au café Terminus, là, tout à côté, avec le cadran de l'horloge de la gare devant les yeux? « Ça me ferait un si grand plaisir que vous acceptiez de moi quelque

Digitized by Google

chose... n'importe quoi ! » — Mais elle se butait dans son refus, s'en tenant à un mauvais prétexte. « Pour vingt-cinq louis, je ne voudrais pas manquer le train de Poissy. »

— On vous y attend? s'écria-t-il sans s'arrêter à la bizarrerie de cette expression : « pour vinq-cinq louis », qui détonnait dans cette bouche.

— Certainement, qu'on m'attend.

— Votre mari?

— Je ne suis pas mariée.

— Votre famille, alors?

— Peut-être... Probablement... fit-elle, gênée, comme si les mots avaient peine à sortir.

Puis, après un silence :

— Je ne veux pas mentir... non pas pour vous, au moins... A vous, qu'est-ce que ça peut faire?... mais pour moi!... Rien que pour moi !... dit-elle en relevant son admirable tête virginale, fière.

Et, avec une certaine âpretée cachée sous un voile de mélancolie, elle ajouta :

— Non! je ne suis nullement ce que vous vous imaginez... Je ne suis qu'une pauvre fille du peuple, une ouvrière obligée de travailler pour vivre. Mes parents sont morts depuis plusieurs années, sans me laisser de fortune, et j'ai dû me placer... Oui, monsieur, je suis bonne...

Digitized by Google

Et bonne chez qui, encore?... chez une grande demi-mondaine moitié actrice, moitié cocotte, en villégiature depuis le commencement de l'été à Poissy... Et là, je suis à bonne école, allez!... J'en vois de toutes les couleurs, comme vous pouvez l'imaginer, et j'en ai appris long sur le compte des hommes.., des femmes aussi... et de l'amour, ou de ce qu'on appelle de ce nom... Pouah! tout cela me dégoûte; et je vous assure que vous perdez votre temps, car je ne suis guère disposée... Voyons, je vous plais, dites-vous, et vous sentez que vous m'aimez déjà, mais pas au point de m'épouser, dites! Marié peut-être vous-même... D'ailleurs vous ne verriez jamais en moi une de celles qu'on épouse; alors, à quoi bon?... Ayez pitié d'une jeune fille pour qui vous ne pouvez rien être d'avouable. Disons-nous adieu, et allons chacun de notre côté...

Seulement, à mesure qu'elle parlait, les seaux d'eau froide qu'elle s'imaginait naïvement jeter sur l'exaltation de Frédéric ne faisaient qu'attiser, au contraire, les désirs de celui-ci.

Ah! ce n'était qu'une bonne! Tant mieux! Loin de le désenchanter, cette découverte le remplit de joie, comme s'il eût senti tomber tout à coup une des barrières qui l'empêchaient d'atteindre sa conquête. « Une bonne de co-

Digitized by Google

cotte. » Ici, un rire silencieux. Il tenait maintenant l'explication de ces mots : « Je ne voudrais pas *pour vingt-cinq louis...* » qui, tantôt, lui avaient paru surprenants. Les cocottes, parbleu! ne parlent que par louis. Cette locution devait lui venir de sa maîtresse. Mais comment faire pour vaincre les dernières résistances? Le temps pressait, d'ailleurs. Déjà minuit dix. Encore quelques minutes, et elle allait lui glisser entre les doigts.

— Poissy! dit-il d'un air détaché, presque hypocrite à force d'indifférence voulue, — oh! je connais bien... C'est très pittoresque... Le long de la Seine, il y a une magnifique promenade ombragée...

— J'y passe deux fois par jour, répondit-elle... d'abord, tous les matins, en allant chercher mon lait à la laiterie... Puis, l'après-midi, quand nous n'allons pas pêcher en bateau, nous nous y asseyons, madame et moi, sur nos pliants...

Alors Frédéric, en lui pressant le bras :

— Dites, si vous n'y retourniez pas, ce soir, à Poissy?...

Mais elle, dégageant son bras :

— Madame m'a donné mon dimanche parce que j'ai voulu aller voir ma nourrice à Grenelle : mais Madame m'attend ce soir, et je ne veux pas

Digitized by Google

la faire repentir de sa complaisance... J'irais à pied plutôt que de manquer à ma parole.

Alors, affolé par l'heure qui passait et rendu éloquent par le désir, Frédéric eut beau revenir désespérément à la charge, supplier à mains jointes, invoquer les droits de la passion, promettre de la constance, jurer de l'éternité, même parler de son désintéressement, de la pureté de ses intentions, en continuant les paroles par des soupirs et de douces pressions, rien n'y fit. Tous ses efforts se heurtaient à l'intention immuable de la jeune personne de rentrer le soir même, s'y brisaient comme sur un roc. Si bien que, au moment où l'on allait donner le signal du départ, il se trouva sur la voie, — se demandant comment on l'avait laissé passer sans billet — luttant toujours, ne pouvant se résigner à la perdre, et cramponné encore au bras d'Hélène — dans un des remous de l'entretien, elle s'était laissé arracher la confidence de son prénom. — Tout à coup, devant la portière ouverte d'un compartiment de première désert et faiblement éclairé, une inspiration subite : « Puisqu'elle ne peut décidément pas rester à Paris, pourquoi n'irais-je pas, moi, à Poissy? » Et, la poussant là-dedans, il monta à sa suite. Aussitôt la portière refermée sur eux par un employé, le coup de sifflet du départ.

Digitized by Google

III

Le reste alla tout seul, fut très simple, ne mérite pas d'être raconté.

Ils ne parlaient plus, s'en étant assez dit. Leurs soupirs et leurs baisers suffisaient pour qu'ils se comprissent.

Cependant, après l'arrêt de Maisons-Laffitte, lorsque Hélène, un moment debout devant la portière, pour remettre son chapeau et ajuster sa voilette, fut revenue s'asseoir bien près de Frédéric, elle lui passa un bras autour du cou, et, très chatte, lui murmura à l'oreille :

— Ce chéri, à qui l'on fait croire ce que l'on veut, et qui vient de me prendre pour une bonne... Une bonne, moi?... Tiens, regarde donc mes mains... et mon front... et mon maintien... Rien que ma façon de regarder les gens et de m'exprimer... Pas plus servante que tu n'es, toi, cocher ou valet de chambre, je t'assure... Rien de vrai, dans tout ce que je t'ai raconté...

Descendus tous deux à Poissy, ils arrivèrent devant une luxueuse villa, voisine de la gare. Hélène, avant de le quitter, ajouta du ton le plus naturel :

Digitized by Google

— Tiens! ces trois fenêtres, où tu vois de la lumière, au premier étage, c'est ma chambre... On doit m'attendre, et je me sauve bien vite... Toi, écoute, voici ce que tu vas faire : au bout de la promenade ombragée, dont tu m'as parlé, continue à marcher, suis un peu la route; la troisième ou quatrième maison que tu trouveras sur la gauche, est une grande laiterie, généralement ouverte toute la nuit. Entre et tu demanderas un lit de ma part... Oui, de la part de la dame de la « villa des Marguerites... », tu y seras beaucoup mieux qu'à l'auberge. Et n'oublie pas de choisir la chambre du rez-de-chaussée... tu te souviendras... Il n'y en a d'abord que deux, de chambres : pas celle du premier, non! celle du rez-de-chaussée... Tu auras même soin de ne pas fermer hermétiquement les volets, car, demain matin, en envoyant la bonne chercher mon lait, je te ferai porter de mes nouvelles...

Heureux de l'aventure, et de la tournure romanesque qu'elle prenait, harassé après tant d'émotion et de surprises, Frédéric, le lendemain matin, dormait encore lorsqu'on frappa plusieurs petits coups contre la fenêtre. Et comme il ne se réveillait pas tout de suite, Hélène — car c'était elle — ouvrit le contrevent, enjamba la fenêtre, et sauta sans façon dans la

Digitized by Google

chambre, son pot de lait à la main, légèrement vêtue, en bonne, ravissante avec son tablier blanc de tous les jours. Enchantée de sa supercherie de la veille, mais rougissant un peu, elle vint embrasser le dormeur en pouffant de rire.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHEZ MADAME CANCALON

Comme Stendhal qui, à Civita-Vecchia, préférait la pittoresque société des forçats du bagne à celle des plats bourgeois de la ville, il m'arrive, quand je n'ai rien à faire, de pousser une visite à Mme Cancalon. C'est au rez-de-chaussée, et je ne m'ennuie jamais avec elle. Non pas, certes, que la mégère dégage le moindre charme personnel. Seulement, on respire à plein nez, chez elle, une exquise atmosphère louche, qui pour un curieux de la vie, n'est pas à dédaigner. Puis, elle en a généralement une bien cocasse à vous raconter. Ainsi, lors de ma dernière visite :

— Ah! vous arrivez à point, vous! s'écrie-t-elle en me désignant un siège... J'ai justement quelque chose à vous demander...

— Tout à votre service, ma chère madame Cancalon!

Digitized by Google

— Le divorce?... Êtes-vous ferré à glace sur le divorce, vous?... Est-ce facile de l'obtenir?... Quelle est la marche à suivre? le moyen le plus sûr et le moins coûteux?

— Tiens... vous avez une protégée qui songerait à divorcer?

— Mais c'est moi... moi-même... qui songe...

— Vous! ma pauvre madame Cancalon!... mais je vous croyais veuve depuis une bonne vingtaine d'années!

— Hélas! je l'étais, veuve... depuis l'année du plébiscite, si vous vous souvenez, et des sept millions de « oui »... mais j'ai fait une bêtise...

— A votre âge, madame Cancalon?

— On en fait à tout âge... Il y a eu samedi huit jours, je me suis remariée.

— Et vous songeriez déjà?...

— Parfaitement... Mais c'est toute une histoire, et, si vous avez un moment pour l'écouter?...

— Soit!... Donnez-moi une allumette pour que j'allume mon cigare... Là! maintenant, je suis tout oreilles.

— Vous devez, monsieur, vous souvenir de cette demoiselle de province qui logeait encore chez moi lors de votre dernière visite... Même que vous la trouviez absolument de votre goût

Digitized by Google

que vous aviez entrepris de le lui dire et que je dus l'envoyer faire une commission, afin de pouvoir vous laver la tête : « Parlons peu et parlons bien... Vous vous trompez du tout au tout sur le compte de cette jeunesse... Hortense, sachez-le, n'est pas du tout du gibier pour votre gibecière... oh ! mais, là, pas du tout ! » Eh bien, c'est grâce à cette jeune personne de bonne famille que j'ai fait la gaffe de me remarier... Vous allez voir comment... Hortense, qui est de mon pays, me parla un soir d'un oncle qu'elle n'avait jamais vu, s'appelant Tronche comme elle, veuf, très à son aise et qui tenait un bureau de tabac à Sens. « Ma fille, il faut aller voir votre oncle Tronche. » — « Mais je ne le connais pas ! » — « Justement, il faut faire sa connaissance !... Un oncle fortuné, ça ne se néglige pas. » — « Mais il a une fille unique : ma cousine Louise, je crois, doit avoir une quinzaine d'années. » — « N'importe, on ne sait jamais ce qui peut arriver... Ecrivez-lui que vous irez le voir jeudi de la semaine prochaine, par un train de l'après-midi. » — « Mais j'ignore son adresse. » — « Vous mettrez : Au bureau de tabac, ça arrivera certainement... Et je vous accompagnerai, moi : j'ai toujours eu envie de visiter la cathédrale de Sens ! »

Digitized by Google

Nous voilà parties... L'oncle Tronche nous reçoit froidement... Mais en dînant, au dessert, il s'échauffe. Un ancien militaire, ayant les médailles d'Italie et du Mexique, encore solide malgré ses soixante-six ans, et galant pour les dames. On table longtemps; il nous raconte ses campagnes, et moi je lui parle de Paris, je me fais valoir, je l'éblouis en énonçant mes belles relations, car vous savez que j'en ai de très belles... De temps en temps, un client... la jeune Louise se dérange et va servir... A la fin je la suis, elle me met au courant, et c'est moi, maintenant, qui vend du tabac à fumer et à priser, des cigares, des timbres-poste, comme si je n'avais fait que ça toute ma vie. Enfin, à onze heures moins un quart, on ferme, et M. Tronche nous accompagne dans notre chambre, Hortense et moi. « Bonsoir, mes enfants, à demain! » Le lendemain... la nuit porte conseil et mon plan était fait... je me mets à endoctriner la petite. Pendant qu'elle me faisait visiter leur jardin, je l'arrête tout à coup par le bras : « Mademoiselle Louise, c'est bien gentil et intéressant, tout ça : ces arbres à fruits, ces bordures de fraisiers, ces poules, sans compter le bureau de tabac et la vente des timbres-poste : mais, il vous manque quelque chose... Un mari? Non! vous êtes trop jeune,

Digitized by Google

et vous avez le temps de vous mettre la corde au cou... Il vous manque quelque chose de plus doux et de plus pur : une mère ! » Le sentiment ne doit pas m'aller, Monsieur, car elle me répondit par un éclat de rire. Sa mère, morte en couches, elle ne l'avait jamais connue, et c'était sa bonne pâte d'homme de père qui lui avait aussi servi de mère. Et, voyant que j'avais fait fausse route, je démasque d'autres batteries. Je lui parle de Paris et de ses splendeurs, du Bois, des théâtres, des beaux magasins. « Demandez à votre cousine !... Ah ! si votre père pouvait avoir là-haut son bureau de tabac, c'est vous qui vous en donneriez... Et dame, avec les relations qu'on a un peu partout... au ministère... on pourrait peut-être... Mais, ma Louise, pour que vous fussiez pleinement heureuse, il faudrait que, pendant que vous, qui êtes jeune, vous vous balladeriez un peu partout avec votre cousine Hortense, il y eût là, au comptoir, une bonne grosse dondon sédentaire, dans mon genre, qui aidât votre papa à servir la clientèle... Sans compter que si votre papa n'était plus seul, vous pourriez vous marier vous-même, plus vite et mieux... » Cette fois, mon bon Monsieur, j'étais dans la note. Bref, j'endoctrinai si bien la petite pécore, que, dès le soir, en écoutant à une porte, je surpris ce

Digitized by Google

dialogue entre M. Tronche et sa fille : « Quelle drôle d'idée de vouloir me remarier! D'abord, pour ça, il faut être deux, et je ne vois personne... » — « Mais si, papa, cette dame de Paris qui repart demain! » — « Tu es folle! Elle a l'air d'un gendarme, et elle a peut-être soixante et dix ans! » — « Tu te trompes, papa : à peine soixante-deux ans... Donc, trois ans de moins que toi... Puis, si distinguée, et des relations... connaissant le filleul d'un ministre!... Sans compter qu'elle a quelque chose à elle... des titres... » — « Ah! vraiment, elle a des titres? » — « Oui, neuf à dix mille francs déposés au Crédit lyonnais et qui seraient pour moi, un jour... »

Bref, Monsieur, vous devinez le reste... Le mariage a eu lieu l'autre samedi, à la mairie des Ternes et à ma paroisse... et c'est cette futée de Louise, cette enfant gâtée et fin de siècle, qui a fait le coup. Son vieux molasson de père lui a accordé ça, pour elle et rien que pour elle, comme un ruban de quatre sous ou un gâteau des Rois qu'il n'eût pas su lui refuser.

— Soit! ma bonne madame Cancalon... Non! madame Tronche... Mais, avant d'aller plus loin, permettez... Depuis un moment, quelque chose m'absorbe et me fait rêver. Dites-moi,

Digitized by Google

vous vous êtes mariée samedi : eh! bien... le soir... enfin, comment ça s'est-il passé, cette petite affaire?

— La nuit de noces?... Oh! très bien... Je n'ai à me plaindre en rien de M. Tronche... un véritable homme du monde... amoureux et discret... Eh! tenez... regardez! ça ne m'a pas rendue malade... Veuve, pourtant, vous dis-je, depuis le plébiscite, et me voilà encore debout!

— Alors, tout va bien...

— Ne dites pas ça... Vous savez qu'il ne m'a rien reconnu! A cause de sa fille! Seulement « la jouissance du quart... » Et il est reparti avec mes titres! Ça vous étonne parce que j'ai quelquefois l'air de pleurer misère; mais on avait ses petites économies, et placées en lieu sûr : eh! bien, vous allez voir... La veille du jour fixé pour la cérémonie, M. Tronche arriva de Sens avec sa fille, un vendredi soir... Si je l'avais écouté, je crois qu'il aurait tout de suite... « Pas du tout, Monsieur!... j'ai bien deux lits : votre fille Louise couchera avec sa cousine Hortense, ça, fort bien! Mais vous, vous allez filer à l'hôtel... Il y en a un parfaitement tenu dans la rue... sur l'autre trottoir... » Le lendemain, tout se passa bien, à la mairie et à l'église; moi, pour témoins, j'avais mon concierge et mon marchand de vins; lui, un de ses

Digitized by Google

cousins et un ancien de sa classe, au régiment... Ensuite, dîner au restaurant, très convenable, à 2 fr. 50 par tête, café compris; mais, en se rendant au restaurant, est-ce qu'il ne parlait pas de passer d'abord au Crédit lyonnais, pour retirer les titres! « Oh! ce sera fermé, monsieur Tronche!... Demain, vous aurez le temps... » Le soir, nouvelle anicroche : monsieur Tronche, bien qu'ayant passé une bonne nuit à son hôtel, avait oublié de retenir la chambre... Complet! « Tant pis, monsieur Tronche, nous irons ailleurs, car, en mon domicile de veuve, avec Hortense et Louise à côté, ce ne serait pas convenable... » M. Tronche comprend, cède, mais à quel hôtel aller?... Il était près de minuit et nous ne trouvions rien... Enfin, une boule de verre allumée nous attire et nous sonnons... Trois francs! Les draps propres... Mais, à peine au lit, quelle épouvante!... Des allées, des venues, et, à travers les cloisons minces, des conversations scabreuses : nous étions tombés dans une maison équivoque, Monsieur! Jugez un peu, notre nuit de noces là-dedans!... Lui, naïf, me demandait pourquoi ce vacarme continuel. « Oh! rien... probablement des boulangers obligés de se lever au milieu de la nuit pour leur travail. » Et, anéantie, paralysée, je me blottissais sous

Digitized by Google

les couvertures, craignant une descente... Aussi, le lendemain, quand je me levai brisée, défaite, Mme Cancalon n'était pas encore Mme Tronche.., elle ne le fut réellement que dans la nuit du dimanche au lundi...

— La troisième nuit?

— Oui, car la seconde, je dus me reposer de la première... M. Tronche, un homme du monde, vous dis-je, amoureux et délicat, le comprit bien... Seulement, dès le lundi matin, il courut chercher mes titres au Crédit lyonnais, et repartit pour Sens avec eux, en me laissant Louise... Je sais que les numéros de mes obligations sont couchés dans notre contrat, qu'il n'y a rien à craindre. Mais c'est cette petite!... si vous la voyiez?... cette taille... ce paquet... C'est lourd, ça! c'est commun!... une paysannasse!...

Et la fillette entra sur ces entrefaites, gentille, exquise, rondelette comme une petite commère, mais l'air espiègle, encore très enfant.

— Ah! la voilà, ma petite chérie... ma mignonne..., s'écria la vieille harpie avec une subite amabilité de commande à laquelle l'innocente ne se laissait déjà plus prendre. Car, pendant que la mégère se mit à fouiller dans son armoire à glace, Louise, par derrière, la

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY - 6 JUN 1953

Digitized by Google

menaça du poing. Puis, me saluant d'un mouvement de tête, elle ressortit avec sa cousine Hortense, en éclatant de rire.

Mais la marâtre, contemplant son armoire à glace ouverte :

— Je leur en porte, du butin!... Et mes meubles aussi, tout va filer à Sens avant le terme ; plus que huit jours, si je ne divorce pas!... Et cette petite, avec son caractère... Qui sait s'ils ne me battront pas, là-haut?... Mais, je l'écraserai, la pauvre, avec mes robes de soie, mes pantalons brodés, toutes ces jolies choses... Je la ferai sécher de jalousie, car, en province, on n'est pas habitué à voir des dames!...

Digitized by Google

LE LYS DANS LES MODES

I

Jusqu'à dix-neuf ans passés, Solange resta absolument sage, dans les Modes.

C'en était même étonnant. Fille unique d'un très modeste épicier de la Chapelle, veuf et maintenant « collé », trottin à douze ans, dans le quartier Vivienne, elle avait résisté à tout, à l'atmosphère surchauffée et grisante d'une industrie de luxe, aux excitations de la rue et de l'atelier, aux conversations pervertissantes, à l'exemple des petites camarades, des clientes et de la patronne elle-même, toutes pourvues d'amants.

Pourtant, elle était délicieusement jolie, fine et délicate, avec des yeux de pervenche et des cheveux nuance blé mûr qui ondulaient naturellement. Et de la race à coup sûr, une intel-

Digitized by Google

ligence plus nette et autrement vive que celle de ses compagnes.

En course, l'après-midi, son grand carton sous le bras, ou, le soir, lorsqu'elle remontait vers les pruneaux paternels, elle allumait les regards et électrisait les moelles des vieillards fatigués qui guettent le fruit vert dans les passages. Mais les vieillards fatigués en étaient pour leurs furtifs attouchements et leurs propositions chuchotées. Bien que de santé délicate, elle filait comme une comète, avait vite essoufflé les suiveurs. Enfin, chaque soir, à son sixième de la rue de la Goutte-d'Or, en se mettant au lit, séparée par une cloison mince comme une feuille de papier du lit où l'épicier cohabitait avec sa concubine, Solange s'endormait en se disant : « Tout ça c'est de la dégoûtation... Moi, je le garde pour me marier. »

II

Dans son importante maison de la rue Vivienne, de trottin, Solange finit par devenir première, un peu à l'ancienneté, mais surtout au choix. Et elle était toujours un lys dans la Mode, un lys improbable, mais sans tache. Pourquoi une demande en mariage vint-elle

Digitized by Google

malencontreusement l'éloigner du mariage?

Un dimanche de printemps, comme elle faisait toilette pour aller avec son père et sa belle-mère à la foire aux jambons, voilà qu'en se chaussant, crac! sa bottine fendue presque en deux. Une paire du « tout à dix francs », s'il vous plait, vernies et neuves. Comment faire? Renoncer à la foire aux jambons ou remettre ses vieilles chaussures de tous les jours, des « bateaux » éculés! « Heureusement que François, le jeune savetier du rez-de-chaussée, n'est pas encore parti pour aller en bicyclette! » Et François eut le dévouement de rouvrir son échoppe et, tout endimanché, de réparer tout de suite la bottine.

— Voilà, mademoiselle Solange... Ça ne se connaîtra pas.

— Merci, mon gentil François... et je vous dois pour ça?

— Oh!... mademoiselle Solange... pour vous, c'est rien, bien sûr!...

Et, le dimanche suivant, Francois demandait Solange en mariage. « Ah! non, par exemple, il est fou ce petit-là... Ce serait payer trop cher son raccommodage!... »

Et comme son père et même sa belle-mère plaidaient la cause du jeune ouvrier, elle ajouta, dédaigneuse :

Digitized by Google

— Voyez donc ses mains... Il a beau les laver, elles sentent toujours la poix !

Et, à partir de ce jour, ayant compris qu'elle ne pourrait jamais épouser qu'un cordonnier, un tailleur, un coiffeur, un maçon, un serrurier ou un couvreur, Solange, blessée dans ses délicatesses de première dans une grande maison de la rue Vivienne, se livra à des réflexions amères, mauvaises, fut pervertie de tête et de cœur avant de l'être de fait.

Et, certain samedi orageux où, sans parapluie, elle attendait la fin d'une averse dans le passage des Panoramas, elle fit la connaissance de Camille Louvin.

III

Un bohème de Montmartre, Camille Louvin. Un garçon exquis et drôle, prenant la vie du bon côté. Peu de cœur à la besogne, par exemple ; n'en ayant d'ailleurs jamais eu, de besogne, s'arrangeant pour ne pas en avoir. Mais être de Montmartre, regarder les mouches voler et le sablier du temps couler, n'y a-t-il pas de quoi remplir la vie, quand on est jeune surtout ?... La jeunesse, c'est du temps devant soi. Signe particulier :

Digitized by Google

Camille Louvin était un extraordinaire noctambule. Il sortait de chez lui et venait de se lever, le soir où, vers sept heures et demie, dans un passage, il étonna et subjugua la modiste en lui offrant de l'abriter de l'ondée « sous sa canne » et de la porter à la brasserie d'en face pour lui éviter les flaques d'eau. Jamais couché avant sept heures du matin, il passait, l'hiver, des mois entiers sans voir la lumière du soleil, dont il se déclarait l'ennemi personnel, prétendant que cet astre, plutôt vulgaire et malsain, n'était bon qu'à faire pousser les melons et à remplir les rues de créanciers.

Ses plaisanteries n'étaient ni bien neuves, ni très fines. Mais, au moins, celui-ci ne sentait pas la poix, comme le savetier ! Un monsieur aux belles mains de paresse, blanches et soignées, l'ongle du petit doigt remarquablement long. Ses vêtements, bien qu'un peu luisants au col et tachés aux coudes, des taches ramassées sur les tables de café, étaient de coupe élégante.

Solange ne se donna pourtant pas tout de suite, imposa à Camille une sorte de stage, pas très long cependant. Quatre soirs de suite, la trouvant « épatante », pressentant sa virginité mais sans s'arrêter à ce détail, il vint l'attendre à la sortie de l'atelier, l'accom-

Digitized by Google

pagna jusqu'au boulevard Barbès. Puis, après une interruption de deux jours, sans dire gare — interruption qui avança singulièrement ses affaires — il obtint tout, un samedi soir. Solange ne rentra qu'à trois heures du matin.

Mais son père, l'épicier, sur le point de faire faillite, dormait à poings fermés, ivre-mort. Et sa belle-mère, qui vint lui ouvrir, les yeux rouges, ne lui fit aucune observation sur l'heure indue.

IV

Maintenant, ses parents étaient partis loin de Paris, l'épicier ayant mis la clef sous la porte, et Solange vivait maritalement avec Camille. Le « lys », en perdant sa pureté, avait en même temps perdu sa position de « première ». Le moyen, en effet, d'aller travailler chaque matin, lorsqu'on est la femme d'un gaillard faisant de la nuit le jour?

La lune de miel fut courte, mais non sans agrément. Solange avait à elle environ quatre cents francs d'économies couchés sur un livret de la Caisse d'épargne postale; de son côté, Camille, pour ne pas être en reste, ni accusé un jour de lui avoir « bouffé sa galette », s'ingénia, parvint à tirer une carotte de cinq cents francs

Digitized by Google

à sa famille, peu aisée pourtant et souvent déjà « tapée dans les grands prix ». Tant que dura le double magot, dans lequel chacun puisait indifféremment, on ne s'embêta point. De bons petits dîners avec des camarades rigolos, le beuglant et le théâtre, des ballades à la Cascade en sapin et au Point-du-Jour en bateau-mouche, même quelquefois les courses, bien que Camille, redoutant de se lever de bonne heure, aimât mieux « cartonner » que parier.

— Les tuyaux, c'est de la blague!... Rien ne vaut le poker ou une bonne manille, la nuit, bien à son aise, dans les cafés qui ne ferment pas...

Puis, quand vint la dèche, même la purée et la déveine noire, Solange, n'en aimant que davantage son Camille, connut des sensations toutes spéciales, des émotions cuisantes, mais non sans volupté. Devenue bohème elle-même, il lui arriva de déjeuner d'une absinthe et de dîner enfin, à quatre heures du matin, d'une sandwich procurée par le hasard. Elle se fit à tout, aux privations, aux longues flânes à la brasserie, à la soucoupe qu'on ne sait comment régler, à l'incertitude du lendemain, à la chasse au repas, à l'humiliation de se voir « boucher l'œil ». Du moment que son Camille, « un si bon garçon qui m'a eue sage et que je ne tromperai jamais »,

Digitized by Google

aimait ce genre de vie, s'y plaisait même comme le poisson dans l'eau, elle arrivait à s'y plaire également, n'aurait pas changé son sort contre un autre. Seulement, voilà! pour mener une pareille existence, il faut de la santé.

Pas forte déjà lorsqu'elle était dans les Modes, en quelques mois de cette vie désordonnée, la fine et aristocratique Solange contracta une maladie épouvantable.

V

Un mal repoussant, horrible, une des variétés assez rares de l'anémie : elle puait. Son état de faiblesse, sa misère physiologique la faisaient suer continuellement, et cette sueur était fétide. Une mortelle odeur émanait sans cesse d'elle, traversait ses vêtements, empoisonnait autour d'elle, corrompait l'atmosphère, et, se glissant sous les portes, traversant les murs, empuantait les pièces voisines. Même dans la rue, au grand air, elle n'avançait que dans un invisible nuage pestilentiel, relent de cadavre ambulant et triple essence de géromé, consternait au passage les odorats les moins sensibles.

Elle essaya de se parfumer. Mais les eaux

Digitized by Google

de toilette les plus suaves, même les plus violentes odeurs, comme le musc, couverts tout de suite par son odeur à elle, ne faisaient que rendre sa purulence plus odieuse.

Voulant guérir, elle se présenta dans un hôpital, y fut admise, mais au bout de six semaines, dut en sortir, sans amélioration réelle. Et, en rentrant à leur hôtel meublé, elle trouva Camille déguerpi et ce billet : « La chambre est payée jusqu'au 15 du mois prochain... Soigne-toi bien et adieu... Je t'aime encore, mais je sens que je serais tombé malade... — Ton Camille qui t'embrasse. »

Que devenir? La maison de la rue Vivienne? La malheureuse n'osa pas s'y représenter. La noce, alors? Elle essaya : son infirmité lui rendait tout impossible, même la prostitution. Certes, elle était belle fille; mais, l'abordait-on, les plus entreprenants se sauvaient tout de suite en se bouchant le nez.

Une nuit, vers deux heures du matin, n'ayant pas mangé depuis trois jours, enhardie par la faim, elle passa et repassa devant la brasserie que fréquentait son amant et, sans entrer, pria un garçon de lui dire qu'elle était là.

— Nom de Dieu! qu'elle aille au diable! fit d'abord celui-ci, en train de « jouer la culotte », déjà à la tête d'une haute pile de soucoupes, et

Digitized by Google

ne possédant qu'une pièce de deux francs dans la poche.

Une bonne pensée le fit pourtant sortir, et, apitoyé, féticheur en même temps, il donna ses deux francs à la malheureuse, qui voulut aller aussitôt chez le boulanger d'en face, déjà ouvert. Mais elle était si faible, qu'en hâtant le pas pour éviter un fiacre, son pied glissa. Et elle s'ouvrit le crâne sur le coupant du trottoir, sans que sa main crispée lâchât les quarante sous de Camille.

Digitized by Google

ZÉPHIRIN

I

Intelligent et aimant son métier, bien noté au Ministère, décoré, le capitaine Bénot, du « trente-septième » hussards, est vraiment un beau capitaine. A cheval ou à pied, en uniforme ou en pékin, il a grand air.

Outre qu'il passe avec raison pour un jeune homme comme il faut, instruit et de bonne compagnie, sachant vivre, les dames sont généralement impressionnées par sa prestance, surtout par son visage de brun pâle, aux yeux ardents. Lui, de son côté, ne montre pas d'indifférence à l'égard des dames.

Le capitaine Bénot n'a même qu'une passion : la femme. De goûts modérés, se contentant de sa solde augmentée d'une pension de six mille francs que lui a laissée une vieille tante, et sans

Digitized by Google

dettes, ayant horreur des cartes, ne consommant pas vingt absinthes par an, le capitaine n'a pas d'autre défaut. Et encore, la nature l'a créé ainsi, de complexion goulûment amoureuse.

Il en est de l'amour comme de la faim. Ceux qui n'ont qu'un médiocre estomac, sont généralement des gourmets difficiles sur le choix de la nourriture. Mais ceux qui sont doués d'un robuste appétit, dévoreraient des cailloux, comme les autruches. L'important est qu'ils aient de quoi se mettre sous la dent. Dame! il leur en faut quand même! Ils engloutiront une platée de pommes de terre frites, avec plus de plaisir que d'autres n'en éprouvent à toucher à un salmis de bécasse. Eh bien! en amour, le capitaine Bénot était d'une gloutonnerie remarquable, étendue, allant de la pomme frite au salmis.

Deux ou trois soirs par semaine — au moins — le capitaine rentrait avec une dame dans le gentil appartement qu'il s'était meublé aux alentours du Champ-de-Mars. La dame — toujours une nouvelle — provenait ordinairement d'un célèbre café des Boulevards, aux environs de l'Opéra, où les amateurs ont chaque soir du choix, beaucoup de choix.

Naturellement aimable pour les jupons, enclin à l'amour et à ses cajoleries, de plus ayant

Digitized by Google

une grande habitude, le capitaine exerçait admirablement l'hospitalité. Chaque visiteuse se trouvait aussitôt enchantée, et des façons charmantes de l'hôte et du confortable de l'endroit. A peine les bougies des candélabres allumées, et la plaque de la cheminée baissée afin de ranimer un feu de bois sec, Léonie, comme Nana, Fernande ou Gabrielle, — le nom importait peu à l'affaire, — éprouvait du respect pour le nid capitonné et de la sympathie pour l'officier. Songez donc ! outre qu'un petit souper froid était toujours servi dans la salle à manger, il y avait des tapis partout, des rideaux au grand lit à colonnes, des fleurs d'hiver dans une jardinière.

Et, à côté de l'alcôve, s'ouvrait un spacieux cabinet de toilette, où la personne trouvait tout ce qu'une femme est enchantée d'avoir à sa disposition en pareille circonstance : glaces larges et habilement placées, spacieuses cuvettes, un assortiment de brosses, peignes, éponges, sans compter des eaux et parfums de toutes sortes, de la poudre de riz et jusqu'à des épingles à cheveux. Aussi l'intimité était-elle bientôt complète. Et Lucie, ou Inès, ou Carmen, se montrait tout de suite très aimable, contente d'être tombée sur un capitaine « si mignon ». Rassurée d'avance sur la « question sérieuse »,

Digitized by Google

ne songeant même pas à adresser à Armand une de ces demandes intéressées qui tombent comme un seau d'eau froide sur un jeune homme enthousiasmé, Blanche ou Francine en arrivait à oublier elle-même tout côté vénal, et, dans un regain de passion et de jeunesse, Isabelle était heureuse pour son propre compte. Si bien que le couple, brisé de fatigue mais en ayant jusque-là de voluptés, ne s'endormait qu'à des trois ou quatre heures du matin.

Cependant, à cinq heures moins le quart, exact comme un chronomètre, Zéphirin, l'ordonnance du capitaine, entrait avec sa clef et venait secouer le bras de son maître. C'était peu gai de se lever. Non certes. Mais il n'y avait pas à tergiverser. Le devoir ! Ne fallait-il point faire l'appel du matin, assister au pansage? Un tempérament de fer, le capitaine. Tout de suite sur pied, habillé en deux temps, il filait en recommandant bien à Zéphirin, un Alsacien au visage rond comme la lune, d'y mettre de la complaisance et de ne pas faire de bruit.

— Tu commenceras par la première pièce...

Laisse dormir madame jusqu'à sept ou huit heures et fais-lui ses bottines... Puis, avant son départ, n'oublie pas de lui signaler ceci...

« Ceci » était généralement un louis — quelquefois un et demi — dans une enveloppe de

Digitized by Google

lettre fermée sur laquelle il écrivait vite le nom de la demoiselle, puis qu'il laissait bien en vue au milieu de la cheminée.

Zéphirin faisait oui, de sa tête ronde, aux cheveux jaunes taillés en brosse. Pas beau du tout, Zéphirin, même considérablement laid, l'air contrit et paterne. Puis, il levait la main pour le salut. Et, son officier ayant déjà dégringolé les deux étages, il refermait doucement la porte.

II

Depuis plusieurs mois, cependant, quelque chose intriguait le capitaine Bénot. Un point d'interrogation qui se dressait dans son esprit, devint à la longue une obsession véritable.

Généralement, ne manquant pas de flair et assez physionomiste, il n'avait pas à se plaindre de ses choix. Content de Georgette, désireux de reposséder Denise, trouvant que Nathalie méritait une seconde expérience, — semblable peut-être à ces grands virtuoses qui, du plus ordinaire instrument, tirent des sons divins, — il ne revenait pas de cette constatation : ses nuits les plus suavement inspirées restaient

Digitized by Google

uniques. C'était comme un sort jeté et un désagréable fait exprès. Le lendemain, au fameux café, ni Nathalie, ni Denise, ni Georgette, ni Isabelle, ni Francine, ni Blanche, ni Carmen, ni Inès, ni Lucie, ni Gabrielle, ni Fernande, ni Nana, ni Léonie — ni les autres — ne faisaient mine de le reconnaître. Aucune ne lui réclamait rien; mais les abordait-il, elles feignaient de ne pas le voir, devenaient rouges, détournaient les yeux avec une sorte de honte; s'installait-il à une table voisine, elles se levaient pour aller ailleurs.

Le capitaine en devint même mélancolique. C'était son idée, à ce garçon, de ne plus tant papillonner. On se fatigue de tout, même de ce que le commun des hommes trouve délicieux. Il en arrivait à être las de l'inconstance. Dans tous les cas, Juif errant de l'amour, il trouvait un peu fort d'être obligé d'obéir à un « Marche! Marche! » continuel, sans pouvoir ni regarder en arrière, ni s'offrir le moindre revenez-y. Et il se creusait en vain la tête pour deviner le motif.

Il crut enfin tenir l'explication. « Les affaires sont dans le marasme, se dit-il un soir, après avoir lu les journaux. Rien ne va. Le commerce se plaint. Et, tandis que l'avenir politique et social est de plus en plus inquiétant, la vie du

Digitized by Google

pauvre monde devient difficile. Tout renchérit! Je ne me montre probablement pas assez généreux pour ces dames : de là leur aversion inexpliquée. »

Aussi, le lendemain matin, en partant pour le pansage, quand il signala à Zéphirin « ceci » — bien en évidence sur la cheminée, pour Alice, une superbe Provençale, très brune, avec une paire d'yeux brûlant comme des braises — il avait fait plus grandement les choses. « Ceci » contenait cette fois deux louis.

III

Heureusement, en fille du Midi, Alice n'était pas du tempérament des autres.

Le soir même, au café, les yeux hors de la tête, elle sauta presque sur le capitaine, en l'appelant : « poseur de lapin ! » Un esclandre.

A la fin, tout s'expliqua. C'était ce scélérat de Zéphirin qui mettait chaque fois « ceci » dans sa poche. Puis, vers huit heures, quand la belle s'éveillait, en demandant où était Armand, l'ordonnance répondait : « Au pansage, parbleu ! — Va-t-il revenir, au moins ? — Le capitaine ne revient jamais. — Ne vous a-t-il rien remis pour moi ? — Le capitaine ne donne jamais

Digitized by Google

rien aux femmes. Il promet peut-être des cent et des mille, mais il ne tient pas... Tandis que moi qui suis pauvre, quand je n'ai que cent sous je ne les promets pas : je les donne. » Et Zéphirin montrait alors qu'il avait cent sous.

Alice la Marseillaise, était la première qui ne les eût pas acceptés.

Digitized by Google

RELIGION

Vous êtes-vous trouvé placé, dans un dîner, à côté d'un de ces aimables vieillards, qui mettent une coquetterie à vous faire oublier qu'ils ont le double de votre âge? Leurs cheveux blancs sont comme un repoussoir qui rend plus séduisante la jeunesse de leur cœur et de leur esprit. Tout de suite, on se sent camarade avec eux. Après les banalités du début, leur conversation devient des plus attachantes. En faisant appel à leurs souvenirs, ils évoquent un temps que vous n'avez pas connu, et au milieu duquel ils vous font vivre réellement une heure. D'un autre côté, vous leur parlez à cœur ouvert, vous leur confiez vos plus intimes sentiments avec une franchise et un abandon qui ne sortiraient pas aussi complètement si vous causiez avec un de vos contemporains. Alors, par une exquise délicatesse, votre interlocuteur, se croyant

Digitized by Google

obligé de vous rendre abandon pour abandon, vous dévoilera les secrets de sa vie et le fond de son expérience.

Tel était M. L..., un beau vieillard frisant la soixantaine, encore très vert, à côté duquel j'eus la chance de dîner un soir dans une maison de l'avenue du Bois-de-Boulogne.

Vers une heure du matin, par une nuit de mai admirable, sous un vrai ciel d'Italie, limpide et criblé d'étoiles, nous passions devant l'Arc-de-Triomphe, M. L... et moi. Et nous redescendîmes vers Paris, à petits pas, par l'avenue des Champs-Élysées.

— La merveilleuse nuit, pensais-je, digne d'être chantée par Musset, ou de jeter dans les bras l'un de l'autre, un homme et une femme, deux êtres jeunes, sentant bouillonner leur sève, pris du besoin de s'accoupler au risque de se perpétuer !

Puis, j'eus une grande envie de fumer un cigare. J'en avais justement deux dans la poche. M. L..., appartenant à une génération qui ne fumait pas, refusa mon offre ; mais, porteur d'une boîte d'allumettes, ce fut lui qui me donna du feu. Et, après avoir causé un peu de tout pendant la soirée, philosophie, femmes, médecine, roman, théâtre, musique et politique, après avoir, selon son expression, « fait le tour des

Digitized by Google

idées », nous nous mîmes à parler religion. Et voici, mot à mot, ce que m'a dit M. L..., cette nuit de printemps voluptueusement tiède et parfumée.

— « Me connaissant de ce soir, monsieur, vous avez cru devoir être aimable, ou si je vous ai réellement plu, vous avez dit votre pensée véritable en me trouvant gai, bien portant, « plus jeune que les jeunes »... Et moi, je vous ai laissé dire, d'abord parce que votre erreur me fait plaisir, me flatte, et que ce n'était ni le lieu, ni le moment de descendre au fond des choses... Mais, maintenant qu'il est plus de minuit, *nous nous connaissons depuis hier* et sommes par conséquent de trop vieux amis pour que je vous laisse dans l'erreur... Eh bien ! je suis malheureux, sachez-le, profondément malheureux. Et c'est la religion qui a empoisonné ma vie... Tenez, vous allez voir...

« Ma femme... Oui ! elle n'était pas à ce dîner d'où nous sortons, elle ne va plus nulle part... Ma femme, monsieur, a dix ans de moins que moi qui en ai cinquante-neuf... Oh ! elle est encore belle, très belle ! Grande, brune, étoffée mais pas empâtée, un port de reine. Ah ! si vous la voyiez !... si vous l'aviez vue, surtout, à vingt-quatre ans, quand nous nous sommes mariés !...

Digitized by Google

« Et un mariage d'amour, s'il vous plaît !... Nos parents se connaissaient... Elle n'avait pas quatorze ans, déjà grande comme aujourd'hui, on lui en aurait donné dix-huit. Un soir comme celui-ci, à la campagne, par un clair de lune étonnant, nous nous donnâmes un premier baiser qui, en une seconde, décida de notre vie. Dès le lendemain, je la demandai au père, un homme à caractère, qui me répondit : « Oui, mon gaillard ! mais il faut que tu la mérites... Je lui donne cent mille francs, et toi, tu n'as pas le sou. Gagnes-en autant et tu l'épouseras. Prends ton temps, travaille, elle t'attendra : je ne compte pas la marier de bonne heure... Si oui, tope là ! » Eh bien, à trente ans, j'avais gagné cent mille francs et ma femme. Aussi, de vingt à trente, quelle orgie de travail !

« J'étais fort comme un bœuf, vous comprenez ! Mais tout passait dans ma rage à vouloir m'enrichir et vite. Aussi, je vivais dans une continence amoureuse presque absolue, avec de loin en loin, — cinq ou six fois par an, peut-être — une folie de quarante-huit heures, une orgie de matelot venant de faire le tour du monde. Quant à ma fiancée, le père, un rude homme, me la laissait voir trois ou quatre fois par été, aux vacances, sous ses yeux, pendant une demi-

Digitized by Google

heure : avec ce régime là, j'arrivai, vers trente ans, au mariage, vigoureux de corps et de cœur, presque neuf... Hum ! vous m'en croyez : quelle nuit de noces !

« Et quelle lune de miel !... Que dis-je ? une lune de miel ? Pendant dix, quinze, vingt ans, il m'a semblé que j'étais un dieu, tant je me complaisais dans la plénitude de mes facultés, dans la conscience de ma force. J'étais un homme, sacré tonnerre ! et je vous certifie que je vivais. Des sens, du cœur, de l'estomac, du ventre, du cerveau, je débordais de vie. Pas un rouage de la machine compliquée que nous sommes qui ne fonctionnât avec une imperturbable régularité ! Et je me sentais heureux. Tout me réussissait. Ma fortune naissante faisait la boule de neige. J'avais déjà une fille de belle venue, puis, ayant désiré un fils, il m'en naquit un. Peut-être qu'en ce temps-là, homme d'Etat, général, écrivain, inventeur, homme de science, — au lieu d'exercer le modeste emploi que vous savez — j'eusse pu faire quelque chose, marquer ma trace, éterniser mon souvenir.

« Eh bien ! tout à coup, vers ma cinquantième année, — à mon demi-siècle révolu, — j'ai été comme touché par une main invisible. Ou plutôt, c'est ma femme, ma malheureuse femme, qui a été touchée.

Digitized by Google

« Ça a commencé par la mort de notre fille, perte qui, naturellement, nous a accablés l'un et l'autre, puis qui a laissé la mère dans une sorte de prostration morale, dont la pauvre femme ne s'est plus relevée.

« Isabelle, qui n'avait jamais été une pratiquante bien zélée, s'est mise à fréquenter l'église. D'abord, paraissant ne se soucier nullement des cérémonies régulières du culte, elle y venait de préférence l'après-midi, à l'heure où les moindres craquements, une chaise qu'on déplace, une porte refermée, le bedeau qui se mouche, prennent une importance extraordinaire, dans le vide des grandes nefs sonores. Et elle restait là des heures, assise dans un coin sombre, au fond de quelque chapelle latérale, pensant à notre fille, se croyant plus près d'elle parce qu'elle oubliait tout : la marche du temps, son intérieur, ses affaires, son mari et son fils, caressant le rêve d'être elle-même sortie de la vie, — de la vie dont elle ne percevait plus que de lointains murmures. En partant, elle laissait des sommes à la sacristie, pour qu'on brûlât des cierges.

« Bientôt, les longues heures de rêverie solitaire dans la paix d'une église déserte, ne lui suffirent plus. Elle alla à la messe et aux offices, d'abord le dimanche, puis chaque jour. J'es-

Digitized by Google

sayai de tout pour réagir, la distraire. En vain, monsieur ! je n'étais pas le plus fort. Bientôt, une autre cause, le retour d'âge, vint précipiter les effets du mal. La diminution de son existence physique, la mort d'une partie d'elle-même, achevait le détraquement. Quand la femme se voit à jamais privée de l'amour, paraît-il, il lui faut un exutoire. La religion succède à l'amour : la même chose peut-être, au fond, mais renversée. Moi, depuis neuf ans que j'en souffre, je suis arrivé à croire qu'une aberration succède à l'autre, que tout est creux et vide, ceci aussi bien que cela. La religion m'a fait tant de mal, monsieur, que je nie ce qui a été mon passé : l'amour et le bonheur. Aujourd'hui la vie me dégoûte, j'en suis à détester la femme en général. Intellectuellement surtout, je la méprise. Si l'intelligence est encore le meilleur de l'humanité, l'homme supérieur ne devrait pas s'empêtrer d'une femme. Ça empêche de penser, la femme : il n'y a encore que le célibat ! Ainsi, jeune homme, si vous avez le bonheur d'être célibataire... »

La vérité exacte me force à reconnaître que, à partir de ce moment, cet excellent M. L..., après m'avoir vivement intéressé par le récit de sa vie, me parut légèrement raseur. Ses théories

Digitized by Google

générales ne contenaient pas autant d'intérêt que ses malheurs particuliers. Et comme nous venions de dépasser le rond-point des Champs-Élysées, lui ayant demandé du feu pour allumer mon second cigare, je pris congé de lui, un peu brusquement. Je venais de voir passer une promeneuse solitaire, grande, superbe, élégante, avec un port de reine comme Mme L..., mais n'ayant pas encore l'âge de la crise religieuse.

Digitized by Google

WILLIAM

I

Mademoiselle Laurence — « première » chez les sœurs R...., la grande maison de modes de l'avenue de l'Opéra — prit à part la jeune Marion, trottin dans les treize ans et demi, une gamine précoce :

— Ne dis rien... et file avec moi... J'ai une course à faire, tout en haut des Champs-Elysées: je t'emmène... Comme on est en morte-saison, j'en profiterai pour pousser une visite à ma tante, établie rue de la Pompe, à Passy... Enchantée, ma tante nous gardera toutes deux à dîner...

La jeune Marion dansait de joie. Mademoiselle Laurence dut la calmer :

— Chut !... ou je ne t'emmène pas...

Puis, avant de partir, ces demoiselles s'ar-

Digitized by Google

rangèrent devant la psyché, avec un même sentiment de coquetterie. Mais la Marion n'avait qu'un vulgaire « tapin », tandis que la première, une Parisienne de vingt-trois ans, élégamment mise et portant la toilette avec plus de chic que les trois quarts des clientes, se coiffa d'une légère capote crème, garnie de trois mignonnes hirondelles noires aux ailes déployées, une invention hardie des sœurs R... ayant fait sa première apparition le dimanche précédent, aux courses d'Auteuil, et que mademoiselle Laurence, une exquise réclame vivante, portait glorieusement.

Au rond-point de l'Etoile, ces demoiselles descendirent de l'omnibus.

Laurence commença par ramasser et relever un peu ses jupes. Une manche d'arrosage, pour abattre la poussière de la chaude après-midi d'été, ne venait-elle pas de couvrir la chaussée d'une sorte de tapis de boue. Sur la pointe du pied, la première gagna un trottoir, suivie de Marion. Là, elle s'orientait.

Bon! l'avenue de Friedland. A droite en descendant un peu, l'hôtel de la grande dame chez qui elle a affaire : d'ici, elle reconnaît la marquise vitrée qui miroite au soleil.

Oh! une très grande dame, belle à tomber à genoux devant, pas beaucoup plus âgée qu'elle,

Digitized by Google

et riche, riche, et comtesse. Le mari, très loin, dit-on, hors de France, ambassadeur quelque part.

C'est peut-être cette absence qui donne à madame de N. N... une teinte de mélancolie, cet air distrait, absorbé, qui n'a pas échappé à ces demoiselles la dernière fois que la comtesse est venue à la maison de modes. Et cette dernière fois — hier — sa distraction était même si grande que madame de N. N... en a oublié un tout petit paquet, que Laurence a dans la poche, un cent de cartes de visite, toutes neuves, gravées avec la couronne de comtesse. Et c'est pour rendre le cent de cartes à qui de droit que mademoiselle Laurence, accompagnée de l'apprentie, a voulu faire la course. Outre que madame de N. N..., une cliente des plus sympathiques, sera enchantée de retrouver ses cartes, qui sait ! Une généreuse récompense?... Le tout est de trouver la comtesse revenue de sa promenade au Bois et de parvenir jusqu'à elle.

Mais il est trop tôt. Cinq heures. Les voitures y vont maintenant, au Bois; donc rien ne presse. Tiens, un peu à l'écart sur le trottoir, pourquoi ce rassemblement? Un forain qui fait des tours, en maillot rose. Un hercule.

Digitized by Google

— Allons voir..., soupira la Marion, tendant le cou, enflammée.

— Peuh ! un acrobate... Toujours la même chose !... répond la première, avec une moue. Enfin, si tu veux, avançons-nous : ça nous fera toujours passer un moment.

II

En maillot rose, William, était un beau corps d'homme. Ving-cinq ans au plus. Les cuisses et les bras trop forts. Mais, grand, il semblait bien proportionné. Le front bas des statues, sans doute pas beaucoup de cervelle. Dame, on ne peut réunir toutes les supériorités ! Un poète, parnassien ou décadent, n'eût pas manqué de vouloir le sculpter en strophes, souples, nerveuses comme lui et donnant la sensation de cette chair vivante, dont on devinait la moiteur sous les mailles du collant, et qu'on voyait trembler comme de la gélatine à chaque effort surhumain. Sans avoir jamais songé de leur vie à sculpter, ni à peindre, ni à écrire, les deux modistes, depuis quelques minutes, n'en jouissaient pas moins vivement de la mâle beauté de William. La petite Marion, elle, avec la polissonnerie de sa puberté

Digitized by Google

trop instruite, n'avait d'yeux que pour les jambes de l'hercule. Parfois, cependant, elle remontait, tâchait d'apercevoir le poil qu'il avait sous les bras. Tandis que le plaisir ressenti par mademoiselle Laurence était moins enfoncé dans la matière, pas précisément pur, éthéré, mais presque intellectuel. Elle éprouvait une jouissance d'amour-propre, et singulièrement vive : l'hercule l'avait remarquée, s'occupait tout le temps d'elle. Impressionné par sa beauté, plus encore par sa toilette, par les trois petites hirondelles aux ailes déployées de sa capote, il lui « faisait de l'œil ». Même, la prenant sans doute pour une grande dame, voilà que, semblable à ces preux de jadis qui ne rompaient des lances dans les tournois que pour la dame de leurs pensées, il ne travaillait ostensiblement que pour elle, venant exécuter bien devant elle chacun de ses tours, la cherchant du regard quand il levait ses poids, attendant, pour les laisser retomber sur le sol, qu'elle eût applaudi ou crié : « Assez ! » A chacun de ses boniments au public, il lui souriait comme pour lui demander son approbation.

Loin d'être offusquée, ni même intimidée en rien par ce manège, exécuté d'ailleurs avec une certaine discrétion, la jeune fille l'encourageait plutôt, poussait des petits rires étouffés, ren-

Digitized by Google

dait œillade pour œillade. Et comme elle pressa le coude à Marion, au moment où William, son bras en l'air, après l'avoir saluée deux fois avec une gravité respectueuse, fit partir le coup de canon à son intention. Le cœur de mademoiselle Laurence, en cet instant, battit bien fort. Et ce n'était pas seulement la secousse de la détonation. L'odeur de cette poudre qu'on venait de brûler là, — pour elle, — lui montait au cerveau, et, pendant une minute, lui parut un hommage grisant et délicieux.

Puis, lorsque l'hercule fit la quête en commençant par elle, Laurence, autant par reconnaissance que pour ne point déroger dans l'opinion du saltimbanque, y alla d'une pièce de dix sous, que celui-ci reçut avec vénération.

La quête achevée, il manquait « dix-sept sous pour faire trois francs » ; William fit un pressant appel à l'équité du public. Rien ne tomba sur le vieux tapis étendu à terre.

— Non, c'est pas raisonnable?... Je m'en vais faire encore une fois le tour de la société... Voyons, une dame qui m'appelle?

Et il revint vers les deux jeunes modistes, son aumônière, une sorte de vieille blague à tabac, dans la main.

Alors, comme un éclair, une idée, saugrenue et risquée, traversa l'esprit de la première,

Digitized by Google

encore grisée. Un véritable coup de folie, qu'elle regretta aussitôt mais trop tard. C'était fait !

Mademoiselle Laurence venait de glisser une des cent cartes armoriées de la comtesse N. N... au fond de l'aumônière de William.

III

Autant William, en maillot rose, était un magnifique hercule, autant, habillé, endimanché, avec des pantalons à pied d'éléphant et sa chevelure à accroche-cœurs, il avait l'air d'un ancien garçon boucher de la Villette devenu un marchand de cartes transparentes. Aussi le concierge de l'hôtel N. N... fut-il on ne peut plus étonné, le lendemain vers deux heures de l'après-midi, à la vue de ce personnage louche qui demandait à parler à la comtesse, « en personne ».

— Je ne sais, mon garçon, si elle y sera pour vous... Enfin, essayez... vous verrez bien !

Et il voulut le faire passer par l'escalier de service :

— Non ! pas par ici !... par là !

Mais l'autre, qui avait déjà gravi plusieurs marches du grand escalier d'honneur, ne se

Digitized by Google

retourna que pour dire sa façon de penser à l'insolent :

— Eh ! va donc, sale mufle de pipelet... Gueule de larbin !... Tu me prends pour un autre !... Ferme ton plomb, ou si je m'amène, gare à ton gnasse.

Fier et tranquille, olympien, il continua son ascension.

Au premier étage, nouvelles stupéfactions, d'abord du valet de chambre qui vint ouvrir, puis des deux femmes de chambre aussitôt accourues, curieuses, également consternées par l'accoutrement et la dégaine de l'étrange visiteur. On avait beau lui répéter sur tous les tons que la comtesse était absente, il insistait quand même, avec un vocabulaire terrible :

— Moi, je sais qu'elle y est, votre maîtresse... Tas de nom de Dieu... et qu'elle m'attend !

Impressionnés cependant par ce ton de conviction et par sa vigueur physique, les domestiques, auxquels s'étaient joints un groom et la cuisinière, restaient polis, mais parlaient tous à la fois : Monsieur avait tort de croire... On ne songeait nullement à tromper monsieur... Monsieur devrait plutôt revenir : la lectrice, aujourd'hui sortie, la lectrice de la comtesse... demain y serait, pour sûr... De sorte qu'en attendant à demain...

Digitized by Google

— De quoi ! la lectrice... Ah ! je sais bien... la môme ! Une morveuse ! s'écria William, qui prenait Marion pour la lectrice.

— Une morveuse... noire comme la cheminée... et dont les quinquets ont l'air de vouloir vous déboutonner le falzar... Je m'en fous, moi, de la lectrice : c'est à madame que j'ai affaire !... Et j'y parlerai, là... faudra bien : J'ai sa carte... vociférait-il en brandissant le carré de vélin comme un couteau.

Tout à coup, au milieu du vacarme, une porte du fond de l'antichambre s'entr'ouvrit, un fin profil apparut. La comtesse, brusquement éveillée de sa sieste, les yeux encore pleins de sommeil.

— Tiens, on me demande... Un homme !... Pourquoi ne lui permet-on pas... Monsieur, veuillez passer par ici.

Nonchalamment, sur la chaise longue où elle languissait chaque après-midi, la comtesse venait de se recoucher. Elle porta la main à la bouche pour étouffer un dernier bâillement. Debout, à dèux pas devant elle, dans la demi-obscurité du petit salon, et tortillant son chapeau mou, William attendait.

— Vous pouvez vous asseoir, dit-elle.

Puis, comme à bout de forces pour avoir prononcé ces quatre mots, elle attendit à son tour.

Digitized by Google

S'asseoir? C'était facile à dire. Mais où? Arrivant du grand jour, le jeune homme ne voyait aucun siège à portée. Il fit un pas vers la chaise longue, mais avec précaution, de peur de glisser sur ce beau parquet ciré. Puis là, tout près de la jeune femme, pensant à la carte qu'elle lui avait jetée la veille (il croyait du moins que c'était elle, une certaine ressemblance physique existant entre Laurence et Mme de N. N...), il se crut suffisamment autorisé à tomber à ses genoux, à lui baiser galamment les mains, pour commencer.

Et il arriva quelque chose d'extraordinaire. Cette très noble et très belle jeune femme, mariée à un ambassadeur, — et qui, pendant la monotonie d'un long veuvage forcé, n'avait jamais trompé son mari, du moins en action, — ne fut point trop épouvantée par la posture et les baisers de l'inconnu. Au lieu de crier au secours, de se pendre au cordon de sonnette ou de se dérober par la fuite, après une courte résistance pour la forme, le moment vint où ce furent au contraire les minces bras de la patricienne qui serraient de toutes leurs forces le râble de l'hercule.

Les choses n'en restèrent pas là. William fut quelque temps l'amant secret de la comtesse. Puis, satisfaite sans doute de l'amour athlé-

Digitized by Google

tique, elle eut « d'autres William ». N'ayant jamais osé restituer le cent de cartes incomplet, Mlles Laurence et Marion ne s'étaient pas gênées pour recommencer la plaisanterie, les gourgandines, pour glisser encore « leur » carte armoriée à un tas d'acrobates en tous genres, clowns, bateleurs, lutteurs, gymnasiarques. Ceux-ci, entre eux, ont fini par jaser. Heureusement que ça n'est jamais sorti de leur monde!

Aujourd'hui, Mme de N. N... passe toujours pour une vertu aux yeux d'une tourbe de gommeux efflanqués et mal bâtis; mais les Apollons de la place publique, les Antinoüs et les Adonis en maillot la connaissent et parlent avec enthousiasme de « la comtesse des Hercules ».

Digitized by Google

Digitized by Google

MAISON POUR DAMES

Madame la comtesse Michelle de Valcœur, au château de Valcœur, près de Tours.

Paris, 11 mars.

Ma gentille Michelle,

Oui! ces pattes de mouche, c'est moi, « Clo-Clo », ta vieille amie de pension, Clorinde de Maucreuse. Et si tu savais ce que j'ai à te raconter! Une folie — sage peut-être, au fond, mais d'un risqué. Je vais horriblement te scandaliser, toi qui n'es guère dans le mouvement. Confinée à Valcœur dix mois sur douze, et de nous toutes la seule heureuse en ménage, tu ne vas pas être à la hauteur! Oh! mais là, pas du tout. Tant pis! Au fond, sachant que tu es la plus sûre et la plus sérieuse des amies, je suis certaine que tu détruiras tout de suite ma

Digitized by Google

lettre. Puis, à te dire vrai, je compte sur ton indignation de provinciale pour me rappeler au sentiment des convenances si, pauvre emballée de la vie moderne que je suis, je vais par trop loin. Oui ! retiens-moi au bord de l'abîme, il en est temps encore, car jusqu'ici, le mal n'est pas énorme ; il ne s'agit que d'un projet, d'un étonnant projet. Et maintenant, prête-moi toute ton attention, ma Michelle. Je commence.

A Valcœur, n'est-ce pas ? vous êtes abonnés au moins à plusieurs journaux. Eh bien ? ces journaux, pendant cette quinzaine, ouvre-les chaque matin à la quatrième page, et lis avec soin les annonces jusqu'à ce que tu rencontres l'avis suivant :

MAISON POUR DAMES Une association sérieuse vient de se fonder pour offrir exclusivement aux dames un grand choix artistique de manches d'ombrelles : ivoire, ébène, citronnier, épine, cornouiller, cep de vigne, etc. Sécurité et discrétion.

Tel est le prospectus arrêté. A quelque variante près, ça va passer un peu partout. Hein? suis-je au courant? Ce n'est rien, tu vas voir que j'en sais davantage. — Et l'adresse ? Ces messieurs, qui avaient d'abord songé à un entresol de la rue Laffitte, au dessous d'un grand couturier, ont eu la prudence d'opter pour un

Digitized by Google

vaste hôtel entre cour et jardin, au fond des Ternes, non loin des fortifications.

« Ces messieurs ! » Ce ne sont bien entendu pas nos maris qui, eux, auront tout à craindre de l'institution nouvelle. Ces messieurs sont toute une bande de jeunes hommes intelligents et passionnés, des artistes pour la plupart — peintres, romanciers, sculpteurs, journalistes, — se connaissant entre eux, au moins de réputation, et triés sur le volet, tous dans la force de l'âge de vingt-cinq à trente-huit ans, bien élevés, reçus, choyés partout, mais venant peu dans notre monde, parce que le temps leur manque et qu'ils ne s'y amusent guère. Ils préfèrent nous attirer à eux, et voilà ce qu'ils ont imaginé... Mais c'est ici, ma pauvre Michelle, que Clo-Clo s'embarrasse. Laisse-moi respirer. Non ! si je regarde en avant, je vais perdre tout mon courage. Continuons.

Tu n'es pas arrivée jusqu'à ton âge, sans avoir ouï dire qu'il existe dans les départements, et à Paris, nombre d'établissements hospitaliers où les hommes sont bien reçus, en toute saison et à toute heure. Gais ou tristes, jeunes ou vieux, beaux ou laids, garçons ou mariés, revenus de leurs illusions, ou neufs à la vie, ils n'ont qu'à se présenter. On leur donne à feuilleter un album qui contient des photographies

Digitized by Google

de femmes. Et, si le cœur leur dit, ils en désignent une et voient aussitôt arriver celle qu'ils ont choisie.

Puis, quand ils ressortent au bout d'une heure ou le lendemain, désappointés ou non, contents d'avoir goûté un moment d'oubli, ou n'ayant fait qu'irriter une soif inextinguible, le reste de l'univers n'a rien à dire. Ce qui s'est passé ou non dans la maison hospitalière ne regarde personne, reste entre eux et leur passion, entre leur idéal et la réalité.

Eh bien! par quelle flagrante injustice des mœurs — tu vas dire qu'on t'a changé ta Clo-Clo! — à cause de quelle humiliante inégalité, n'existe-t-il pas, quelque part dans la grande capitale, un exutoire analogue pour notre sexe?

Pourquoi? Réponds. Je t'entends d'ici t'écrier : « Quelle horreur! » je ne cache pas que tel a été mon premier cri. Le mien? Non, plutôt celui de notre éducation, de nos idées reçues, de notre morale étroite, des préjugés de notre race et de notre époque, préjugés formant l'atmosphère étouffante où nous avons poussé. Mais, j'ai réfléchi ensuite : réfléchis à ton tour! Rien n'est immuable ici-bas, parce que rien n'est absolu. Vérité en deçà, erreur au delà. Avec l'époque, le climat, la nationalité, tout passe, tout se transforme. Vivre? C'est

Digitized by Google

court et, pourtant, combien d'heures lourdes et cruelles. Toi, peut-être, tu es aujourd'hui aimée, heureuse. Mais moi? Qui te dit que demain, pleine de dégoût ou de lassitude à ton tour, tu ne seras bien aise d'avoir à portée de la main quelque sensation inconnue, et ce, sans déranger ta vie, sans désoler inutilement les tiens?

Alors, voici: Mettons que l'établissement dont je te parle soit ouvert. — Nuitamment de préférence, une voilette épaisse sur la figure, en fiacre pris à une station lointaine et les stores baissés, — ou sans aucune de ces précautions si tu en avais la crânerie, — tu arriveras dans la cour de la maison mystérieuse.

Quel battement de cœur, dis, la première fois! Maintenant, tu te sauverais, si tu l'osais. Déjà la porte cochère s'est refermée. Du dehors, personne ne peut te voir. Et les contrevents de toutes les fenêtres donnant sur cette cour sont hermétiquement fermés. Pas d'œil indiscret à redouter! Ça te remet un peu, et tu en as besoin. Voici qu'une négresse entre deux âges, baragouinant le français, en tablier éclatant de blancheur, t'a ouvert la portière. Sans avoir accepté la main qu'elle te tendait pour t'aider à descendre, tu l'as suivie d'un pas mal assuré. Une porte franchie, quatre

Digitized by Google

marches montées, te voilà dans le vestiaire.

On te débarrasse. Tu t'es assise dans un fauteuil, car l'émotion t'ôte les jambes. Devant toi, sur un guéridon, divers flacons et des petits verres. Ne refuse pas, c'est un cordial qui achèvera de te remettre. Puis tu te regardes dans la psyché. La négresse t'aide à défripper ta toilette. Tu lui demandes ce que tu lui dois. Elle ne comprend pas. Tu tires ta bourse: elle te montre un tronc pour les pauvres, car on ne reçoit aucun argent dans cette maison. Tu déposes ton offrande, et en te retournant, tu te trouves en présence d'un jeune homme d'une trentaine d'années, irréprochable de tenue, qui te salue respectueusement.

Il se met à tes ordres, et te fait visiter la maison, les grands et les petits salons, les jardins. Ici, l'on danse au piano. Là, des bosquets et des recoins obscurs si tu ne veux pas être vue, un cabinet de lecture où se trouvent les romans nouveaux.

Plus loin, une salle à manger où on lunche. En passant avec toi dans un étroit couloir, ton introducteur te fait mettre l'œil à un judas, par lequel tu aperçois un atelier où est en train de peindre un paysagiste déjà célèbre. « C'est Chose, vous savez, madame. Il travaille, lui, en attendant, pendant que les autres s'amusent.

Digitized by Google

Désirez-vous lui être présentée? Il sera bien heureux. » Et, comme tu refuses toute rougissante, ton introducteur reprend : « Préférez-vous faire la connaissance d'un homme de lettres? M. de B... est là, un peu plus loin, dans son cabinet, également seul... Minuit! il doit avoir fini son article... Je le connais! il serait si content de vous le lire pour en essayer l'effet sur vous avant de le livrer aux typos. »

Et ton introducteur se retire quand il te voit apprivoisée; c'est son jour de corvée, et il vient d'entendre dans la cour le roulement d'une nouvelle voiture. Te voilà de la maison ; va, viens, cherche la compagnie ou la solitude à deux, ou cache-toi pour rêver dans un coin. Lis, dors, mange, écris, fais de la musique. Liberté absolue : Tu es chez toi. Ces jeunes hommes auxquels tu as à faire, peintres, romanciers, poètes, sculpteurs, musiciens, ne sont pas des bourgeois ; la plupart ont des noms, quelques-uns sont célèbres, et tous bien élevés. Ils savent pourquoi tu es ici, et aucun n'aura la goujaterie de te reconnaître, s'il te rencontre plus tard hors d'ici. Ils sont humblement à tes ordres ; fais ton choix, commande, ou nargueles, si le cœur t'en dit. Tu peux t'offrir toutes les fantaisies avec eux, même un amour platonique.

Digitized by Google

Et voilà, Michelle, ce qui se raconte derrière le manteau. Sois indulgente! Ne me gronde pas trop de mes folies.

CLORINDE DE MAUCREUSE.

Madame Clorinde de Maucreuse, rue de Verneuil, à Paris.

Château de Valcœur, 15 avril.

Ma chère Clorinde,

Voici un siècle que je veux te répondre. Dans quelques jours, tu vas nous voir arriver à Paris, où nous resterons jusqu'après le Grand-Prix. D'ici là, sois assez gentille... (*Le restant de la lettre consacré à des commissions, aux recommandations les plus détaillées pour la modiste, la couturière; puis le post-scriptum suivant*):

P.-S. — A propos! Nous ne recevons ici que la *Gazette de France* et la *Revue des Deux Mondes* et je n'y ai pas trouvé l'annonce de la maison d'ombrelles. Au fond des Ternes, m'as-tu dit: mais la rue? Et le numéro?

MICHELLE DE VALCŒUR.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

L'ESPRIT

Digitized by Google

Digitized by Google

UN TRIUMVIRAT

L'autre nuit, dans la salle à manger du cercle, entre quatre ou cinq soupeurs seulement, la conversation, après s'être longtemps traînée sur le « tirage à cinq », s'éleva tout à coup, prit une tournure philosophique. On en vint à causer de l'ambition-passion. Et X..., expansif les soirs de déveine, s'écria :

— Moi, dans l'exercice de ma profession, j'ai connu un ambitieux réussi... ou, plutôt, trois... n'en faisant qu'un... trois têtes dans un bonnet... Le mystère de la sainte Trinité!

Ici, un silence. X... allumait un cigare à la bougie. Puis, comme personne ne reprenait la parole, il raconta, en entrecoupant ses souvenirs par des bouffées grisâtres :

— Il y a longtemps. Très jeune, je débutais. Le hasard d'un article déposé dans une boîte

Digitized by Google

me fit entrer dans un journal vraiment extraordinaire.

Le surlendemain matin, en m'éveillant, j'envoyai à tout hasard acheter ce journal, et quelle ne fut pas ma joie d'y trouver mon article ! Déjà ! Imprimé en bonne place sans trop de coquilles.

L'après-midi même, un peu avant cinq heures, rasé, ganté, correct, j'arrivai au journal, le *Pluton*, — permettez-moi de lui donner ce nom infernal. De même, pour ne pas sortir du sombre royaume, je désignerai le triumvirat qui le dirigeait, par les noms des trois juges infernaux, — et je fis passer une carte au rédacteur en chef, « M. Minos ».

Au bout de quelques minutes, le garçon de bureau revint et me remit une enveloppe à entête du *Pluton*, qui contenait un billet de banque de cent francs.

— Voilà ce que M. Minos m'a chargé... dans le cas où Monsieur serait venu se faire régler son article... Maintenant, si Monsieur était venu pour causer, le patron, très occupé en ce moment, le prie de l'excuser : mais il vous recevrait très volontiers si Monsieur voulait revenir entre minuit et deux heures du matin.

Je revins vers minuit et demi. Le garçon, tout jeune, un gavroche d'imprimerie, à la mine futée, porteur d'une casquette neuve sur

Digitized by Google

laquelle était écrit en lettres rouges : « *Le Pluton* », me reconnut tout de suite et me fit entrer dans le cabinet de Minos, un vaste cabinet, très administratif : bureau en bois noir, tout luisant neuf; divan en cuir vert, fauteuils et chaises également verts. Sur le bureau, un *Bottin*, ce qu'il faut pour écrire, quelques journaux du soir, dépliés. Et pas de bibliothèque, aucun tableau, pas même une gravure. Aux murs, rien qu'une grande affiche rouge du *Pluton*, fixée avec des pains à cacheter. En somme, un confortable de gare, la banalité de quelque salle d'attente des premières.

Presque aussitôt, un grand diable, haut sur jambes, possesseur d'un long nez d'importance, entra en courant et vint à moi, la main tendue, secoué d'un rire qui, dans sa bonhomie voulue, n'était pas sans séduction. En tenue de soirée, habit à la dernière mode, cravate blanche négligemment nouée. Presque aussi jeune que moi alors, de vingt-cinq à ving-huit ans.

— Monsieur X..., n'est-ce pas?... Très bien, votre article... Tout à fait bien... Avez quelque chose : compliments!... Je tiens beaucoup à causer avec vous... oui, beaucoup! Mais impossible maintenant... Arrivé du Théâtre-Français... d'une première... quittée pour aller avec Eaque, assister à une réunion de la salle Fa-

Digitized by Google

vié... Faut que je descende à la composition... voir la morasse... Mais, tout à l'heure, en remontant... Donc attendez ici... avez journaux du soir... Ou, plutôt, non! Rien dans journaux du soir... vous ennuieriez... êtes de la maison : pouvez descendre avec moi.

C'était un atelier de composition comme les autres, bas de plafond, où il faisait une chaleur étouffante. Sous la clarté crue des réflecteurs, une quinzaine de typos, en blouse, composaient devant les casses, hâtivement, car il y avait du retard, et l'arrivée de Minos, que je suivais, ne fit lever le nez à personne. Tout au fond, à côté des formes, « M. Eaque », le ténor du *Pluton*, penché sur la « morasse de *la une* », encore tout humide, que venait de lui passer le metteur en pages, relisait ardemment son interminable article de tête.

Petit mais râblé, Eaque. Trente ans au plus. Ancien peintre en bâtiments. Malgré l'air artiste qu'il tâchait de se donner, malgré un veston de velours gros bleu à brandebourgs et son bonnet d'astrakan, lui, était resté peuple, par la tournure et l'encolure, par ses solides attaches, ses rudes mains qu'il lavait pourtant avec soin, depuis qu'il vivait jour et nuit à côté de Minos. Mais, prolétaire décrassé, il avait beau porter maintenant du linge fin d'une irréprochable

Digitized by Google

blancheur : saisissant était le contraste entre ce cheval de labour et l'autre, sorte de grand poulain pur sang, piaffant de jeunesse, d'impatience, et lâché dans la politique comme dans une prairie qui lui semblait verte... couleur de l'espérance, tiens!

Debout, à deux pas, le metteur en pages attendait « la une ». En longue blouse grise, celui-ci, avec une cigarette éteinte collée à sa lèvre inférieure, et pendante. Mais Eaque prenait son temps, une main enfoncée dans ses longs cheveux, content de sa prose et poussant des petits gloussements satisfaits.

— Bon! c'est vous?... fit-il en reconnaissant le pas de Minos.

Et, comme il coulait un regard de notre côté, je l'aperçus de face, trop barbu, l'œil doux et voilé, enfin un de ces visages restés à l'état d'ébauche, qui donnent l'impression de « l'inachevé ». Puis, il ajouta en se renfonçant dans sa tartine :

— Henri, venez voir ça!...

Il l'appelait de son petit nom! Et l'autre, rejeton d'une illustre famille qui avait brillé dans l'Histoire de France au commencement de ce siècle, « Henri » était déjà à côté de l'ancien peintre en bâtiments, lisant des yeux l'article à sensation, pouffant de joie aux phrases

Digitized by Google

à l'emporte-pièce. Même, pour mieux lire, il finit par appuyer ses bras croisés sur l'épaule d'Eaque. Loin de se sentir gêné par cette fraternelle pesée, celui-ci, quelquefois, retournait la tête, afin de guetter au passage l'effet des bons endroits. Et l'effet se produisait; ces messieurs en avaient alors pour une demi-minute à se regarder au fond des yeux, échangeant à peine quelques exclamations, mais se comprenant dans le gobage, tour à tour folâtres comme deux gamins ou graves comme deux augures. Et la cigarette éteinte, qui pendait collée à la lèvre du metteur en pages, attendait toujours.

Soudain, le troisième du triumvirat, « M. Rhadamante », plus jeune que les deux autres, un aztèque, pas beau, cheveux en brosse, face complètement rasée, parut sur le seuil. Et pas content, avec son air malheureux de poulet déplumé, il vint se planter devant Minos et Eaque en gémissant :

— Est-ce raisonnable!... Une heure de retard, et ce soir surtout!... ce soir, où nous tirons douze mille de plus...

Puis, leur arrachant des mains la morasse, il la rendit au metteur en pages; et, subitement autoritaire :

— Serrez la une!

Digitized by Google

Cinq minutes plus tard, dans le vaste cabinet de travail, sans objets d'art, et sans livres autres que le Bottin, Minos, assis à mon côté, sur le divan en cuir vert, me dit à brûle-pourpoint :

— Etes-vous ambitieux?

Je l'étais certes, en ce temps-là surtout, mais pas comme l'entendait le rédacteur en chef du *Pluton*. Ecrire un beau livre, faire jouer une pièce passionnante, vraie jusqu'à la cruauté : oui, j'étais ambitieux ! Je répondis donc affirmativement à Minos, mais sans préciser.

— A la bonne heure ! s'écria-t-il aussitôt. Du moment que vous êtes ambitieux, vous êtes mon homme ! Vous faites définitivement partie de la rédaction du *Pluton !*... Moi aussi je suis ambitieux.

— Vous voulez arriver à la députation? demandai-je, ingénument.

Ici, Minos eut un sourire dédaigneux, un haussement d'épaules d'homme supérieur.

— Non ! autre chose... Ministre?... Pas même ! Ce n'est pas assez durable... Si je vous disais que moi, rédacteur en chef de l'organe révolutionnaire le plus lu et le plus influent sur le peuple de Paris, je me considère comme autrement puissant que le titulaire d'un portefeuille... Oui, ce peuple aujourd'hui est roi, et je suis son chef de cabinet inamovible... Puisque

Digitized by Google

je fais l'opinion moi ! et que c'est moi qui dispose, en réalité, des sièges à la Chambre et au Sénat, des Préfectures, des Ambassades, des Ministères...

« Bravo ! » Cette façon originale d'envisager l'ambition m'inspirait un respect pour le personnage. Mais je fus un peu défrisé quand M. Minos ajouta :

— Vous, par exemple, vous le serez, député !... Si je ne veux rien être, je désire que les quinze rédacteurs du *Pluton* entrent tous à la Chambre... jusqu'à mon garçon de bureau, que je verrais volontiers conseiller municipal...

— Merci pour lui et pour nous !... Vous êtes bien aimable ! répondis-je ironiquement.

Mais mon ironie, il ne s'en aperçut même pas. Plus apte décidément à échafauder des rêves qu'à observer les hommes, un tantinet naïf, Minos, un soir, dès la semaine suivante, se livra complètement :

— Si je vous disais, monsieur, qu'à nous trois : Rhadamante, notre secrétaire de rédaction, Eaque, et moi, nous serons un jour les maîtres de la France...

— Pas possible ! m'écriai-je.

— Vous vous imaginez que je plaisante : je n'ai jamais parlé aussi sérieusement... Et vous allez voir le bien fondé de nos espérances...

Digitized by Google

M. Thiers étant président de la République, nous, le *Pluton*, organe le plus avancé de l'opposition, que faisons-nous depuis quelque dix-huit mois, et avec un incontestable bonheur?... Nous sommes en train d'user M. Thiers..., et. sans nul doute, avec de la persévérance, rien que par la force des choses nous arriverons à saper son gouvernement... Bien! M. Thiers, une fois renvoyé à « ses chères études », qu'arrivera-t-il? Le maréchal de Mac-Mahon? Nous userons Mac-Mahon; puis qui? M. Grévy, si vous voulez? Nous userons M. Grévy... et chacun de ses successeurs, quels qu'ils soient... Enfin, quand nous aurons usé à tour de rôle M. Clémenceau, le duc d'Aumale, et Jules Ferry, et le général X..., et l'ingénieur Y..., M. Rochefort, si vous voulez, et dix autres, vingt, trente, s'il est nécessaire, le moment arrivera où il n'y aura plus que nous... debout... et nous serons les maîtres... Oui, monsieur, la République et la France nous appartiendront un jour... à nous trois : Rhadamante, Eaque et moi!...

Le rédacteur en chef du *Pluton*, M. Minos, quand il parlait de ses rêves ambitieux, s'exprimait avec tant de conviction que risquer un sourire eût été une impolitesse. Ce fut donc avec le plus grand sérieux, et non sans une certaine timidité, que je risquai une objection.

Digitized by Google

Son journal même, cet engin de destruction d'une efficacité incontestable, réelle, le *Pluton* enfin, n'était-il pas à craindre à la longue, que le gouvernement... plutôt que de se laisser entamer par lui... oui ! qu'un de ceux qui tiendraient la queue de la poêle, se ravisant un jour, n'essayât de...? Les yeux hors de la tête, Minos ne me laissa pas achever.

— Supprimer le *Pluton!!!* s'écria-t-il, avec un sourire de pitié ; mais vous n'y pensez pas!... Quel gouvernement oserait jamais commettre cette faute?... Songez que nous tirons ce soir à cent cinquante mille... ce qui, avec une moyenne de trois lecteurs par numéro, suppose quatre cent cinquante mille lecteurs : une armée!... Une armée qui, demain matin, ferait sans doute une émeute, peut-être une révolution, si elle ne trouvait pas son cher *Pluton* dans les kiosques!

Entré dans la rédaction ordinaire du *Pluton*, j'eus bientôt l'occasion de voir le triumvirat à l'œuvre chaque jour. Leur enthousiasme, comme leur jeunesse et leur optimisme naïf, était admirable. A la rigueur, Rhadamante, évidemment l'homme pratique du triumvirat, des doutes me venaient sur la sincérité de son emballage. Mais Eaque et Minos, eux, croyaient tellement que c'était arrivé, qu'ils finirent par

Digitized by Google

cohabiter ensemble, fraternellement, sans doute afin de pouvoir, jour et nuit, vivre à deux leur rêve éveillé. Oui, l'ancien peintre en bâtiments quitta son garni, mit dans un fiacre sa malle, et vint s'installer dans le superbe appartement du patricien. Ils prenaient leurs repas ensemble, se rendant ensuite au *Pluton*, en revenaient de compagnie à trois heures du matin. Et ils couchaient dans deux chambres contiguës, dont la porte de communication était laissée ouverte. Aussi, quelquefois, d'un lit à l'autre, au milieu de la nuit, des dialogues comme celui-ci :

— Eaque!

— Quoi?

— Dormez-vous?

— Moi non plus !... Impossible de fermer l'œil.

— Je crois que nous avons pris une mauvaise attitude dans la question du mode de votation...

— J'y pensais... Pourquoi défendre le scrutin d'arrondissement?... nous engager pour l'avenir?... Une vraie faute!

— D'autant plus que nous en aurons besoin, nous, un jour, du scrutin de liste.

— Incontestablement...

Ici, un double profond soupir. Puis plus rien. Au bout d'un silence :

Digitized by Google

— Minos?

— Quoi?

— Il n'est pas bien tard?...

— Trois heures quarante-cinq...

— Si nous allions faire sauter le filet pour le scrutin d'arrondissement?... On ne roule pas encore...

— C'est une idée : nous ferions scier le cliché... on mettrait n'importe quoi à la place...

— Allons, faut il allumer?... En moins de quinze minutes, si nous tombons sur un bon fiacre...

— Non, Rhadamante ferait une de ces têtes, en nous voyant revenir... Tant pis pour le scrutin de liste!... Bonne nuit!...

— A demain!... Il fera jour... et nous en serons quittes pour nous déjuger...

Minos devait faire le désespoir de sa famille, qui n'admettait sans doute ni ce genre de vie, ni cette cohabition, ni la couleur politique et sociale du *Pluton*, ni les rêveries ambitieuses d'Henri. Malgré leur grande fortune, ses parents ne manquaient pas de faire la grimace quand leur revenait finalement la carte à payer. Néanmoins, dans ses bons jours, le *Pluton* passait pour une affaire industrielle susceptible de rapporter quotidiennement vingt-cinq louis. Mais ces jours brillants avaient des lendemains.

Digitized by Google

Et les lendemains étaient généralement terribles, grâce aux « requins », — nous les appelions ainsi, — gens de sac et de corde, usuriers tarés et repris de justice, qui se succédaient à « l'administration » du journal, attirés là sans doute par la candeur en affaires de « Monsieur Henri ». En attendant de présider aux destinées de la France, le malheureux accordait sa confiance financière à de louches particuliers. Puis, lorsqu'à la fin se découvrait quelque pot aux roses, le grand nez de Minos prenait, ces soirs-là, une inclinaison mélancolique. Et, vous rencontrait-il alors, rendu gentil et communicatif par la mauvaise fortune, désireux d'oublier le contact des fabricants de chaussons de lisière, il se sentait tout porté à faire cas de la littérature, à vous prendre pour confident.

Ce fut en une de ces heures d'expansion qu'il soupira dans mon gilet :

— Un administrateur filou, ça se jette à la porte comme un larbin qui vole... Un simple accident ! On en est quitte pour revoir de près les écritures... On régularise, on paie, et tout est dit !... Mais ce qui m'affecte bien plus et me décourage, c'est de voir l'inertie, l'apathie de notre génération... Êtes-vous toujours ambitieux, vous, au moins !... Oui, pas pour deux sous d'audace, de conception et de volonté de

Digitized by Google

parvenir chez nos contemporains!... Ainsi, tenez! j'ai un frère, un peu plus jeune que moi... Depuis trois ans sorti du lycée, il ne fait rien... rien... sait qu'il aura toujours de quoi vivre... Il ne veut même pas voyager... L'hiver, il va quelquefois bâiller au théâtre; l'été, il chasse ou pêche à la ligne... toute l'année, il fume... Eh! bien, si je vous disais que, pas plus tard qu'hier soir, mon jeune frère m'a refusé... oh! mais là, formellement... de se faire prêtre...

— Pas possible! fis-je avec une réelle stupéfaction, mais dont il était l'objet, lui, et non pas son frère.

— Prêtre! vous comprenez, avec les relations de notre famille... prêtre... mon frère serait certain, au pis aller, d'arriver au cardinalat! Voyons, prince de l'Église! Ça ne devrait pas le tenter?... Puis, ce n'est pas tout... Qui sait? quand, après avoir usé vingt gouvernements, il n'y aura plus que nous... quand Rhadamante, Eaque et moi, nous serons devenus les maîtres de la France... Oui, qui sait? Mon imbécile de frère n'a pas tressailli, et je lui ai pourtant montré, dans un avenir probable... certain... le but que nous l'aiderions à atteindre... Un but grandiose, merveilleux : le trône de saint Pierre!!!

Digitized by Google

Un autre jour encore, Minos me laissa lire jusqu'au fond de son âme. La joie, cette fois, le rendait expansif.

Il s'agissait d'une élection, d'une élection parisienne unique, d'une mémorable élection qui, depuis plusieurs semaines, passionnait la grande ville et la France. Il s'agissait de faire une niche au pouvoir, de blackbouler le candidat agréable, un ami personnel du président de la République ; et, pour arriver à ce résultat, Minos, le premier, avait eu l'idée de lancer une candidature ingénieuse — inepte — à laquelle nul n'avait pensé, mais que toutes les nuances de la presse indépendante furent bientôt unanimes à patronner. Le candidat du *Pluton* était donc devenu le candidat de l'opposition coalisée. Et le grand jour, le dimanche du vote, vers six heures, au moment où commençait partout le dépouillement du scrutin, moi, arrivant au journal, pour savoir les nouvelles, je trouvai les portes ouvertes, les pièces vides, chacun, garçons de bureaux et rédacteurs, parti à la recherche des résultats. Personne! sauf, tout au fond, dans son cabinet, solitaire et se promenant la main derrière le dos, Minos.

— Déjà! me dit-il, tout pâle, comme sortant d'un rêve. Que savez-vous?

Digitized by Google

Puis, devant mon silence, ses yeux cherchèrent la pendule, qui marquait six heures vingt. Comprenant alors qu'il était trop tôt pour que j'eusse appris quelque chose :

— Avez-vous voté, au moins?... et, pour le candidat du *Pluton*?

Je répondis par un signe de tête affirmatif, qui était un mensonge, car aujourd'hui encore, vingt ans plus tard, je ne me suis jamais fait inscrire sur une liste électorale.

Comme, par discrétion, j'allais me retirer, Minos, se laissant choir sur le divan en cuir vert :

— Je vous en prie, ne me laissez pas seul!

Invité par son regard, je m'assis à côté de lui. La pendule sonna la demie. Alors, il me saisit brusquement le bras, son grand nez s'inclina vers moi, très ému ; puis après un rire nerveux qui le secoua un moment, redevenu subitement maître de lui :

— Mon bon ami, me dit-il d'un ton pénétré, vous ne vous imaginez pas... Écoutez! il m'est arrivé de gagner cent mille francs au jeu, dans une nuit... ou j'ai eu des bonnes fortunes, j'ai parfois obtenu les faveurs d'une duchesse... Eh! bien, de ma vie... entendez-vous, de ma vie... je n'ai jamais rien désiré autant que ce que je vais apprendre dans quelques instants...

Digitized by Google

— Ou ne pas apprendre !... ajouta-t-il, d'une voix tremblotante, suffoquée.

. . . . . .

Ici, X... jeta son cigare éteint, et conclut :

— Le dénouement?... Vous savez tous que le candidat du *Pluton* fut élu contre M. de R... à une forte majorité. Puis, M. Thiers, « usé », un peu par le triumvirat mais par d'autres personnages aussi, et surtout par lui-même, tomba de la présidence de la République, selon les pronostics de Minos; mais, accident que Minos n'avait point voulu admettre, le successeur de M. Thiers mit Paris en état de siège, et, un des premiers soins de l'état de siège fut de supprimer, d' « oser supprimer », le *Pluton*, sans que, le lendemain matin, « l'armée des quatre cent cinquante mille lecteurs », ne trouvant plus dans les kiosques son organe favori, ébauchât la moindre émeute pour le réclamer... Oh! un coup dur pour le pauvre triumvirat!... La cohabitation d'Eaque et de Minos se prolongea pourtant plusieurs mois... Après diverses tentatives inutiles de résurrection du *Pluton* sous un nouveau titre, Eaque voulut occuper ses loisirs, et se ressouvenant de son ancien métier manuel, refit toutes les peintures des portes et boiseries du confortable appartement de son ami, où il ne devait pas se trouver trop

Digitized by Google

mal... Deux couches au moins, peut-être trois, sans compter le vernis!... Puis, hélas! tout a une fin : le vernis une fois sec, tout à fait sec, et l'état de siège persistant, Minos ne retint plus Eaque... Aujourd'hui, bien des années après, assagi, Minos dirige de nouveau un journal, un journal financier et nullement subversif... Eaque, lui, est redevenu peintre en bâtiments... Quant à Rhadamante, je me suis laissé dire que, substitut quelque part, à Digne ou à Tonnerre, il défend maintenant, comme un enragé, la Famille, la Religion, la Propriété.

Digitized by Google

JEAN NORVAL

I

Un lundi de mai 1871, dans la petite maison qu'il habitait, rue des Dames, aux Batignolles, Jean Norval se réveilla en sursaut.

Il n'était pas sept heures du matin. Un vacarme inaccoutumé montait de la rue, semblait secouer la maison. Il passa vite sa robe de chambre et se mit à la fenêtre.

Des hommes effarés couraient. Des femmes faisaient de grands bras, en poussant des cris. Un omnibus vide, dont l'impériale était chargée d'échelles et de tonneaux, passa au grand galop. Puis, ce furent des fiacres réquisitionnés, portant des cargaisons de gardes nationaux en armes, d'ouvriers en blouse tenant aussi un fusil. Et le quartier entier était sens dessus dessous. Ce séjour si paisible des petits ren-

Digitized by Google

tiers, des vieux retraités de l'armée ou de l'administration, sentait la poudre et la bataille.

Jean Norval referma la fenêtre et se rendit dans son cabinet de travail, une pièce claire, encombrée de livres et de tableaux, donnant sur des jardins.

Là, devant son bureau, assis dans le fauteuil accoutumé, comme l'heure de sa tâche quotidienne était venue, il voulut machinalement se mettre à écrire.

Il attira devant lui une haute pile de feuilles volantes, numérotées, prit la dernière où n'étaient encore tracées que quelques lignes. Puis, ayant consulté un moment ses notes, il trempa sa plume dans l'encre et se mit à travailler à *Un Déclassé*, une œuvre de longue haleine, rigoureusement exacte, sur laquelle il s'acharnait depuis de longs mois.

Il n'y avait pas moyen! Deux où trois fois par minute, le sifflement d'un obus passait au-dessus de la maison. Le Mont-Valérien tirait sur la butte Montmartre, et, de son mieux, une batterie établie sur la butte ripostait. Mais le tir malhabile de celle-ci restait court, plus d'un obus tombait malencontreusement dans les Batignolles.

Bientôt, sifflements et détonations devinrent

Digitized by Google

plus rapprochés. Même un obus éclata soudain, là, derrière la maison, tout près, avec un énervant vacarme. Hors de lui et révolté, n'ayant plus une idée dans la tête, Jean Norval jeta coléreusement sa plume.

II

Ne pouvant décidément pas travailler, il passa un veston, prit sa canne et son chapeau, et descendit l'escalier quatre à quatre. Comme il allait ouvrir la porte de la rue, le concierge de la maison parut à l'entrée de l'escalier qui descendait aux caves.

— Monsieur n'y pense pas! s'écria celui-ci d'une voix mal assurée. Il y a un terrible branle-bas dans tout le quartier!... La rue n'est pas sûre... Mettre le nez dehors, maintenant, c'est s'exposer à ne jamais rentrer!...

Et, s'aventurant de deux ou trois pas dans le vestibule, le concierge montra à Jean Norval quelque chose. Un éclat d'obus, après avoir crevé l'imposte, était venu tomber à ses pieds. Il l'engageait à faire comme les autres locataires; tous, prudemment, s'étaient réfugiés en bas, dans les sous-sols. On avait descendu des matelas, même des provisions. D'ailleurs,

Digitized by Google

ça ne serait jamais bien long. Les troupes de Versailles, entrées dans Paris pendant la nuit, se déployaient en éventail, en longeant les fortifications. Ce ne pouvait être que l'affaire de quelques heures. Avant la fin du jour, le quartier se trouverait délivré.

Jean Norval passa outre, en haussant les épaules. « Délivré! » Ce mot le frappait dans la bouche du concierge. « Paris délivré par Versailles! » Il fallait que cet homme eût bien peur pour parler ainsi, lui qui, la veille encore, ne tarissait pas en insultes contre « ces salauds de Versailleux »!

Et, profondément écœuré, l'écrivain sortit de la maison. Il battit tout le quartier. En proie à une exaspération croissante, énervé, insensible aux dangers qu'il pouvait courir dans la bagarre, il erra jusqu'au soir sur les boulevards extérieurs et dans les rues.

A la mairie du dix-septième, où il porta ses pas, la confusion était indescriptible. Une foule compacte et affolée, femmes, enfants et gardes nationaux pêle-mêle, se poussait en tous sens, faisait des remous sur la place et avait forcé les grilles. Entrait et sortait qui voulait. On s'écrasait dans la petite cour, encombrée par un monceau, sans cesse grossissant, d'objets de toute sorte : pantalons de fédérés à bande

Digitized by Google

rouge, vareuses galonnées, képis, ceinturons, baïonnettes et fusils, abandonnés d'avance par les trembleurs. Et tout le monde avait perdu la tête, parlait à la fois, criait. Çà et là, debout sur des chaises, sur les barreaux d'une échelle appliquée au mur, sur des tables, certains orateurs improvisés se grisaient encore de phrases creuses, ou lançaient dans le tumulte les motions les plus impraticables, les plus extraordinaires.

L'horloge de la mairie sonna onze heures. Soudain, un fiacre découvert, qui avait péniblement fendu la foule houleuse arriva au pas jusqu'à la grille. Jean Norval en vit descendre un homme entre deux âges, qui portait les insignes de membre de la Commune. Une escouade de gardes nationaux l'escortait. Il avait du ventre. Son képi ne lui donnait pas un aspect militaire; avec sa grande barbe en éventail, où de nombreux fils d'argent commençaient à paraître, il avait bien plutôt un air débonnaire, précocement patriarcal. Le regard, intelligent d'ailleurs, profondément honnête, presque tendre, inspirait la sympathie. A quelques pas de lui, Jean Norval remarquait sa pâleur défaite, son air exténué. Noir de poussière, les vêtements fripés, s'appuyant sur une canne, le membre de la Commune, d'une voix éteinte,

Digitized by Google

demanda à parler au maire, à défaut aux adjoints. Hélas! il n'y avait plus ni adjoints, ni maire! Se rendant alors compte de la situation, le malheureux se fit apporter une carafe d'eau, qu'il vida d'un seul trait, puis remonta dans son fiacre, et repartit, suivi de son escorte. Il n'était que temps; déjà la foule le huait, se prétendant trahie. Ceux qui, à son arrivée, l'avaient acclamé comme un sauveur, lui jetaient des pierres.

Le cœur gros, Jean Norval s'éloigna de la mairie.

Vers trois heures, n'ayant encore rien pris, il s'arrêta chez un marchand de vins de la rue Lévis et commanda un « ordinaire ». Tandis qu'il assaisonnait son bœuf en salade, une vingtaine de fédérés en armes entrèrent avec un officier. Ceux-là allaient défendre un poste avancé. Pour se donner du courage, ils demandèrent un litre d'eau-de-vie. Deux ou trois d'entre eux, déjà gris, regardaient Jean Norval de travers, se mirent tout à coup à l'insulter.

Il dut ne pas répondre, et le marchand de vin le fit s'éclipser par une petite porte. Vers le soir, comme il rentrait par l'avenue de Clichy, deux autres pochards, la trogne rouge, poussant des hoquets, le conduisirent, à coups de crosse de fusil, jusqu'à la grande barricade de

Digitized by Google

l'entrée de l'avenue; puis, là, le contraignirent à remuer quelques pavés.

Alors, la nuit venue, quand Jean Norval se retrouva seul dans son cabinet de travail, sa poitrine oppressée respira enfin librement.

III

Son exaspération de la journée tombait. Ses nerfs se détendirent. Quelle douceur de se retrouver loin des violences de la rue, au milieu de ses tableaux aimés, de ses manuscrits et de ses livres! Et il humait l'air avec soulagement. Oui! ce réduit consacré à l'étude et à la production de la pensée, exhalait positivement une odeur à part, calmante et rafraîchie. Il ne ressentait plus aucune colère contre cette imbécillité de la poudre.

Il oublia même ce qu'il venait de voir, les brutalités de la fièvre, les affolements et les apostasies, toutes les variétés de la lâcheté humaine, pour ne penser qu'aux épouvantables malheurs qui allaient fondre sur ce pauvre peuple inconscient ou abusé. Dans quelques heures, lorsque d'autres brutes et d'autres lâches seraient les vainqueurs, jusqu'où iraient les représailles?

Digitized by Google

Et une pensée surtout le faisait saigner.

Celle-ci : — A quoi bon une semblable guerre? Comme si le sang répandu devait prouver quelque chose! Comme si la « question sociale » pouvait être un jour tranchée à coups de sabre? Comme si l'action pouvait se substituer à la pensée, et la solution d'un problème ardu sortir de la mêlée d'une bataille!

Alors, pendant que le concierge et les autres habitants de la maison se tenaient à plat ventre, là-bas, dans les sous-sols, Jean Norval ouvrit la fenêtre de son cabinet, s'accouda au balcon.

Au-dessus de la maison, les obus continuaient à se croiser, plus pressés, prolongeant dans la nuit leurs sifflements, puis éclatant quelque part, au loin. On eût dit les détonations fréquentes de quelque beau feu d'artifice. Là-haut, sur sa tête, le ciel obstrué d'une épaisse colonne de fumée noire, qui ne se dissipait plus, et que teintait déjà d'écarlate le reflet des premiers incendies. Paris tout entier, avant d'être pris de vive force, commençait à flamber. La bataille avait sa grandeur.

Mais Jean Norval se disait que, quand même la Commune repousserait victorieusement l'attaque et s'imposerait comme gouvernement reconnu de la France, la terrible question de

Digitized by Google

l'inégalité humaine et des injustices sociales ne se trouverait pas pour cela résolue. Ces hommes de l'émeute, une fois au pouvoir, verraient commencer les véritables difficultés! Ne se dévoreraient-ils pas à leur tour? Avaient-ils un programme net et basé sur l'expérience scientifique? A quelle douloureuse impuissance n'aboutiraient pas fatalement leurs efforts sans méthode et leurs bonnes volontés isolées? Au bout d'une ère indéfinie de convulsions nouvelles, de quelles améliorations positives bénéficieraient les misérables? Folie et duperie, alors, que chacun de ces coups de canon! Enfantillage! Aveuglement! Sacrifice inutile! Stupidité humaine!

Et il rentra. Refermant, avec soin, contrevents et volets, Jean Norval vint s'asseoir à sa table de travail et reprit la phrase dont il ne s'était pas tiré le matin. Pendant que de grands enfants cruels brûlaient de la poudre et cherchaient à se tuer sans savoir pourquoi, lui, passa le reste de la nuit à achever son douzième chapitre.

IV

Quand il eut fini et qu'après d'obstinés efforts il fut parvenu à exprimer toute sa pensée jusqu'à la dernière goutte, Jean Norval,

Digitized by Google

revenant au sentiment de la réalité extérieure, s'aperçut qu'il faisait grand soleil. Il était huit heures du matin. Le canon s'entendait encore, lointain.

Mais le concierge monta, radieux, dansant presque de joie et d'enthousiasme :

— Vous ne savez donc pas, monsieur? La rue est pleine de pantalons rouges... Ça fait plaisir à revoir, ces braves petits tourlourous; voici joliment longtemps que nous en étions privés... Et ce matin, à la pointe du jour, si vous aviez vu! Ils n'en ont pas eu pour longtemps de nettoyer le quartier! Montmartre aussi est déjà à nous!...

Et comme Jean Norval le regardait avec des yeux fixes, étonnés, l'autre, sans se déconcerter, ajouta :

— Monsieur, donnez-moi donc quelques bouteilles de vin pour eux... J'en ai déjà régalé un tas, dans ma loge... Même que ma femme a voulu embrasser le capitaine.

Digitized by Google

UN LOUIS PAR JOUR

I

Quand le trente-et-quarante lui eut ratissé son dernier billet de banque, Oscar se leva et partit d'un pas de somnambule.

Maintenant, dans la grande salle aux quatre tables de roulette, les chefs de partie annonçaient « les trois dernières ». D'un geste machinal, il se fouilla et, ne trouvant dans son gousset qu'une pièce de cent sous, tout ce qui lui restait, il la mit sur zéro, en plein. Zéro sortit. Une courte lueur raviva un instant son œil morne. « Laissez tout! » fit-il du geste au croupier qui allait lui passer ses neuf louis. Et la boule, lancée de nouveau, se mit à sautiller. Si le zéro sortait deux fois de suite : « Pourquoi pas? Ça arrive... », il aurait rattrapé six mille francs, de quoi recommencer le

Digitized by Google

lendemain la bataille... Hélas! « 13 », annonça le croupier. Bonsoir cette dernière espérance.

Oscar traversa l'atrium, reprit son chapeau et sa canne au vestiaire où, pour la première fois, « il ne donna rien », n'ayant plus un centime sur lui, et sortit du Casino. Après avoir erré quelque temps dans les féeriques jardins de Monte-Carlo, il finit par se laisser tomber sur un banc écarté, derrière un épais massif, dans le noir. Et il y était depuis longtemps en proie aux plus désagréables pensées et indifférent à la belle nuit méridionale, aux senteurs printanières, à la musique de la mer invisible, mais très proche, lorsque, soudain, à l'autre bout du banc, un éclat de rire, une sorte de grincement de scie, agaçant et goguenard, le fit tressaillir. Comment, il n'était pas seul! Un petit être, étriqué et frémissant, qu'il n'avait pas entendu venir, se trouvait installé là. Deux yeux de braise, phosphorescents comme ceux d'un chat, le dévisageaient.

II

Assis, maintenant, tout près d'Oscar, le petit être étriqué et frémissant lui parlait :

— Je sais tout... C'est la quatrième fois, en

Digitized by Google

dix-huit mois, que vous sortez du temple d'à côté, complètement décavé... La première, s'il vous en souvient, ce ne fut pas long. Vous n'aviez jamais mis les pieds dans une maison de jeu... Entré là, par hasard, une après-midi, avec, dans votre portefeuille, huit beaux billets de mille qui devaient vous permettre d'achever votre hiver en Italie et en Algérie, vous avez d'abord gagné ; mais, le soir, après le dîner, vous êtes revenu croyant que ça allait durer, et patatras! Votre voyage en Italie et en Afrique se trouva terminé... La seconde fois, quelques semaines après, vous reveniez avec plus de cent mille francs, ayant la naïveté de compter sur la force des gros bataillons. Et après des hauts et des bas, en quelques semaines, va te faire lanlaire!... La troisième fois, le reste de votre patrimoine, rapidement réalisé, y a passé : deux maisons de rapport, trois fermes, les bois, le château de vos pères... Vous n'auriez jamais pu revenir une quatrième fois sans cet héritage de votre oncle de Philadelphie, qui, à quelque temps de là, eut le bon esprit de... Mais, à présent, plus d'oncle à l'horizon et vous voilà tout à fait au bout de votre rouleau, parce que...

— Ah! ça, s'écria Oscar stupéfait, qui donc êtes-vous?...

Un long éclat de rire railleur grinça et les

Digitized by Google

deux yeux phosphorescents de l'inconnu crépitèrent de malice dans l'ombre. Oscar allait se fâcher, mais l'autre ne lui en laissa pas le temps; et, d'un geste large embrassant l'horizon, répondit :

— Qui je suis? Ecoutez... il n'est pas loin de minuit, et depuis longtemps le casino a fermé ses portes, bourgeoisement, comme un bon boutiquier qui n'a pas perdu sa journée. Mais le cercle Masséna de Nice bat son plein à cette heure, et les cercles de Paris donc, et ceux des départements et des nations voisines, sans compter les claque-dents, les tripots clandestins de partout... Et, aux antipodes de la terre, où il fait jour maintenant, et dans l'univers entier tout le monde joue, les pauvres comme les riches, les filous comme les dupes. Eh! bien, je suis celui qui est partout en même temps et qui surveille toute espèce de jeu : le trente-et-quarante et la roulette, le baccara des civilisés, le pocker des Américains, les osselets des sauvages, le jeu aux bouchons des voyous, et le jeu aux billes des enfants, sans compter la Bourse et le négoce... Et c'est moi qui dirige le hasard, qui mélange les cartes et les dés, qui conduis l'imprévu... Je déjoue les systèmes, je fais sauter les martingales, j'interromps les parolis, j'embrouille les intermittences, j'amène

Digitized by Google

les coups extraordinaires. C'est encore moi qui amadoue les débutants en les faisant gagner la première fois, et j'enrage ceux qui veulent se rattraper, j'ensorcelle les avides, qui, une heure, croient tenir enfin la fortune... Bref, j'accumule les désespoirs, les ruines, les bassesses, les suicides, les avilissements : Je suis le doigt de la fatalité, le prince sombre de la veine et de la déveine... Je suis le démon du jeu.

— Eh! bien, que me voulez-vous? répliqua Oscar, sans broncher, d'une voix amère et distraite.

— Vous ne devinez pas, très cher?

Et, éclatant encore de rire, de son rire agaçant et goguenard, le petit être ajouta en se frottant les mains :

— Je veux faire quelque chose pour votre malechance.

III

L'étrange compagnon lui toucha alors le bras et, posément, en bon diable familier, se mit à lui expliquer ce qu'il attendait de lui.

— Mon petit, commencez par rentrer tranquillement chez vous à l'*Hôtel de Paris*, où, pour dix-sept jours, vous devez une note de

Digitized by Google

deux mille quatre cents francs, qui vous a déjà été présentée trois fois. Et rentrez le front haut, car vous trouverez sur votre table de nuit la note tout acquittée.

— Et puis? demanda Oscar anxieux.

— Et puis, vous n'aurez qu'à vous endormir du sommeil du juste.

— Mais demain?

— Patience! Laissez-moi donc le temps de parler... Demain, et les jours suivants, voici ce que j'attends de vous... Tous les matins, en vous levant, vous trouverez sur la cheminée un louis... Un seul... Avec cette pièce unique de vingt francs, vous entrerez au Casino et, soit au trente-et-quarante, soit à la roulette, vous aurez devant vous la journée entière, l'après-midi et la soirée, pour perdre ces vingt francs.

— Hein? dit Oscar qui croyait avoir mal entendu.

— Je dis: pour perdre ces vingt francs. Pour un guignard comme vous, déjà ruiné au jeu plusieurs fois, je crois que ce ne sera pas très difficile.

— En effet...

— Notez bien que, ces vingt francs, vous n'êtes pas tenu de les perdre du premier coup. Ainsi, le jour où la déveine... non! je veux dire la veine!... vous aura poursuivi longtemps, j'ad-

Digitized by Google

mets que, lorsque vous vous interromprez pour aller dîner, vos poches soient bourrées d'or et de billets de banque. Mais, cette somme, il s'agira de la rapporter tout entière et de la reperdre le soir. L'important est, qu'à onze heures, au moment de la fermeture, vous sortiez de la maison de jeu complètement décavé... Voilà tout. Et inutile d'ajouter que, grâce à ce petit travail quotidien, je ne vous laisserai manquer de rien. Vos moindres désirs seront satisfaits. Qu'en dites-vous, mon camarade?

Oscar ne se hâtait pas de répondre, mais un involontaire sourire lui entr'ouvrait les lèvres. Certes, une inquiétude mal définie, une sorte d'angoisse, dont il ne pénétrait pas les motifs, lui serrait le cœur ; et, en même temps, une idée rassurante, et même comique, l'égayait. Ce n'était que ça! eh! bien, pour un démon du jeu, celui-ci n'était vraiment pas fort. Perdre un louis : la belle affaire! Se borner à gagner un louis par jour, avec une somme illimitée dans la poche, ne serait pas déjà si difficile. Mais est-ce que perdre n'était pas autrement facile que gagner?

L'autre, alors, d'un air mauvais :

— Attendez, avant de rire comme ça dans votre moustache, attendez un peu... Dans tous les cas, n'oubliez jamais que, le jour où vous

Digitized by Google

n'arriverez pas à perdre votre louis, vous tombez sous ma coupe et m'appartenez corps et âme... Ce qui ne sera pas précisément drôle pour vous...

Puis, lui tendant sa main osseuse :

— Vous voilà averti, et vous n'êtes pas un enfant... Oui ou non, voulez-vous toper là?

IV

Depuis trois mois et demi déjà, Oscar perdait régulièrement son louis quotidien.

Il le perdait avec méthode, consciencieusement, en bon employé exact à son bureau, qui passe des manchettes de lustrine avant d'écrire.

Le joueur effréné d'autrefois était loin. Plus de fièvre et plus de nerfs. Il avait sa place de prédilection, toujours la même, qu'un « marqueur » dès l'ouverture des salles lui gardait, à la table de trente-et-quarante du fond. Lui, n'arrivait que vers deux heures, après avoir pris longuement son café et fumé un cigare au soleil. Il commençait par étudier sérieusement la carte sur laquelle son marqueur, payé au mois, avait épinglé pour lui les rouges et les noirs, les couleurs et les inverses.

Digitized by Google

Une fois pénétré de « l'esprit de la taille », il jetait enfin son louis, et, en moyenne, dix-huit fois sur trente, il arrivait à le perdre du premier coup. Sa tâche alors finie, il avait de la tranquillité jusqu'au lendemain.

Au contraire « gagnait-il », avait-il le déboire de se voir à la tête de deux louis? loin de s'emballer, de chercher à se débarrasser des deux à la fois, il continuait par masse égale, tâchant de deviner d'où soufflait la veine, attendant les « coups sûrs ».

Enfin, malgré sa prudence, lui arrivait-il de se trouver à la tête de neuf louis! — oh! pas plus de cinq fois en trois mois et demi! — — voici ce qui lui avait toujours réussi. Quittant le trente-et-quarante avant que ça devînt par trop vilain, il allait d'abord écouter deux ou trois numéros du concert ou consommait quelque chose au Café de Paris; puis, reposé et ayant retrouvé tout son sang-froid, il rentrait, à la roulette cette fois, et jetait ses neuf louis sur un numéro plein — qui, heureusement, sur les cinq fois, n'était jamais sorti.

A peine libéré, par exemple, il se sauvait comme un collégien qui prend la clef des champs. « Ouf! en voilà pour jusqu'à demain. » Plus la moindre envie de travailler pour son propre compte, de jouer, comme autrefois,

Digitized by Google

« pour gagner ». C'est que l'argent n'avait plus de valeur à ses yeux et le jeu, par conséquent, plus d'intérêt, du moment que, une fois dehors, il n'avait plus qu'à désirer pour posséder. L'autre, « son maître », le petit être aux yeux phosphorescents qu'il n'avait jamais revu, ne lui laissait jamais tirer la langue, — faisait même royalement les choses.

Aussi Oscar, en trois mois et demi, s'était déjà passé énormément de fantaisies. Rentré en possession de son château, de ses fermes, de ses titres de rente, colossalement enrichi, il fut décoré, se donna même le luxe de « faire du bien ». Inutile d'énumérer ses bonnes fortunes. Cependant, il ne se sentait pas heureux.

V

Cette obligation de refaire chaque jour ce qu'il avait fait la veille l'énervait à la fin et l'inquiétait. Un point noir au fond de tous ses plaisirs. Il parvenait mal à s'étourdir. Qu'arriverait-il pourtant si cette chose très simple, déjà recommencée et réussie plus de cent fois, il allait, un jour néfaste, la rater? Une idée fixe : « Ça ne peut toujours durer. Comment tout cela finira-t-il? » Et ses nouvelles richesses,

Digitized by Google

ces satisfactions variées, ce qui se paye, toutes ces joies de la vie facile, il lui semblait les posséder sur un volcan. Et le vertige parfois le prenait. Quand son pied toucherait-il terre?

Cependant, l'hiver s'acheva. On s'en allait, on était parti. Plus de visages de connaissance. Désireux de faire comme les autres, par un train de nuit, il se rendit à Aix-les-Bains. Qu'importait qu'il « perdît son louis quotidien » au baccara ou à la roulette? Mais, dès le troisième soir, vers une fin de partie, il se vit à la tête de plusieurs billets de mille. Son sang ne fit qu'un tour. Enfin, après une angoisse mortelle, il arriva tout de même à se faire décaver, en taillant la banque, les grecs et les croupiers y mettant audacieusement du leur. Mais il ne voulut pas s'exposer de nouveau à une pareille aventure, et revint bien vite à Monte-Carlo, où la partie, autrement large, lui offrait davantage de sécurité. Alors, désireux de fixer sa vie et de s'appuyer sur quelque chose de stable, Oscar finit par découvrir à la Turbie une jeune fille sans fortune, mais d'excellente famille, merveilleusement belle e douce. O joie, il aimait enfin et il était aimé! Agréé aussitôt par les parents de Lucie, tout le temps qu'il ne passait pas à la maison de jeu il l'employait délicieusement à faire la cour à sa

Digitized by Google

fiancée. Mais le sérieux et le méthodique de son opération de jeu en souffrirent.

Un jour, ayant gagné neuf louis, il les jeta à la roulette en plein sur 17, — le chiffre des années de Lucie. « Dix-sept ! » cria presque aussitôt le croupier. — « Diable ! me voilà avec six mille francs sur le dos, maintenant. » Il était déjà quatre heures de l'après-midi et justement Lucie l'attendait.

Il jeta alors les six billets de mille sur rouge : rouge sortit. « Douze mille francs, nom de Dieu ! » cria intérieurement Oscar. Déjà, il courait au trente-et-quarante, pour pouvoir jouer les douze mille à la fois. Mais ici, la veine, une implacable veine le poursuivant, il en eut vite vingt-quatre mille, puis quarante-huit mille, puis soixante et douze mille.

Alors, il se sentit perdu. De quatre heures de l'après-midi, à onze heures du soir, sans aller dîner, suant à grosses gouttes, puis grelottant de froid, il joua le double maximum. Et la veine s'acharna. Il gagnait, il gagnait toujours. Les chefs de partie, n'ayant jamais vu ça, le regardaient avec des yeux ahuris, à chaque instant redemandaient de l'argent. Le gain d'Oscar fut même si considérable que, cette année-là, bien que le Cercle des Etrangers et des Bains de Mer eût fait une saison extraordi-

Digitized by Google

nairement fructueuse, l'action de Monaco ne rapporta qu'un dividende moins fort que celui de l'année précédente. Et, à la fin de la dernière taille, quand le croupier eut compté les quelques points qui restaient, un grinçant éclat de rire épouvanta le malheureux, accablé d'or et de billets de banque... le réveilla même en sursaut... Et Oscar se retrouva sur son banc écarté, dans les féeriques jardins de Monte-Carlo, aussi décavé qu'avant. L'aube naissait, et il venait de faire un mauvais rêve.

Pas si mauvais, pourtant! Du moment que, même perdre volontairement et toujours, était impossible, à quoi bon? Il ne joua jamais plus, et, ne se sentant pas apte à grand'chose, devint un homme politique.

Digitized by Google

Digitized by Google

ARGENTINE FOUQUEU

I

Ça vient d'arriver à la Fouqueu... Oui, à Argentine Fouqueu, cette veuve dans les quarante-cinq ans, haute comme ma botte, sèche comme un copeau. Mais si gentille, autrefois, racontent les anciens; jolie même, il y a longtemps, avant la kyrielle de ses malheurs. Car, en quelques années, elle a tout perdu: sa vache, d'abord, puis ses deux enfants et son homme, le Fouqueu; enfin, à la suite, son champ et sa chaumine. Réduite à faire çà et là des journées — quand elle en trouvait — elle était logée par charité dans une soupente, dépendant du grenier de son ancienne maisonnette. La maisonnette? vous la connaissez pour sûr. Dans la Grand'Rue, en face du boucher, il y a un terrain vague, et, à droite, une sorte de

Digitized by Google

ruelle; on passe entre deux murs maussades, hérissés de morceaux de verre de bouteille. A un endroit où la ruelle se resserre encore et forme un coude, la cahute vous apparaît tout à coup, de biais, reconnaissable à son toit de chaume moussu, délabrée, et comme honteuse de sa cour encombrée de gravats, de sa loge à cochons vide, de sa vigne grimpante détachée du mur et affaissée sur un lit d'orties noirâtres.

Là, chaque soir, pour arriver à sa soupente, Argentine, — un joli nom, sonnant clair, gai comme le passé, — traversait les gravats, enjambait les orties, écartait la vigne et atteignait enfin une vieille échelle adossée au mur. Dix chances pour une de se rompre les os, chaque fois que cette femme remontait dans son taudis ou en descendait au moyen de cette échelle pourrie par la pluie. Et ce n'était pourtant point là qu'il devait lui arriver malheur.

II

Depuis son veuvage et sa débine, s'il y avait dans le village une femme « avalant sa langue », taciturne, c'était la Fouqueu. A peine un « bonjour, bonsoir », rendu aux rares per-

Digitized by Google

sonnes qui lui en faisaient l'avance, cela comme au sortir d'un rêve éveillé. En dehors des mots indispensables, chez les gens qui l'employaient, elle ne desserrait jamais les lèvres. Plus une amie depuis sa déchéance, pas même de relations de voisinage. Chez le boulanger et l'épicier, à la charcuterie, les rares jours où elle se payait une côtelette de porc, à peine sa monnaie lâchée, elle décampait tout de suite, la tête raide et les yeux fixes, comme si elle eût toujours regardé quelque chose, là, devant elle, une sorte de point immuable dans le vide.

C'est qu'elle n'avait plus rien à dire à personne, et tailler des bavettes avec les indifférents, ne l'eût plus intéressée. Manger, dormir, travailler machinalement, c'était devenu toute sa vie. Sa journée finie, vers sept heures du soir, elle remontait son échelle dangereuse, et une bouchée avalée debout, après avoir bu à sa cruche, elle tombait harassée, sur la paille, l'hiver tout habillée. Et pas plus d'amant que d'amie, en treize ans de solitude.

Non qu'elle fût devenue subitement repoussante, mais insignifiante plutôt dans sa maigreur de squelette, de vieille avant l'âge, n'ayant conservé rien de ce qui attire les mâles.

Et c'était sans doute à cause de ces deux

Digitized by Google

qualités, la neutralité de sexe et la discrétion poussée presque jusqu'au mutisme, que M. Thévenin — un homme à femmes, qui venait d'acheter au village une maisonnette cachée sous les feuilles, pour en faire une garçonnière, — avait apprécié la veuve Fouqueu et se l'était attachée en qualité de femme de ménage.

III

Chaque semaine, du samedi au lundi, M. Thévenin, de son métier vendeur au *Printemps*, arrivait de Paris, jamais seul, toujours flanqué de quelque capiteuse et froufroutante « connaissance », quelquefois de deux. Et la Fouqueu, très suffisant cordon-bleu, cuisinait des repas suggestifs, et ravissait le vieux raffiné par la dextérité et la discrétion de son service.

Puis, ayant reconnu qu'elle était absolument fidèle, son maître, le reste de la semaine, lui confiait les clefs. De sorte qu'Argentine venait chaque jour ouvrir la maison, soigner le jardin; elle ratissait les allées, bêchait comme un homme, semait, plantait, sarclait, arrosait surtout, tantôt avec le contenu d'un énorme réservoir en zinc disposé pour recevoir les eaux

Digitized by Google

de pluie, tantôt avec l'eau d'un puits, auquel était adaptée une pompe.

Bien que fort peu payée, Argentine remplaçait donc un jardinier. La garçonnière, embellie de semaine en semaine, finissait par ressembler à un bouquet de fleurs, et M. Thévenin, chaque samedi, en arrivant, éprouvait un sentiment de bien-être et de satisfaction; ses bonnes amies aussi, car pour les parties fines comme pour le reste, un cadre engageant met en train et vous donne du cœur à la besogne. A la longue, Argentine aussi semblait moins absorbée, moins aplatie par le malheur, grâce à cette occupation qui la prenait tout entière, tellement que, l'été, elle arrosait encore à dix heures du soir, au clair de lune ou à la lueur d'une lanterne.

Ces jours-là, elle se retirait donc très tard.

De grasses prairies, çà et là ombragées par des bouquets d'arbres, séparent du village la propriété de M. Thévenin. Un soir, où elle s'était encore attardée à son cher arrosage, Argentine revenait chez elle par les prairies, avec un admirable clair de lune, lorsqu'en approchant d'un de ces bouquets d'arbres, elle crut entendre devant elle un murmure de soupirs et de baisers. Et, continuant son chemin sans attacher plus d'importance à cette musique

Digitized by Google

qu'aux cris-cris des grillons dans l'herbe, elle se trouva, sans le vouloir, en présence d'un couple vautré dans le fourré. Un tout jeune homme mince et une femme mûre, aux appâts solides, débordants. Désagréablement dérangé, le couple se renfonça dans le noir du fourré, en rampant, mais, par malheur, pas assez vite. Le clair de lune — une fatalité, quoi! — fut cause que tous trois se reconnurent.

Comment! la Maru s'appuyer le petit Jemaire sur la conscience, voilà du joli! Un morveux de dix-neuf ans, ce cornichon de Jemaire! Tandis qu'elle, la Maru, oui, Floride Maru, la fermière cossue des Vallées, son ancienne camarade d'école, aujourd'hui une dondon de quarante-quatre ans sonnés, passant pour une vertu, déjà mère et grand'mère, c'était à n'en pas croire ses yeux.

IV

Floride Maru, de son côté, avait reconnu Argentine Fouqueu. Cela n'aurait sans doute rien fait, et la fatalité pouvait être encore conjurée : d'où vient que cette sournoise d'Argentine, silencieuse pendant ses quatorze ans de veuvage, eut aussitôt la langue comme déliée?

Digitized by Google

Et quelle soudain prurit de bavardage, comme si, maintenant qu'elle avait quelque chose à dire, il lui fallait se rattraper! Le soir même, elle n'eut rien de plus pressé que d'aller tout raconter chez la « petite mercière », dont la boutique est l'usine à cancans du village. Aussi, dès le lendemain matin, chez le boulanger, le boucher, on l'accueillait avec des sourires : « Hein? voilà du propre... Qui l'eût dit?... Et ce serin de Maru, en voilà un qui a la berlue !... » Le scandale avait déjà fait le tour du pays.

Puis, ce qui était semé, poussa, et les choses suivirent leur cours naturel. Avertie le jour même par certains sourires railleurs et des mots à double entente, la Maru comprit aussitôt que la Fouqueu avait jasé. « Cette salope ! » Que faire, alors? Consulter Jemaire? Une chiffe molle, celui-là, et une poule mouillée. Non ! ne compter que sur soi et s'en tirer par un coup d'audace, avant que son brutal de Maru eût vent de quelque chose. « Je vais aller causer au maire ! »

En route, elle rumina son plan. Qui l'avait vue, en somme? Rien que cette toquée d'Argentine, une demi-folle. Eh bien ! elle allait porter plainte contre cette hallucinée. Le maire, un copain à Maru et un ambitieux, fut très bien,

Digitized by Google

se montra politique et paternel, en même temps énergique. Mandée séance tenante, Argentine Fouqueu, se sentant des torts, baissa la tête sous la semonce municipale. A la fin, comme conclusion, on lui faisait grâce; « pour cette fois », elle n'irait pas en prison, « mais pour lui apprendre à ne plus calomnier », on lui accordait « trois jours pour verser vingt francs à la mairie, pour les pauvres de la commune ».

Argentine entendit d'abord les mots sans être sûre d'avoir bien compris. Puis, une fois dehors, seule, en y réfléchissant, il lui sembla recevoir un coup de massue.

Le lendemain, pourtant, elle arriva comme d'habitude à la villa de M. Thévenin, se mit à arroser. Dès dix heures du matin, le grand réservoir de zinc était complètement vide. Sa cervelle aussi était vide. Maintenant, que faire? Déjeuner? Non, pas plus qu'elle n'avait dormi de la nuit. Les « vingt francs », elle ne les avait toujours pas. Elle les aurait à la fin du mois, parbleu ! mais trop tard. Beaucoup trop tard! On lui avait donné « trois jours » pour les verser, et la justice n'attend pas. Le maire, pour elle, c'était « la justice ». Ça lui faisait à la fois un poids et un creux, là, dans la tête. N'ayant ni dormi, ni mangé, songez donc!

Digitized by Google

Avec ça, la peur de la prison, la terreur des gendarmes, la honte ! Le lendemain était précisément un samedi ; que penserait M. Thévenin, quand, en arrivant de Paris, il découvrirait le pot aux roses ? Il la chasserait, certainement.

Ne plus revenir dans cette villa, le seul endroit où, depuis des années, elle eût goûté quelque apaisement ! Et ce jardin donc, toutes ces fleurs qui étaient son œuvre, sa distraction, sa passion. Ne plus les voir ? Autant valait partir une fois pour toutes, volontairement, — oui, mourir ! Au moins, morte, on ne souffre plus.

Vers midi, Argentine se trouva bien décidée à en finir. Mais de quelle façon ? Se jeter par la fenêtre : on peut ne se casser qu'un membre, rester estropiée, mais s'en tirer. Le revolver de M. Thévenin ? Elle savait où il était enfermé, tout chargé ; mais il lui faudrait forcer une serrure, fouiller dans le meuble ; elle risquerait de passer pour une voleuse. Il ne lui restait donc que la ressource de se noyer, et pas dans la rivière, où l'on vous sauve quelquefois, histoire de gagner la prime ; mais ici, dans la propriété, où elle était certaine que personne ne viendrait la déranger. Alors, quand elle eut adopté cette idée, une vive contrariété : en

Digitized by Google

arrosant, elle venait de vider le réservoir jusqu'à la dernière goutte.

— Eh bien ! tant pis... puisque j'ai le temps, je vais commencer par le remplir...

Et, résolue, la malheureuse tira un premier arrosoir d'eau à la pompe.

Toute l'après-midi, la pompe fonctionna. Sans manger ni boire, sans s'arrêter pour souffler, Argentine Fouqueu continuait ainsi à préparer sa tombe, et chaque nouvel arrosoir d'eau c'était comme une pelletée de terre de plus. Vers la tombée du jour, exténuée, elle s'interrompit un moment, mesura la hauteur de l'eau dans le vaste réservoir : à peine un mètre d'eau encore ! De crainte que ça ne fût pas suffisant, elle alluma sa lanterne et se remit à la sinistre besogne. Des paysans qui rentraient, leur journée finie, l'aperçurent par-dessus la haie de clôture et lui envoyèrent un joyeux bonsoir : « Va, t'es bête d'arroser encore à c'te heure ; ton maître' t'augmentera point pour ça ! »

Elle ne se noya qu'à onze heures, quand la lune fut levée — la lune qui, l'avant-veille, en lui faisant reconnaître Floride Maru, avait causé sa perte.

Digitized by Google

BACHELIER

I

Voici dix ans, par une douce nuit de mai, à l'heure indécise et charmante où la clarté de l'aube peut passer pour celle de la lune, le comte Gontran d'Hamelin sortit du cercle, énervé par les désastres d'une dernière et irréparable partie, absolument à la côte.

Il fit quelques pas dans la grande allée des Champs-Élysées, le long des chaises inoccupées. Pas l'ombre d'un espoir de se relever ! Ses dernières terres, là-bas, dans le Poitou, vendues. Même la gentilhommière où il était né, partie comme le reste. Son hôtel, à Paris, surchargé d'hypothèques. Et des dettes, un chiffre incalculable de dettes : billets souscrits à des usuriers, dettes criardes de fournisseurs, dettes de jeu, dites d'honneur, plus de cent quarante

Digitized by Google

mille francs perdus encore ce soir-là, sur parole. C'était bien la fin! Avant vingt-quatre heures son nom serait collé contre la glace. Il n'osait même plus rentrer chez lui, étant tombé jusqu'à emprunter à ses gens.

Le seul parti à prendre était de mourir. Quand? Tout de suite, avant qu'il fît grand jour. Et, enfoncée dans la poche de son pardessus d'été, sa main retrouva un bijou de revolver, dont il s'était muni ce soir-là, pour ne pas être pris au dépourvu. — Où aurait lieu le suicide? il n'était pas encore fixé; mais n'importe où, le premier endroit venu devait être bon. — Et il se demanda quel effet produirait sa mort. Le plaindrait-on? Quelque ancienne se souviendrait-elle avec un soupir d'un gaillard solidement bâti, parti pour toujours, avant trente-cinq ans? Une seule certitude, celle d'être oublié très vite, dans son monde. En dehors de ses relations de club et de ses créanciers, personne! Plus de famille, heureusement! Rien que deux ou trois cousins éloignés, là-bas, en province, qui apprendraient la chose par les journaux, et porteraient trois mois son deuil, peut-être.

Sa résolution irrévocablement prise, bien décidé à mourir et n'ayant même plus que cela à faire en ce monde, Gontran d'Hamelin

Digitized by Google

éprouva comme un soulagement. Il marchait d'un pas plus dégagé. Une senteur embaumée lui arriva de quelque arbre en fleur. Sans être une nature particulièrement poétique, il songea à profiter de la dernière bonne chose que lui offrait l'existence, la sérénité d'une belle fin de nuit. Pourquoi ne pas pousser jusqu'au Bois, à pied? Là, au milieu de quelque fourré, il se ferait sauter dans l'autre monde tout à son aise. Il arrivait déjà au rond-point. Mais deux voitures passèrent sur la chaussée, chargées de messieurs et de soupeuses, qui sortaient de quelque restaurant de nuit. L'idée d'être rencontré, hélé peut-être, par des viveurs de sa connaissance allant boire du lait au Pré-Catelan, le fit brusquement tourner à droite, prendre la rue de Miromesnil, puis d'autres au hasard. Un quart d'heure après, il gravissait la rue de Rome absolument déserte. Quand on se dérouille une dernière fois les jambes, il n'y a pas à faire le difficile : les Ternes ou les Batignolles sont aussi chic que tout autre quartier.

II

Arrivé au boulevard extérieur, en face de la grille du chemin de fer, Gontran aperçut un rassemblement de cinq ou six hommes dégue-

Digitized by Google

nillés, puant la paresse et le vice, en train de se concerter, debout à côté d'un banc. Ceux-là aussi étaient des viveurs !

Gontran passa exprès tout à côté d'eux, les dévisagea. Comme il aurait voulu être attaqué! Peut-être, le revolver au poing, il eût défendu contre eux cette vie dont il ne voulait plus. Peut-être, aussi, les eût-il tout simplement priés de lui épargner la corvée du suicide? Les hommes à mauvaise mine ne firent aucunement attention à lui, s'éloignèrent.

Devant le square des Batignolles, il vit venir de loin un être bizarre, comme une boule ronde qui aurait des pieds et marcherait. La boule était une toute petite bossue, déjà âgée, énorme, chargée d'une hotte de chiffonnière, ce qui lui faisait une seconde bosse. Et, bien que le le comte Gontran d'Hamelin ne fût pas d'humeur gaie, un sourire mélancolique lui plissa les lèvres. Pourquoi ne pas avoir rencontré cette bossue quelques heures plus tôt? Qui sait? Il n'aurait peut-être pas perdu, si, avant d'aller au jeu, il lui avait touché la bosse. Puis, cette réflexion philosophique : « On m'offrirait, là, sur-le-champ, d'être dans la peau de cette malheureuse, de troquer ma personnalité contre la sienne, accepterais-je? Non, certes! Et c'est cependant moi qui vais mourir. »

Digitized by Google

Pourtant, rue Legendre, ses regards s'arrêtèrent sur une jeune femme qui vendait déjà du café au lait et du chocolat, sous une porte. Dans la pâleur de l'aurore, elle faisait plaisir à voir, très rose de teint, vigoureuse et trapue, portant un tablier blanc, très propre. Il s'aperçut alors qu'il avait la gorge en feu, serrée comme dans un étau, la bouche pâteuse.

— Madame, veuillez me donner une tasse de lait froid, sans sucre.

— Voilà, monsieur... On vient de l'apporter de la campagne.

Et il but avec plaisir, pas le moins du monde dégoûté, ce qu'il n'eût pas fait quelques jours auparavant.

— Donnez-m'en encore pour deux sous, madame.

Ça faisait six sous. Il tira un louis, un dernier louis emprunté au cercle, au garçon qui lui avait mis son pardessus. La femme n'avait pas de monnaie.

— Vous me redonnerez ça un de ces matins, en passant.

Gontran fut tenté de dire: gardez tout! Mais deux ouvriers étaient là debout, prenant « leur petit noir »; la crainte qu'on lui supposât une intention galante lui fit reprendre ses vingt francs.

Digitized by Google

III

Il descendait l'avenue de Clichy, lorsque cinq heures sonnèrent. Maintenant il faisait grand jour, et tandis que sur la chaussée du milieu arrivaient au trot des voitures de maraîchers en destination des Halles, il commençait à passer beaucoup de monde sur les deux trottoirs.

Peu de femmes, les journalières n'étant pas encore levées, à plus forte raison ni les couturières, ni les modistes. Pas encore d'employés. Mais un grand nombre d'ouvriers se rendaient déjà à leur travail. Bien reconnaissables à leur blouse blanche, tachée de plâtre, les maçons, par deux, par trois, se dirigeaient vers la porte de Clichy, leurs chantiers se trouvant hors des fortifications. Les bourgerons bleus montaient au contraire vers Paris. Encore pâles de sommeil, les uns et les autres filaient droit devant eux, d'un pas égal, ne regardant rien, ne fumant pas, ne causant pas, sérieux et résignés comme des gens qui vont accomplir un devoir. Quelques-uns marchaient les bras ballants, d'autres portaient des outils, tous donnant l'impression grave, un peu triste, de

Digitized by Google

citoyens qui voient dans la vie autre chose qu'une rigolade, et cela dans la claire sérénité du jour commençant. L'ensemble avait sa grandeur et fit faire au comte Gontran d'Hamelin un retour sur lui-même.

Il n'avait jamais rien fait de ses dix doigts. Par exemple, il était bachelier et comte. Sorti d'une noble et très ancienne famille poitevine, jusqu'à dix-neuf ans, il avait poussé entre les jupes de sa mère et de sa grand'mère, à la campagne, élevé par un abbé, voyant peu de monde sauf quelques hobereaux du voisinage, entouré de servantes et de valets qui lui donnaient du « monsieur le comte » gros comme le bras, si bien qu'il avait fini à la longue par se croire de beaucoup supérieur au reste de l'humanité. Le baccalauréat, à force d'être seriné par l'abbé, il était arrivé à le décrocher, sur le tard, à l'ancienneté, après sept ou huit échecs consécutifs. Puis, les deux femmes étaient mortes à quelques semaines de distance. Et, vers sa majorité, maître de quatre-vingt mille livres de rentes, en terres, il était venu à Paris. A Paris, en quatorze ans, qu'avait-il fait? Avec des femmes et aux courses, surtout au cercle, il avait dévoré son patrimoine, plus une nouvelle fortune et un hôtel légués par un oncle. Et c'était tout! Maintenant, au bout de son rouleau, voici qu'il

Digitized by Google

« découvrait » des hommes, tout un défilé d'hommes, qui se rendaient au travail, sans enthousiasme ni répugnance, avec la résolution tranquille et ferme de l'habitude. Gontran se sentait tout à fait étonné.

IV

Et, pour jouir un moment de ce spectacle, nouveau pour lui, il s'assit démocratiquement devant un petit café de l'avenue. Jusqu'alors, il n'avait jamais regardé le peuple. Par les déclamations de certains journaux, parcourus au club entre deux parties, d'un œil distrait, il ne s'en était fait qu'une opinion peu favorable. Voilà qu'une curiosité *in extremis* le prenait. « Il faudrait pourtant savoir! Je m'en vais, moi, absolument inutile, et je n'aurai jamais rien vu, ni su, ni compris. Je suis sans doute plus bête que ces hommes! Pas un d'eux, mis à ma place, n'aurait commis les stupidités... »

Eh bien, lui, à la place de ces ouvriers, affublé tout de suite de gros souliers, d'un pantalon de toile, d'une blouse, comment s'en tirerait-il? Tiens! mais ce serait drôle, amusant peut-être! Pourquoi, séance tenante, ne pas

Digitized by Google

faire peau neuve et recommencer la vie? Il y avait une façon douce et commode de supprimer de l'existence le comte Gontran d'Hamelin : pourquoi ne pas l'employer? D'autant plus qu'il lui serait toujours possible de recourir à l'autre façon.

Et, ce qui contribua à le décider, fut cette pensée : « Vont-ils être intrigués par ma disparition, les autres, ces messieurs du club? Et mes créanciers, donc? quelle tête feront-ils? »

Filer en Belgique, comme un caissier infidèle, et commencer une vie de chevalier d'industrie, c'était indigne de lui. Mais briser avec le passé, changer de condition sociale, d'habitudes, de nom, de personnalité, se faire travailleur « pour savoir », c'était curieux, neuf, original. Rien que l'idée l'amusait extraordinairement.

Et il mit tout de suite son projet à exécution. Sa consommation payée, comme il avait maintenant de la monnaie, il alla d'abord rue Legendre rendre les six sous dus à la marchande de lait. Puis, ayant trouvé un magasin de Vêtements de Travail, il acheta une défroque complète de prolétaire, bourgeron, pantalon de toile, chapeau, et cætera. Le tout montait à une quinzaine de francs. Et il alla déjeuner

Digitized by Google

dans un bouillon de la rue des Moines. Ce fut le dernier repas du comte Gontran d'Hamelin, qui, par habitude, laissa trente et quelques sous d'étrenne au garçon stupéfait.

Il sortit du bouillon, en fumant un dernier cigare cher, très embarrassé du paquet d'effets qu'il portait sous le bras. Mais il entra tout de suite chez un brocanteur, à qui il vendit séance tenante son porte-cigare, le revolver désormais inutile, et sa défroque d'homme du monde. Cent francs le tout! Enchanté de l'affaire, le brocanteur mit l'arrière-boutique à la disposition de Gontran, qui exécuta là une transformation complète. Enfin, un coiffeur du quartier changea radicalement la coupe de ses cheveux et de sa barbe.

Par le chemin de fer de Ceinture, en seconde, il se rendit à Ménilmontant, où, le soir même, sur sa bonne mine et son air râblé, il fut accepté chez un constructeur-mécanicien comme homme de peine.

V

Dix ans après, un certain « Jakobson », arrivant d'Amérique avec des millions, gagnés dans trente-six métiers, entre autres celui de

Digitized by Google

portefaix, acheta un hôtel, avenue du Bois-de-Boulogne.

Pendant qu'on exécutait des transformations et embellissements, ce Jakobson se mit à rechercher les innombrables créanciers du comte Gontran d'Hamelin, absent, disparu, mort probablement, — et il les payait.

Digitized by Google

Digitized by Google

UN PHILOSOPHE HUMANITAIRE

J'ai l'habitude de conserver un tas de vieilles paperasses inutiles. L'après-midi, quand il pleut, et que je n'ai pas envie de sortir, j'exhume ce passé; j'ouvre des tiroirs et des cartables, je me plonge en des cartonniers, je pratique des fouilles au petit bonheur. Souvent, il suffit d'un rien, d'un billet de trois lignes, d'une carte de visite poussiéreuse, d'un menu de repas, d'un catalogue, d'une image de deux sous, d'une brochurette insignifiante, d'une coupure de journal froissée et jaunie, pour que je me voie soudain transporté dans toutes sortes de milieux disparus. Je revis des heures oubliées, certains moments curieux; je retrouve des sensations uniques. Mes souvenirs anciens défilent un à un, en se tenant par la main, comme une bande de camarades dansant la farandole.

Digitized by Google

Avant-hier, en furetant dans mon fouillis, j'amenai ce prospectus :

BANQUE HUMANITAIRE

TRIOMPHE *progressif* DU VRAI SOCIALISME
obtenu par
La RÉCIPROCITÉ dans la CHARITÉ
AU MOYEN D'UNE
Société anonyme au capital de CINQ MILLIONS,
constitué par
cinq cent mille actions à « DIX FRANCS »

Ici, en une langue inexpérimentée, naïve, mais touchante malgré le français douteux, l'explication de tout un ingénieux système. Ces cinq cent mille actions de dix francs seront employées au soulagement du plus grand nombre possible de citoyens « dans le pétrin ». Seulement, les assistés deviendront, par là même preneurs, ou débiteurs, envers la Société, d'un certain nombre d'actions dont ils s'engagent à se libérer plus tard, une fois sortis de « la débine », en tirant d'affaire d'autres malheureux, pour une somme égale à celle perçue par eux, et même accrue des intérêts, etc., etc. Les intérêts doivent suffire « amplement » à couvrir les inévitables *non-valeurs* produites par la mort, la mauvaise foi, ou la

Digitized by Google

ruine définitive des secourus. Puis, toute une large généralisation du système : la vitalité de la Société, éternisée de génération en génération, amènerait indubitablement la création de sociétés semblables, « en France et dans les cinq parties du monde ». Donc, dans un délai plus ou moins rapproché, résolution du problème de « l'extinction du paupérisme ». Rien que les cinq cent mille actionnaires de dix francs, à réunir! Et le prospectus se terminait par l'avis suivant : « *Souscrire sans retard au siège de la* BANQUE HUMANITAIRE, *rue Greneta, n°* 100 *ter. Demander le citoyen* Ange Doulin. »

Quel plaisir n'ai-je pas éprouvé à relire cet imprimé, jauni et froissé, recueilli par moi, voici quelque douze ans, sur la table de rédaction du premier journal parisien où il me fut possible d'écrire. Il faut dire tout : j'ai rendu visite à Ange Doulin, jadis. Frais débarqué alors de ma sous-préfecture, avide de connaître, gourmand de documents humains, je m'étais dit : « *Banque égalitaire et philosophique!...* C'est du nanan, cela!... Allons-y. Je me trouverai en présence de quelque escroc, ou d'un fou, en tout cas d'un personnage peu ordinaire. »

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, j'arrivais au 100 *ter* de la rue Greneta.

Digitized by Google

Une grande maison, pas neuve, ressemblant à beaucoup d'autres. Haute porte cochère. Je double mon lorgnon, afin de découvrir quelque plaque annonçant le siège social de la « Banque ». Non! aucune plaque indicative. J'arrive à la loge.

— M. Ange Doulin. Est-ce bien ici?

— Parfaitement!... Escalier au fond de la cour. Quatrième étage, couloir à droite... Porte au fond.

Je gravis mes étages. Bon! le couloir à droite! Tout au fond, un désappointement complet. « Ah! non, par exemple! Ce gredin de concierge se serait-il moqué de moi? » Il y avait bien une porte, la seule même du couloir, et au fond. Mais, sur cette porte, était, peint en noir, un gigantesque numéro, le même que celui de la maison : 100. Seulement, pas *ter*! non, cent tout court. Et, pas de doute à avoir, grâce à une vague odeur *sui generis*, parfaitement révélatrice. Furieux, je redescends m'expliquer avec le concierge. Celui-ci, très poli et grave :

— Non, monsieur! M. Ange Doulin demeure bien là... Seulement, Monsieur aurait dû ouvrir la porte et se serait rendu compte : « l'endroit » est précédé de cinq marches, sur lesquelles donne la chambre de M. Ange Doulin.

— Que ne le disiez-vous tout de suite!

Digitized by Google

Je remonte mes quatre étages. Autre contretemps! Cette fois il me faut attendre : il y a quelqu'un!

Je rétrograde jusqu'à une fenêtre ouverte sur la cour. Là, je respire. J'allume même un cigare et tire de grosses bouffées. Enfin, un froissement de papier. Le « quelqu'un » sort. Tirant sur mon cigare de plus en plus fort et me bouchant le nez, je pénètre à mon tour. En effet, les cinq marches, et, à main gauche, une étroite porte vitrée. Je frappe à petits coups discrets contre le verre dépoli.

Une bonne grosse voix :

— Entrez!

J'étais chez Ange Doulin. Une assez grande chambre, carrelée, aux murs blanchis à la chaux, comme ceux d'une cellule de prisonnier ou de religieux. Bien que la pièce ne reçût de jour que par la porte vitrée et par une lucarne ouverte également sur la repoussante antichambre, on y voyait clair. Un lit en fer soigneusement fait, deux chaises, une étroite table en bois blanc, un petit poêle, le carreau bien lavé. Un peu réconforté par cette propreté, je n'en demandai pas moins au maître de céans l'autorisation de continuer à fumer.

— Parbleu! dit-il en souriant. Ici, l'on est chez soi!...

Digitized by Google

Il refusa le cigare que je lui offrais :

— Je prise seulement...

Un bon diable, cet Ange Doulin! Assis sur la seconde chaise, je considérais avec attention son grand crâne d'idéologue, remarquablement bombé, un vrai genou, luisant comme une bille. Et je n'eus pas de peine à le faire causer. Les coudes sur la table en bois blanc, encombrée de vieux journaux, et de livres — les œuvres à peu près complètes de Proudhon — lui, ne demandait que ça : parler! De sa voix grasse, lente et pâteuse, il s'ouvrait ingénument à moi, ne cachant aucun repli, se livrant tout entier. Peu à peu, au fond de son existence de sexagénaire, je vis clair, de même qu'on distingue les plus petits cailloux au fond d'une nappe profonde d'eau de roche. D'abord, une origine de province. Un gros sang de fils de maçon limousin, affiné par la mère, une femme maladive, ayant servi dans des châteaux. Un commencement d'éducation cléricale. Pas le séminaire! mais la protection d'un curé de village : des messes servies, des chants au lutrin le dimanche, des bribes de latin enseignées à la diable, enfin une demi-instruction, inquiétante. Puis, à la suite de deuils subits, vers dix-sept ans, sans transition : Paris! Les Trois-Journées caniculaires de 1830! Paris et son atmosphère

Digitized by Google

trop vive, brûlée d'oxygène. Les misères de quarante et quelques années de prolétariat parisien, troublées par une mauvaise santé physique et morale, alourdies par des rêvasseries d'idéologues, énervées par des aspirations religiosâtres et politiques. Tout cela ayant abouti à une dégringolade finale, à une perte partielle de la vue. Et, depuis dix-huit mois, cet invalide du travail avait lamentablement échoué en ces lieux d'aisances, d'où son cœur attendri de poète rêvait encore le bonheur universel. D'anciens camarades, une équipe de typographes, dont il faisait jadis partie, lui avaient imprimé pour rien les prospectus de la Banque Humanitaire.

En néophyte du journalisme, fier de la profession, je lui offris un peu sottement mes services. Pas pour « la Banque », certes, à laquelle je ne croyais guère. Mais ne pourrait-on attirer sur son cas l'attention de la commission des logements insalubres?

— De grâce, n'en faites rien, Monsieur! s'écria Ange Doulin. Ici, je suis logé presque pour rien, et malgré ma mauvaise vue, je rends encore des services. C'est moi qui nettoie à côté, chaque jour... Mes anciens journaux, toute ma chère politique, que je ne peux plus lire, je découpe ça en petits carrés : vous avez

Digitized by Google

dû en voir, là, passés à une ficelle... Enfin, maintenant que l'habitude est prise, je ne demande plus à changer mon sort. Transporté dans une autre atmosphère, qui sait ce qui m'arriverait?... si, par impossible, la Banque Humanitaire ne réussit pas, ma dernière ambition est de finir ici.

Digitized by Google

TROP ÉQUILIBRÉ

I

Si les conditions du bonheur consistent dans l'équilibre de toutes nos facultés, dans la modération de nos désirs, et une parfaite santé de l'esprit et du corps, J. Agarrat réalisait absolument le type de « l'homme heureux ».

La nature s'était complu à le pondérer. Ni blond, ni brun, ni gras, ni maigre, ni beau, ni laid, il était d'une taille moyenne. Au collège, on ne le citait ni parmi les cancres, ni parmi les phénix de la classe. Sa voix, s'il avait été chanteur — et il eût pu l'être, car, avec des dons ordinaires servis par une intelligence courante et une volonté tranquille, mais méthodique et soutenue, il arrivait à tout ce qu'il voulait — sa voix eût été une voix de baryton.

Par exemple, il était né pauvre. Mais cette

Digitized by Google

distraction du hasard, ce vilain tour de la société produisit au moins cet heureux résultat que, dès l'adolescence, J. Agarrat se dit qu'il fallait travailler et ne pas faire de bêtises, afin de réparer au plus vite cet injuste lapsus.

Orphelin, en bas âge, recueilli par une tante qui végétait avec d'infimes rentes dans un hameau du département du Lot, il fréquenta d'abord l'école du village, puis obtint une bourse dans un collège, fut bachelier à dix-sept ans, enfin, à dix-neuf, très protégé, eut la chance d'être nommé maître d'études au lycée, dans une grande ville du Midi — à Bordeaux.

II

Pion, J. Agarrat commença à organiser sa vie. Estimé de ses chefs, il sut tout de suite se faire des amis de ses élèves, en concluant, avec eux, une sorte de traité tacite : « Je ne suis pas ici pour mon plaisir, moi... vous non plus, je crois : *eh bien, ne m'embêtez pas, et je ne vous embêterai jamais...* » Jamais de pensums ni de retenues. Et les élèves en retour ne faisaient pas de bruit, laissaient leur maître d'études préparer tranquillement sa licence.

Cette fameuse licence, il la prépara d'abord,

Digitized by Google

mais sans se presser, — en faisant l'école buissonnière. Toutes sortes de lectures en dehors du programme : des romans, des pièces de théâtre, des vers. Au café, — pendant les heures de classe, — des journaux, de partout, et de toute opinion, — même des feuilles illustrées, — même des revues graves, ou soi-disant.

Et ça dura cinq ans. Cinq années heureuses, de jeunesse sage et de débauche intellectuelle. Élevé à la dure, il s'accommodait du régime du lycée. Sa demi-liberté suffisait à ses sens calmes, et il trouvait un vrai charme à cette régularité, quasi monacale, d'heures de lever et de coucher, de repas, de sorties et de rentrées, qui régularisait sa vie physique, en laissant la bride sur le cou à ses rêves et en favorisant son émancipation intellectuelle.

Cette fenêtre ouverte sur la vie contemporaine, sur la littérature, le théâtre et l'histoire au jour le jour de la politique, l'avait dégoûté peu à peu de tout le fatras universitaire. La licence ? Ah ! bien, oui ! Est-ce que, depuis plusieurs mois déjà, J. Agarrat n'écrivait pas, de temps en temps, des *Lettres girondines*, dans un des plus importants organes républicains de Bordeaux ? Collaboration intermittente et mystérieuse ! Articles anonymes jetés dans la boîte du journal et qui passaient... généralement !

Digitized by Google

N'importe, J. Agarrat connut alors des joies bien douces.

Puis, les choses suivirent leur cours : Après les virginités du début, les réalités du métier. Mandé un jour par une note au bas d'un de ces articles — où le directeur du journal demandait à « faire enfin la connaissance de l'auteur de ces *Lettres girondines* si remarquées » — le « pion » fut appointé, signa, et dut quitter l'Université, devint à vingt-quatre ans un professionnel, — variété : le journaliste de province.

III

Et il resta vingt ans journaliste de province. Les commencements furent durs. Sans deux ou trois répétitions qu'il donnait en ville, il eût crevé la faim, car son rédacteur en chef l'avait mis à cent francs par mois. Les *Lettres girondines* ne passaient qu'à la troisième page, en « Variétés », c'est-à-dire en bouche-trou. Souvent même, lorsqu'un événement de tant soit peu d'importance se produisait, son article était rejeté aux calendes grecques. « Pas de place, petit ! » lui criait le patron d'une voix de stentor qui l'intimidait et le médusait.

Cependant, celui-ci qui, précisément à cause

Digitized by Google

de cette timidité, avait pris J. Agarrat en affection, finit par l'inviter à déjeuner et, au dessert, s'expliqua catégoriquement :

— Trop littéraire, petit. Dix fois trop littéraire !... Il ne s'agit pas de moi, parbleu ! qui apprécie à leur valeur vos *Lettres girondines*... et je vous l'ai prouvé, puisque vous êtes ici... mais mon public, sacrebleu !... il s'agit de mon public !... Comment ! à propos de l'événement du jour, par exemple, du renouvellement partiel des Conseils généraux ou du projet municipal sur les nouveaux égouts, voilà que vous remontez au déluge ! Vous faites de la poésie, vous invoquez Plutarque, Pline l'Ancien, Vitruve ou Alfred de Musset, ou vous racontez le dernier four de la Comédie-Française : que diable ! voulez-vous qu'y comprennent mes armateurs, mes marchands de café, d'indigo ou de savon, mes vignerons ?... Non, petit, c'est bon pour les feuilles de la capitale, ce genre-là... Décidément, vous avez « trop de talent » pour fonctionner chez moi... Il faut donc opter : ou filer à Paris, à vos risques et périls... ou bien, si vous voulez rester ici, prendre le « genre province ». Essayez toujours : c'est très facile... Commencez par me lâcher ces *Lettres girondines*, qui ne sont pas comprises ; et, à partir de dimanche, faites-moi, deux fois par semaine,

Digitized by Google

mon « Premier-Bordeaux... » Je vous mets tout de suite à deux cent cinquante francs par mois et, l'année prochaine, à trois cents... si vous réussissez...

J. Agarrat comprit, remercia avec effusion et excella dans le « genre province ». Du jour au lendemain, il sut endeuiller son style, éteindre la couleur, supprimer l'originalité, appauvrir et banaliser sa pensée. Ses « Premiers-Bordeaux » devinrent tellement gris, si nuls, si sagement semblables à ce que tout le monde pense et rabâche, que leur succès fut énorme. Les marchands de café, de savon et d'indigo, les vignerons mêmes et les armateurs abonnés au journal furent unanimes à proclamer J. Agarrat un esprit supérieur, un sage et profond politique. « Comme celui-là y voit clair... et quel bon sens ! » Bientôt, se gargariser deux fois par semaine avec ces graves homélies politiques ne leur suffit plus : J. Agarrat dut faire trois « Premiers-Bordeaux » au lieu de deux, les mardi, jeudi et samedi, et arriva à gagner cinq cents francs par mois — un bâton de maréchal pour le journaliste de province.

Digitized by Google

IV

Cinq cents francs par mois... le sobre, rangé, modeste et vertueux J. Agarrat n'en dépensait jamais la moitié. Et cela, sans effort et sans avarice; avec économie, certes! mais « en vivant bien », ou du moins en le croyant, ce qui revient au même. — 80 francs de pension, une « excellente » pension, où mangeaient des officiers et des étudiants; 90 avec les suppléments. — Pour 35 francs, service compris, une fort belle chambre meublée, presque confortable, avec fauteuil, armoire à glace, rideaux, et précédée d'un cabinet de toilette; le tout donnant sur la Garonne. — 30 francs pour l'entretien mensuel de sa garde-robe, sa chaussure, son blanchissage. — 30 à 40 francs d'argent de poche, pour sa demi-tasse quotidienne, son tabac, ses omnibus, etc. — Tout au plus, 20 francs par mois pour... « on n'est pas de bois ». Oui! ne songeant pas au mariage, et trop prudent pour « se coller », trop sage pour courir le guilledou, il allait, une fois par semaine, et généralement le vendredi (jour de Vénus!) il allait bravement, tout seul, au fond de cer-

Digitized by Google

taine rue écartée, sacrifier à la déesse du jour; mais en ayant la précaution de ne pas changer de temple et de s'adresser à la même prêtresse. Tel était son budget ordinaire et extraordinaire.

— Eh! bien, cinq cents francs par mois, pendant vingt ans, cela fait cent vingt mille francs... De sorte que vers la quarante-cinquième année, J. Agarrat n'avait dépensé qu'une petite moitié de ce capital, et avec l'autre moitié, solidement placée, et dont les intérêts avaient, à mesure, fait boule de neige, il se réveilla un matin « rentier », c'est-à-dire ayant de quoi lâcher les « Premiers-Bordeaux » sans rien changer à son genre de vie.

Et sa tante étant morte sur ces entrefaites, dans le Lot, en lui laissant ses petites rentes personnelles, et sa maisonnette villageoise, il se demanda ce qu'il était sage de faire.

Se marier? Ça lui disait moins que jamais, maintenant qu'il avait les cheveux tout gris. Continuer à ramer la galère du « Premier-Bordeaux »? A quoi bon, aujourd'hui qu'il avait du pain assuré.

Alors, écouter ses amis de la presse et de la politique, tous arrivés, la plupart dans le

Digitized by Google

gouvernement, et qui s'efforçaient de l'attirer à Paris?

« Il n'y a que Paris! lui écrivait l'un deux... Décide-toi. Le moment est propice ! hâte-toi d'accourir... Voilà que nous sommes devenus un parti de gouvernement, et le concours de toutes les aptitudes est nécessaire... Dès que tu seras ici on te trouvera, pour commencer, dans quelque organe ami, des « Premiers-Paris », quatre fois mieux rétribués que tes « Premiers-Bordeaux ». Puis, pour peu que tu sois ambitieux, dès qu'il y aura une préfecture vacante, ou une Recette Générale, tu seras en bonne posture... »

Non, hélas! il n'avait pas pour deux sous d'ambition. D'ailleurs, Paris lui faisait peur. Sans pousser l'aversion jusqu'à la charge, comme son collaborateur, le vieux Gaston Burle, le doyen de la presse bordelaise, — un original, arrivé à l'âge de soixante-dix ans, en se glorifiant « de n'avoir jamais mis les pieds dans la capitale », — lui, du moins, y était venu deux ou trois fois à Paris, les années d'Exposition universelle notamment, mais, chaque fois, en courant, avec la gêne du provincial dépaysé, n'ayant qu'une idée fixe : réintingrer au plus vite son milieu!

Aussi, après s'être donné trois grands mois

Digitized by Google

pour réfléchir, il prit le parti qui, de prime abord, lui avait paru le plus sage : renoncer au journalisme, à tout, quitter Bordeaux et se retirer dans le Lot, dans son village, où il habiterait la maisonnette que lui laissait sa tante, et verrait philosophiquement pousser ses choux.

V

Ça ne lui réussit guère. Au village aussi, J. Agarrat n'était guère plus dans son milieu.

Il choisit une bonne indigène entre deux âges, s'installa, laissa tomber les giboulées de mars sans sortir, rangea méticuleusement sa bibliothèque. Puis, il modifia le tracé des allées de son jardin, tailla ses arbres, greffa. Vers les beaux jours, certaines promenades aux environs, en des sites où, enfant, il avait joué, l'intéressèrent en le rendant mélancolique. Des maçons qu'il fit venir pour modifier l'aménagement de la maison travaillèrent sous ses yeux, d'après ses plans, et l'aidèrent à passer l'été. Enfin, aux premières grandes pluies d'automne, quelle tristesse, quel désœuvrement, quel vide! Oh! s'il avait eu une passion, même un goût

Digitized by Google

quelconque ou un vice, ou même une manie, pour remplir ce vide. Mais il n'aimait rien, pas même la pêche à la ligne! Les autres habitants du village ne l'intéressaient pas, le verbiage de sa bonne l'écœurait. Même les livres, ses amis d'autrefois, l'assommaient depuis qu'il ne croyait plus à la littérature. Souvent, il ne décachetait pas même la bande de son ancien journal, dont on lui continuait le service.

Enfin, un matin de novembre, n'y tenant plus, il courut à la gare avec un peu de linge dans une valise, sauta dans l'express pour Bordeaux. Vers la tombée du jour, à l'heure de l'apéritif, il était devant le *Café de la Garonne*, le nez contre la glace de la devanture. Et il les reconnut tous, les habitués, et les confrères; au milieu, le vieux Gaston Burle, droit comme un I et pérorant, montrait le poing sans doute à la capitale; à la table voisine, le rédacteur en chef faisait son jacquet. Que dirait-on en le voyant? « Ah ! le voilà de retour ! » Et on le blaguerait... Il finit par ne pas entrer.

Il vagua longtemps dans les rues, passa même plusieurs fois devant le temple de Vénus où il avait jadis coutume de faire ses dévotions hebdomadaires, mais il n'en franchit pas le seuil. Et, la soirée s'avançant, après avoir avalé un potage aux environs de la gare, il reprit le train

Digitized by Google

pour chez lui. Trois mois plus tard, à la fin de l'hiver, la bonne, entre deux âges, un matin, trouva J. Agarrat pendu à l'espagnolette de sa chambre, encore chaud, avec, à ses pieds, la collection des *Lettres Girondines*, ses premiers articles — les meilleurs — que le suicidé avait sans doute passé la nuit à relire.

Digitized by Google

DERNIÈRES JOIES

I

Ragaillardis par un joli soleil d'hiver, trois vieillards, ayant chacun un pied dans la tombe faisaient leur promenade quotidienne à Saint-Tropez, sur les Lices.

Richardin, le moins âgé — à peine soixante-quatre ans ! un bambin à côté des autres — semblait le plus délabré. Chansac non plus — un ancien capitaine au long cours — avec ses soixante-dix-neuf ans et son hypertrophie du cœur, n'était pas très brillant. Tandis que, droit comme un i, Mirandol, le professeur de Faculté en retraite, quatre-vingt-six ans, et à peine un soupçon de diabète, restait stupéfiant de verdeur.

A côté d'eux, sur les Lices, de petits enfants avec leurs bonnes, profitant aussi du soleil,

Digitized by Google

jouaient à courir, sautaient à la corde. Une balle élastique passa entre les jambes lourdes de Chansac, et un cerceau mal dirigé vint buter contre la canne de Mirandol ; mais, d'un coup sec, la canne l'envoya au diable.

— Un beau temps tout de même ! dit alors le professeur de Faculté en retraite.

— Si l'on s'asseyait? proposa Chansac, essoufflé.

— Non ! pas ici... Il y a trop de marmaille et de nourrices... Plus loin ! répondit Richardin, sans souffle également.

Et il dut s'arrêter, pour avoir la force d'ajouter :

— D'ailleurs, j'ai quelque chose à vous dire et je crains les oreilles indiscrètes...

II

Maintenant, sur la route de la Foux, ils longeaient la plage silencieuse. Mais comme ils ne rencontraient plus personne, bien avant le Pin de Bertaux, tous trois s'assirent sur le parapet d'un petit pont.

— Eh bien, et cette communication? dit Mirandol.

Digitized by Google

— L'endroit est bien choisi... opina Chansac en montrant le golfe, d'un geste large.

Allons, Richardin.

— Messieurs, voici la chose... Je crois que je viens de faire une découverte dans ma campagne de Ramatuelle... Oh! par le plus grand des hasards... Ou plutôt, c'est mon fermier... En défrichant un terrain inculte pour y faire une vigne, nous avons découvert un tas d'ossements...

— Ah! fit Mirandol dont le visage s'éclaira.

— Des ossements humains... oui! Des tombeaux, un tas de tombeaux, paraissant presque se toucher... Hier matin, ma femme y est allée, pour toute autre chose... On en a encore trouvé trois devant elle!

C'est très intéressant! déclara Chansac en hochant la tête.

Et, se tournant vers le professeur en retraite :

— Ne croyez-vous pas que ce soit un cimetière?... Et même, qui sait?

Mais le professeur en retraite lui coupa la parole, et, planté devant Richardin, il s'écria ardemment :

— N'est-ce pas que les pierres tombales sont très anciennes?

— Tellement anciennes, qu'elles sont friables presque comme des plâtras... Et les ossements

Digitized by Google

aussi tombent en poussière, au point qu'on a peine à reconnaître les bras, les jambes. A peine quelques fragments de crânes ont résisté au temps... Et, à en juger par ces vestiges informes, ceux que l'on a ensevelis là devaient être des sortes de colosses, à l'aspect presque bestial...

— Eh bien, mon petit, s'écria Mirandol rayonnant, ça y est!... Vous avez découvert un cimetière maure, là, tout simplement!

Et Chansac :

— Je n'en disais rien ; mais, depuis un moment, c'est absolument ce que je pensais.

Ici, un silence. A quelques pas d'eux, le clapotement velouté des vagues, pendant que chacun regardait tour à tour les deux autres avec des petits claquements de lèvres et des balancements de tête satisfaits. A la fin, Chansac s'adressant au professeur :

— N'est-ce pas qu'il y a quelque chose à faire?

— J'ai mon plan! riposta celui-ci un peu sèchement, avec l'air de dire : « Ces choses-là, c'est ma partie, et vous seriez vraiment aimables de ne pas vous en mêler ! »

Mais, l'ancien capitaine au long cours, avec l'aigreur de quelqu'un qui compte ne pas se laisser mettre sous le boisseau :

— Moi, avant d'avoir, ou non, « mon plan »,

Digitized by Google

il faut qu'on voie d'abord... Quand je naviguais, je ne prenais jamais un parti à la légère.

— Allons, ne vous battez pas!... intervint Richardin, conciliant.

Puis, séance tenante, il fut décidé que le jeudi suivant, tous les trois iraient à Ramatuelle visiter le « cimetière ».

Richardin se chargeait du déjeuner. Mirandol et Chansac, radoucis, payeraient de moitié « le cabriolet ».

III.

Une véritable partie fine, le jeudi suivant, pimentée par une pointe de mystère.

Dès neuf heures du matin, une sorte de vieux break, vitré sur le devant et tendu seulement de vieux rideaux verts sur les côtés, attendait au coin des Lices. Richardin seul ne fut pas exact, apparut enfin avec un poulet froid, roulé dans un numéro du *Petit Var*. Il monta tout de suite dans le break, où l'ancien capitaine au long cours était déjà installé. Mais Mirandol :

— Si on nous voit partir tous les trois, tout Saint-Tropez se demandera... J'aime mieux prendre les devants, moi : vous me cueillerez en route.

Et sans lâcher un gros in-quarto qu'il avait

Digitized by Google

sous le bras — une *Histoire de Provence* dont il s'était muni par précaution — il fila comme un zèbre. Mais avant le petit pont sur le parapet duquel ils s'étaient assis l'autre semaine, le break le rattrapa. Et une fois dans la guimbarde, il déposa l'in-quarto sur la banquette, à côté du poulet froid, et redevint le bonhomme qu'il était au fond, dès qu'il renonçait à ses prétentions professionnelles.

« Hein! disait le capitaine au long cours, le voilà à la bonasse... Ai-je eu raison de lui faire mon petit branle-bas! » Puis, son hypertrophie du cœur, depuis deux jours, le laissait assez tranquille. Richardin, de son côté, avait le pressentiment que de cette descente sur les lieux allait sortir quelque chose de mémorable, s'applaudissait d'avoir raconté la trouvaille à « ces deux gaillards-là ». Aussi, un beau soleil aidant, la route fut des plus gaies. Ils allumèrent des pipes et écartèrent les vieux rideaux verts.

— Tiens! s'écria Chansac, ce rideau me rappelle... Quand je naviguais aux îles Sumatra, une petite Océanienne qui m'avait accordé ses faveurs, avait pour tout vêtement un jupon semblable à ce rideau.

— C'est lui! c'est le même, fit Mirandol en lui fourrant le rideau sous le nez.

Et ils riaient aux éclats; de ça, de tout,

Digitized by Google

même des simples cahots de la guimbarde qui, maintenant, par un chemin presque impraticable, mais adorablement sauvage, gravissait la colline escarpée au sommet de laquelle la petite commune de Ramatuelle se dresse comme un nid d'aigle. Des écoliers en rupture de bancs, tous les trois, plutôt que des vieillards, des demi-moribonds allant reconnaître des ossements. Çà et là, au loin devant eux, entre les pins-parasols et les chênes-lièges, la mer bleue qui est un cimetière aussi — miroitait au soleil.

IV

La voiture s'arrêta devant une maisonnette à volets verts adossée à une ferme. On mit pied à terre. Le fermier accourut pour aider à dételer.

— Messieurs, dit Richardin après avoir donné ses instructions pour le déjeuner, voulez-vous vous rafraîchir, j'ai une bonne cave...

Ces messieurs refusèrent. D'abord les affaires sérieuses.

Et l'on se dirigea de suite vers le terrain en défrichement.

— Messieurs, voilà!... dit le propriétaire avec une certaine solennité.

Digitized by Google

Devant deux énormes cyprès, plusieurs fois ébréchés par la foudre, sur une sorte de tertre rocailleux surplombant la terre fraîchement remuée, étaient alignés en bon ordre tous les ossements exhumés : des fragments de crânes, aux formes surprenantes, d'une bizarrerie presque comique; des tronçons d'os démesurément grands, pouvant passer, à la rigueur, pour des cubitus, des tibias et des fémurs de géants. Le tout, d'ailleurs, s'effritant dès qu'on y touchait et d'une teinte plâtreuse, due probablement à la vétusté. Egalement livides et crayeux, d'informes plâtras pouvaient être pris pour des vestiges de pierres tombales.

— Bravo!... Voilà qui est superbe, admirable..., s'écria Mirandol cramoisi d'émotion et levant les bras d'enthousiasme.

Et Chansac, convaincu :

— Le plus beau cimetière mauresque que j'aie jamais vu!... Si celui-là n'est pas mauresque, je veux être pendu... et je m'y connais, allez, en cimetières... Jadis quand je naviguais en Malaisie...

Mais le professeur retraité lui coupa la parole :

— Richardin, votre découverte aura des conséquences incalculables... Je vous félicite au nom de l'Histoire de notre pays...

Digitized by Google

— Et au nom de la Géographie aussi! renchérit le vieux loup de mer.

Après avoir passé une grande heure au bord du tertre, le nez sur les ossements, les examinant et les commentant en détail, en glissant même de petits fragments dans leurs poches, ils allèrent déjeuner, et en faisant honneur au poulet froid et à l'omelette, surtout à l'excellente cave, ils arrêtèrent un plan, se distribuèrent les rôles. Cette découverte, il fallait, ne fût-ce que pour la gloire de Saint-Tropez, la répandre dans le monde savant, mais en « se méfiant des intrus ». A eux trois, il formaient un comité scientifique suffisant. Mirandol — dont c'était la partie — traiterait dans un mémoire le côté historique. Chansac, lui « qui avait navigué », fait le tour du monde, observé toutes les races d'hommes, se réservait la question anthropologique, et en étudiant la conformation spéciale de ces vestiges humains, étayerait l'Histoire par la Science. Quant à Richardin, propriétaire du sol et « pionnier de la science », son rôle à lui était achevé; mais il était de toute justice que son nom restât également attaché à l'œuvre commune... au succès de laquelle ils trinquèrent au dessert.

Et, pendant le café, tout en fumant leur pipe, ils réclamèrent des ossements. Et Richardin

Digitized by Google

s'en fit apporter des débris, dans un plat ébréché. Et leurs trois têtes branlantes, réchauffées par le bon vin, rajeunies par un espoir de vanité et retrouvant quelque passion, se penchaient en même temps sur cette poussière funèbre, comme s'ils allaient en manger.

V

Trois mois plus tard, en causant par hasard avec « papa Lolo », le plus ancien de Ramatuelle, Richardin apprit enfin la vérité vraie sur ces prétendus ossements humains. Quelque soixante ans auparavant, une épidémie subite avait emporté en quelques semaines tous les grands quadrupèdes de la commune, les bœufs, les vaches, les mulets, jusqu'aux cochons; et, ne sachant plus que faire des charognes, on les avait toutes jetées sur ce terrain inculte en les recouvrant de chaux vive, afin de détruire les germes infectieux.

Très ému au premier moment, Richardin fut sur le point « d'informer le comité ».

Puis il réfléchit. Depuis plusieurs semaines, Mirandol et Chansac avaient envoyé chacun son « mémoire » à l'Académie des Sciences historiques, et la presse locale avait déjà ébruité la

Digitized by Google

découverte. Les choses étaient vraiment trop avancées, mieux valait avaler sa langue.

Il se tint coi, et Mirandol fut décoré. Chansac devint « membre correspondant de l'Académie des Sciences historiques ». Et lui eut bientôt une vigne superbe, la gloire de Ramatuelle, et l'émule du grand vignoble des Garcinières.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MORT VIVANT

Il raconta :

— Si toute créature vivante n'avait pas horreur de la mort et de son inconnu, la vie qui n'est pas toujours rose, serait comme une auberge vide. Au premier déboire, ou même par simple curiosité, nous nous enverrions volontairement dans l'au delà. Mais l'horreur de la mort existe, et une de ses conséquences est la suivante... Lorsqu'un être cher s'éteint loin de nous, sans que nous ayons pu assister à ses derniers moments, nous avons peine à admettre que nous ne le reverrons plus. La désolante évidence a beau être là ; à de certaines heures, une sorte de doute se lève en nous, et dans notre répugnance à admettre la cruelle réalité, nous voudrions nous raccrocher à quelque espérance folle. « Qui sait ? » Nous nous laisserions aller à rêver des choses insensées. D'ail-

Digitized by Google

leurs, si je ne m'expliquais pas assez clairement... ce qui est fort possible... un exemple, qui m'est arrivé, à moi, m'aidera à vous faire saisir la nuance délicate.

Mon meilleur ami d'enfance et camarade de collège s'appelait Julien P... Nos deux familles se connaissaient, étaient même unies par un cousinage éloigné. De la classe de septième à la rhétorique et à la philosophie inclusivement, nous avions fait nos études côte à côte, nous voyant chaque jour, excepté pendant les grandes vacances, nous confiant nos pensées les plus intimes, grandissant dans une parité complète de caractère, de tendances et de goûts. Dans les dernières années surtout, notre liaison devint plus étroite, à mesure que nous nous aperçûmes que, si nos idées générales et nos sentiments se rencontraient, en revanche, un fossé de plus en plus large nous séparait non seulement de la tourbe de nos condisciples, mais aussi de notre milieu provincial, de l'étroitesse hypocrite et de la grossièreté intellectuelle, rendant inhabitable notre petite ville.

Oh! comme nous nous complaisions dans notre isolement, et les généreux instincts de révolte, les larges rêves d'émancipation! Personnellement, — sans trop oser encore le dire, même à Julien, — j'entrevoyais déjà l'affran-

Digitized by Google

chissement par la littérature. Quant à lui, ses aspirations d'adolescent devaient être identiques aux miennes, car je l'entends encore... et je le vois aussi... m'avouer, en inclinant un peu à gauche sa jeune tête pensive : « Si j'écrivais, vois-tu... si je parviens jamais à écrire... je voudrais que tout ce qui sortirait de ma plume fût simple... simple... et d'une clarté de cristal..., aussi transparente que ces eaux limpides au fond desquelles on distingue les moindres cailloux, les brins de mousse, les tout petits poissons jouant au soleil... Oui! la clarté et le naturel ; voilà surtout ce que je voudrais atteindre... »

Malgré ces distinguées tendances littéraires, Julien... et moi aussi d'ailleurs... nous fûmes ensemble « retoqués au bachot » en juillet, à la fin de notre philosophie, tandis que le plus cancre de la classe, une buse attendrissante, était reçu d'emblée. Nous n'en partîmes pas moins joyeusement en vacances. A la rentrée, en octobre, mon camarade vint se représenter avec moi, et, bien entendu, sans avoir, ni l'un ni l'autre, remis le nez dans nos livres, cette fois, nous passâmes haut la main. Ce furent encore quelques bonnes flâneries à deux et de fraternelles confidences, — les dernières, hélas! car il ne tarda pas à repartir, pour aller rejoin-

Digitized by Google

dre son père, fonctionnaire dans une ville de vingt mille âmes, au centre de la France. Pendant plusieurs mois, peu ou même point de lettres... En ces bienheureuses années, où tout est nouveau, le pouls bat si vite qu'on n'a guère le temps d'en compter les pulsations... Puis, un jour, j'appris une épouvantable nouvelle : tout un roman jeune, amusant et gentil, aboutissant à une catastrophe désolante, presque invraisemblable, tant elle était imprévue.

Julien, dont le père, chargé d'enfants, n'était pas riche, avait, en sa possession, un millier de francs, provenant des étrennes et libéralités de ses nombreux oncles et tantes, que, depuis plusieurs années, il avait laissé s'accumuler, afin d'avoir une entrée de jeu à sa sortie du collège. A peine retourné chez son père, est-ce qu'il ne s'était pas amouraché d'une fillette de quinze à seize ans... Lui, n'en avait pas encore dix-neuf... J'ignore les détails... les torts et l'imprudence probable des familles respectives... Mais un beau soir, fuite en express des deux enfants... A Paris, le lendemain matin, ils ne séjournèrent que le temps d'arrêter leurs places sur un paquebot partant le surlendemain du Havre pour l'Amérique... Et, à New-York, une semaine après le débarquement, mon pau-

Digitized by Google

vre Julien était mort de la fièvre jaune, en quelques heures....

Eh bien! cette fin si malheureuse, épouvantable dans sa simplicité banale, succédant à un audacieux voyage et aux joies d'un amour partagé, cette belle intelligence détruite à l'âge des larges espérances, voilà vingt-cinq ans révolus que j'en suis hanté. Comme au premier jour, cette stupidité du sort me consterne et me révolte. Que de fois, sans y avoir assisté, je me suis imaginé les détails : une mort à l'hôtel, au milieu d'indifférents parlant une autre langue... cette enfant de quinze ans et demi demeurée seule avec les débris du billet de mille francs... Et si je vous disais que, au fond, tout au fond de moi, j'ai entendu souvent une voix secrète : « Qui sait?... Tu as vu ses oncles et tantes porter son deuil... tu as même reçu la lettre de faire-part ; mais qu'est-ce que cela prouve? Voyons, toi, à la place de Julien... à dix-neuf ans, partant pour la conquête du Nouveau-Monde, c'est-à-dire de l'indépendance et du bonheur, avec un billet de mille dans la poche et une mineure enlevée à ses parents, ayant par conséquent « charge d'âme », n'aurais-tu pas été fort capable, au seuil d'une existence nouvelle, d'imiter Fernand Cortès brûlant ses vaisseaux avant d'entreprendre la conquête du Mexique et de

Digitized by Google

répandre le bruit de ta mort? Afin de t'enlever à toi-même toute idée de retour, toute velléité de recul... afin de couper le pont entre toi et le vieux monde, de t'affranchir de ses préjugés, de te délier de toute attache embarrassante... Certes, voilà une résolution bien extrême, si rigoureusement logique qu'elle paraît baroque et touche à l'héroïsme, confine à la folie : mais, en s'expatriant « à deux », par un coup de cœur en même temps que par un coup de tête, Julien a pu avoir des raisons « spéciales », inconnues de toi, pour agir tout à fait exceptionnellement et aller au bout de son audace. En effet, d'où sortait cette jeune fille? Quels étaient ses parents? Quelles circonstances précédèrent et nécessitèrent l'enlèvement? Tu n'en sais pas le premier mot, et là doit être l'explication du mystère, si mystère il y a. Donc, absolument parlant, tu n'es pas sûr que ton ami soit mort. La lettre de faire-part, le deuil des parents ne constituent pas une certitude complète... Des probabilités? D'innombrables probabilités? Hélas! oui... mais ces probabilités fussent-elles aussi nombreuses que les grains de sable de la mer, il te reste encore une chance de le revoir... une unique et toute petite chance... »

Maintenant... la semaine dernière... Voici :

Digitized by Google

J'étais au théâtre, à une pièce pas drôle à force de vouloir l'être, et sans philosophie, aux situations embrouillées mais archiconnues, le récent succès d'un vaudevilliste décoré. Il y avait pourtant bien des fauteuils vides, notamment celui à ma gauche. Tout à coup, vers le milieu du premier acte, ce fauteuil est enfin occupé, et je me mets à regarder machinalement le retardataire : quelle stupéfaction et quelle commotion au cœur!... Le vivant portrait du mort... Un Julien avec vingt-cinq ans de plus mais presque pas changé : toujours son front un peu incliné à gauche, et ses doux yeux taillés en amande, la même barbe soyeuse, vierge du rasoir, et où se montraient à peine quelques premiers fils d'argent.

« Voyons! est-ce ou n'est-ce pas lui? » Et mon émotion était extraordinaire. Mais, sans parvenir à détacher de lui mon regard, je ne me décidais pas à lui adresser la parole, de peur d'abréger cette seconde exquise, et de voir se dissiper tout de suite l'illusion d'avoir retrouvé mon compagnon de jeunesse. Aussi ce fut lui qui, à la fin, me dit en souriant : « Mais oui, c'est moi... Nigaud, tu y mets le temps à me reconnaître! » Oh! cette voix pas entendue depuis un quart de siècle! Nos quatre mains se prirent en même temps, se serrèrent. Et, comme

Digitized by Google

le premier acte étant fini, le rideau tombait, nous nous levâmes avec tout le monde, en nous tenant toujours les mains.

Dans le couloir, nous étant consultés du regard, nous reprîmes tout de suite nos paletots à l'ouvreuse et passâmes le reste de la représentation au café du théâtre, à peu près désert. Là, en face l'un de l'autre, les yeux dans les yeux et cœur à cœur, une de nos délicieuses conversations d'autrefois.

— Ta mort? tu sais... Moi, d'abord, je n'y ai jamais cru complètement !... m'écriai-je, dans un mouvement d'orgueil, tempéré par une grosse larme qui me roulait sous la paupière, — cela en me versant ma grenadine.

Eh bien, oui ! là, il n'avait jamais eu l'ombre de la fièvre jaune. « Est-ce qu'on meurt, voyons ! quand, n'ayant pas vingt ans, on se sent quelque chose dans le ventre ? » Cette invention, après le débarquement à New-York, il y avait eu recours pour les raisons par moi devinées, un peu pour faire table rase du passé, rompre définitivement avec la vieille Europe, et surtout pour rassurer « sa femme », la jeune fille enlevée, que des cauchemars d'extradition troublaient, et dont le père, un bourgeois entêté et fort mauvais coucheur, eût tenté

Digitized by Google

de leur faire mille avanies, même au delà des mers.

— Mais, au moins, tu aurais dû m'avertir de la supercherie... C'est très mal de ta part !

— Je l'avoue... Mais au premier moment, tu sais... « Chacun pour soi et Dieu pour tous. » J'avais bien d'autres préoccupations en tête... Songe qu'il ne m'en restait pas lourd, de mes mille francs, une fois arrivé là-bas... Les commencements ont été durs : j'ai dû faire trente-six métiers, quelques-uns fort pénibles, et des plus invraisemblables ; je te raconterai tout ça en détail... Plus tard, une fois débrouillé, j'ai été bien souvent sur le point de t'écrire. Mais ce qu'on n'a pas fait tout de suite, tu sais, il ne manque pas de raisons pour qu'on le diffère encore... Par exemple, j'ai bien souvent pensé à toi, parlé de toi... De loin, je t'ai suivi : chaque fois que ton nom a paru dans un journal, mon cœur a battu... Ma femme, sans t'avoir jamais vu, te connaît, a lu tout ce que tu as écrit... Mes deux garçons aussi...

— Quel âge ont-ils ?

— L'un onze ans, l'autre dix-sept... Notre fille, qui serait l'aînée, n'a pas vécu. Nous sommes en France depuis huit jours, et à Paris depuis hier seulement... pour nous y installer définitivement. Ayant découvert tantôt ton

Digitized by Google

adresse sur le Tout-Paris, je comptais aller te surprendre demain matin, lorsqu'en passant devant ce théâtre, je t'ai reconnu... Tu entrais... j'ai aussitôt loué un fauteuil, et prié le contrôleur, qui te connaît, de me le donner à côté de toi... Puis avant d'occuper ma place, j'ai couru téléphoner aux miens, à l'hôtel que, t'ayant rencontré, je finirais la soirée avec toi... Et voilà, mon bon !

— Et... maintenant, dis-moi... la littérature?... Cette littérature que nous aimions tant?

— J'en ai fait, parbleu ! et à foison... Du journalisme, des interviews, du feuilleton, de la critique, même du théâtre... Une sorte de mélodrame-féerie à grand spectacle, avec un ballet de singes et des cages de lions, m'a même rapporté cinquante mille dollars... Mais celle que nous rêvions jadis, la vraie, la simple, « celle qui ressemble à ces ruisseaux limpides où l'on voit le fond », je vais enfin pouvoir en faire maintenant que j'ai beaucoup vécu... et que j'ai de quoi vivre.

Bref, ayant retrouvé nos vingt ans, nous en étions à caresser de nouveau les rêves d'avenir, quand le patron du café vint nous rappeler qu'il était minuit et demi. Julien prit un fiacre et me donna une carte de son hôtel. « A bien-

Digitized by Google

tôt! » Nos mains se serrèrent encore. Puis, le fiacre s'éloigna, disparut dans la nuit. M'étant alors approché d'un réverbère, voilà qu'en me penchant pour lire l'adresse de l'hôtel de Julien, mon lorgnon glissa, et dans le geste que je fis pour le retenir, je m'éveillai... Car cette résurrection de mon ami n'était qu'un rêve, et je vous demande pardon de ne pas vous en avoir averti tout d'abord.

D'ailleurs, même après un quart de siècle, je n'ai pas encore perdu absolument un reste d'espoir. Au moins, si je ne revois jamais Julien, le hasard me mettra-t-il en présence de la jeune fille, sa veuve, qui doit avoir aujourd'hui des cheveux gris?

Digitized by Google

Digitized by Google

BLOCK-NOTES

1er *mars* 189... — Voici le printemps. Pas encore tout à fait : mais le dur et le maussade de l'hiver est fini. Même le marronnier du 20 mars sera en avance cette année. La terre n'est plus morte; un ensemble de signes évidents, de phénomènes avant-coureurs, indique que quelque chose se prépare. La sève des arbres, intérieurement, et celle des animaux, des hommes aussi, commence à circuler, à monter. L'autre nuit, sous mes fenêtres, un concert des chattes et matous de mon quartier m'a tenu longtemps éveillé. Eh bien! moi, au milieu de ce travail universel de la nature, de cette joie des choses et de ce réveil des êtres, voilà que je pense à me tuer.

— C'est assez bête! me crie une voix, celle sans doute de la conservation.

Digitized by Google

Mais j'y pense tout de même. Et il ne dépend guère de moi de ne pas y penser.

4 *mars*. — Je n'ai aucun motif « banal » de suicide.

Encore dans la force de l'âge, il me reste des dents, des cheveux, et je jouis d'un estomac d'autruche. Sans être riche, j'ai de quoi vivre selon mes goûts, en dilettante, et je n'ai jamais connu l'ennui. Les femmes, après en avoir beaucoup usé et quelquefois souffert pendant ma première jeunesse, je les cultive encore, mais avec modération et en les prenant pour ce qu'elles sont : du plaisir, toujours nouveau, et un intarissable sujet d'étude, un délicieux prétexte à analyse.

En somme, la modération de mes désirs aidant, je vis parfaitement heureux. Et j'ai cependant mes raisons, de fort plausibles raisons, pour sortir volontairement de la vie.

D'ailleurs, je ne brusquerai pas le dénouement, ne précipiterai rien. Je m'abandonnerai tout simplement à la pente qui m'entraîne. Quand mon suicide sera mûr, comme un beau fruit lourd et savoureux, tombant de l'arbre sans effort, il se détachera de lui-même.

5 *mars*. — D'abord, il conviendrait de s'entendre une fois pour toutes sur ce qu'on appelle

Digitized by Google

« la mort ». Moi, je ne crois pas à la mort — pas plus que je ne crois à la naissance.

Dans la nature — qui est un livre perpétuellement ouvert, où tout se trouve écrit, et dans lequel il s'agit seulement de savoir lire — rien ne sort de rien et, par suite, il n'y a ni commencement ni fin. Non seulement les phénomènes se succèdent, mais s'engendrant eux-mêmes, ils se continuent en formant une chaîne souvent invisible pour nos yeux imparfaits, mais ininterrompue. Comment donc admettre que cette chaîne si logique et si admirablement complexe de causes et d'effets qui constitue une existence d'homme — ou d'être quelconque — puisse par un bout être accrochée au vide et par l'autre au néant? — Non! si je suis, c'est que j'ai été, et que je serai — sous une forme ou sous une autre. Voilà une vérité, selon moi, de la dernière évidence. Le plus vaste génie humain comme le dernier des imbéciles, tous, en un mot, nous ne sommes qu'un grain de poussière inanimée, détritus méconnaissable du règne minéral, ou végétal, ou animal : la raison vous dit que cet atome de matière existait, sous une forme quelconque, il y a dix mille ans, cent mille ans; qu'il n'a pas été « créé » tout seul et après coup. Alors, pourquoi, moi, infime atome vivant, serais-je moins favorisé que mon

Digitized by Google

« frère », l'atome inanimé ou réputé tel? Pourquoi serais-je placé dans des conditions d'existence inférieures?

Eh bien! si, ayant déjà vécu, je dois revivre encore, si mon existence actuelle n'est qu'un anneau dans une longue chaîne d'existences consécutives, — pourquoi ne pas oser rejeter tout de suite ma guenille passagère, afin d'avancer plus vite et de savoir plus tôt? Ma conviction étant faite et s'enracinant davantage en moi chaque jour, la logique, et l'impatience de connaître, sans compter un légitime orgueil, me conseillent d'oser.

Cette audace, je ne la possède pas encore complètement; mais j'y pense sans cesse à propos de tout et de rien, je m'accoutume à l'idée de l'avoir, et je sens déjà que je l'aurai.

27 *mars*. — Hier, jour de Pâques, quelle admirable après-midi d'été. Un moment, sur le point d'aller dîner à la campagne pour boire de l'air pur et me griser de nouveau. Mais pas de voitures à la station, les tramways inabordables et cinq heures sonnèrent. Trop tard! « Ce sera pour une autre fois. » Et le désœuvrement me fit entrer dans une église, où un prédicateur tout jeune achevait de débiter un sermon évidemment appris par cœur et truffé de trop de

Digitized by Google

citations latines. Beaucoup de monde pourtant dans l'église. Et, debout tout contre moi, et chaperonnée de sa gouvernante, une merveilleuse jeune fille.

Involontairement, tant l'affluence était grande, mon bras droit effleurait parfois sa taille, et sous la tension du corsage, je sentais son cœur, son jeune cœur encore neuf, vivre et tressauter comme un oiseau en cage.

Le mien aussi, de cœur, vivait et tressautait. Mon bras la serrait d'un peu plus près et, comme elle ne s'écartait pas, tout un roman banal, mais exquis, s'ébauchait déjà dans ma tête : Je profitais d'un prétexte pour échanger quelques mots, indifférents en apparence, mais bien sentis, avec cette demoiselle très comme il faut. Puis, m'étant fait présenter à la famille, je demandais sa main, et l'obtenais, malgré la différence de nos âges. « Douze à quinze ans de plus chez le mari, en somme, c'est raisonnable ! » Et marié, père d'une admirable progéniture qui nous continuerait, et dont il faudrait assurer l'avenir, bonsoir toute idée de suicide. Mais nos rêves, même les plus simples et les plus logiquement déduits, aboutissent rarement.

Agacée comme moi, sans doute, par les textes latins du prédicateur, la jeune fille

Digitized by Google

quitta l'église avec sa gouvernante. Je les suivis de loin. Toutes deux entrèrent dans le square voisin, s'assirent sur des chaises. Moi, je rôdai un moment autour, mon journal à la main, et faisant semblant d'être absorbé par ma lecture; puis j'avisai une place libre au bout d'un banc, tout à côté d'elle, et, m'y étant assis, mon journal toujours à la main, je l'écoutai causer.

Hélas! quel désenchantement amer!

De sottes remarques sur les passantes, les modes nouvelles, l'ennui de n'avoir pas été menée aux courses par sa maman. Des niaiseries à faire pleurer, caquetée par une voix de perruche, et des ragots de concierge sur le dos d'une voisine mère de quatre enfants et rencontrée avec sa robe jaune de l'an dernier : « Une posture, quoi!... le jaune ne se porte plus... Si elle avait au moins changé la ruche!... »

Et moi qui, quelques instants auparavant, avait l'imprudence de rêver!... Dix mille morts plutôt que d'être condamné à faire ma compagne d'une pareille bêtasse, — adorablement belle, pourtant!

15 *avril.* — On ne se voit pas plus mourir qu'on ne s'est vu naître. La souffrance physique? Outre que c'est peu de chose — et plus

Digitized by Google

rien, une fois la douleur passée — il est probable que l'enfant qui naît en poussant son premier cri, « souffre » bien davantage que le moribond, qui s'éteint comme une lampe.

20 *avril.* — Ils me font rire, ceux qui prétendent : « Le suicide est une lâcheté... »

Lâche, moi, parce que, un jour ou l'autre, je vais me résoudre à prendre mon élan et à faire à pieds joints un saut formidable dans l'inconnu, dans l'au delà?

Encore comprendrais-je cette accusation de lâcheté, si j'étais poussé à cet acte par désespoir et lassitude, si je cherchais simplement à me décharger du fardeau de l'existence. La vie! Mais j'y crois au contraire, et je l'aime. Elle me paraît autrement large et merveilleuse qu'aux yeux du vulgaire. Et, dans l'impatience de mon amour pour elle, c'est pour arracher le bandeau de mes yeux terrestres, c'est pour la connaître tout entière et la posséder, la boire avidement et la vivre plus vite, que je veux me tuer. — Dès que j'en aurai le courage...

1er *mai.* — Je sors du Salon... Des kilomètres de peinture. Beaucoup de savoir-faire et peu de sincérité. Pas de génie... Et le public, donc?...

Digitized by Google

Aucun de ces gaillards-là n'aime réellement la peinture, la sculpture, — ni ne serait capable de se tuer par amour de la vie.

2 *mai*. — Si la tourbe humaine n'avait horreur de la mort, la terre serait inhabitée; les oiseaux s'envoleraient de la cage. Mais ils sont retenus, les pleutres, par ces barreaux solides : l'horreur de la mort, la peur de l'inconnu, la crainte de souffrir en se tuant, l'incertitude de l'au delà. Moi qui ai soif de liberté, je vais me glisser un de ces soirs entre les barreaux.

Et quand, après mon évasion, j'arriverai à l'endroit où se tiennent Platon, Phidias, Aristophane, Lucrèce, Bacon, Diderot, Stendhal, Balzac, Musset, Berlioz, Corot, Jules de Goncourt, et tant d'autres que je n'ai pas connus davantage mais avec qui je suis en communion d'idées, je rêve — sans trop oser l'espérer — que, deux ou trois me feront un geste de bienvenue : « Arrivez donc!... Vous vous êtes enfin décidé à prendre votre courage à deux mains; eh bien! là, vrai, ce n'est pas trop tôt! »

16 *juin*. — Une seule chose me retient encore : une habitude... Une vieille habitude enracinée... un de ces actes indifférents, qu'on

Digitized by Google

fait machinalement, sans savoir pourquoi, et qu'on recommence le lendemain.

Oui, chaque soir, après mon dîner, je me rends dans un café où je trouve apparemment quelque plaisir à jouer au whist ou au « mata » avec certaines momies.

. . . . . .

Ici, des pages blanches, rien que des pages blanches.

Le block-notes n'en révélait pas davantage. Tout porte à croire que son propriétaire eut bientôt la folie — ou la sagesse — de mettre son projet à exécution.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Première partie. — LE CŒUR

Pages.

L'Adieu 3
Victoire 13
Le Souvenir 23
Christine 33
Mon Ami le forçat 43
Le Bon anarchiste 53
Une Honnête femme 63
Le Cercueil dans la cave 73
Un Mari intermittent. 81
Déjeûner de fantômes. 93

Deuxième partie. — LA CHAIR

L'Ami. 111
Belle-Maman heureuse 121
Madame Yolande. 131
La Bonne 143
Chez Madame Cancalon. 155
Le Lys dans les modes 165
Zéphirin. 175

Digitized by Google

Pages.
Religion 183
William 191
Maison pour dames. 203

TROISIÈME PARTIE. — L'ESPRIT

Un Triumvirat 213
Jean Norval 231
Un Louis par jour 241
Argentine Fouqueu. 255
Bachelier 265
Un Philosophe humanitaire. 277
Trop équilibré 285
Dernières joies 297
Le Mort vivant. 309
Block-Notes 321

Paris. — Imprimerie L. MARETHEUX, 1, rue Cassette. — 4013.

561492
Digitized by Google

136

PAUL ALEXIS

TRENTE ROMANS

LE COEUR
LA CHAIR — L'ESPRIT

DEUXIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11
1895

NS. 104 e. 25
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, Rue de Grenelle, Paris
Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume

DERNIÈRES PUBLICATIONS

MAURICE BARRÈS
Du sang, de la volupté et de la mort . . . . . 1 vol.

ANDRÉ DANIEL
L'Année politique (1893) . . . . . 1 vol.

LEON A. DAUDET
Les Morticoles . . . . . 1 vol.

ALFRED DUQUET
Paris (Thiers, le plan Trochu) . . . . . 1 vol.

LUCIEN DONEL
Comiche . . . . . 1 vol.

A. GALICE
Don Ignacio . . . . . 1 vol.

GUSTAVE GEFFROY
Le Cœur et l'Esprit . . . . . 1 vol.

PAUL GINISTY
L'Année littéraire (1893) . . . . . 1 vol.

EDMOND DE GONCOURT
Journal (Tome VII) . . . . . 1 vol.

FRANTZ JOURDAIN
L'Atelier Chantorel . . . . . 1 vol.

ARSÈNE HOUSSAYE
Les Larmes de Mathilde . . . . . 1 vol.

MARCEL L'HEUREUX
Les Malfaisants . . . . . 1 vol.

A. MATTHEY
Le Serment d'une mère . . . . . 1 vol.

CATULLE MENDÈS
La Maison de la Vieille . . . . . 1 vol.

OSCAR METÉNIER
Demi-Castors . . . . . 1 vol.

FRANÇOIS DE NION
L'Obex . . . . . 1 vol.

ED. NOEL ET ED. STOULLIG
Annales du Théâtre et de la Musique (1893) . . . . . 1 vol.

JEAN REVÉL
Multiple Vie . . . . . 1 vol.

JEAN RICHEPIN
Mes Paradis . . . . . 1 vol.

LOUIS DE ROBERT
Un Tendre . . . . . 1 vol.

GEORGES RODENBACH
Musée de Béguines . . . . . 1 vol.

LÉON DE ROSNY
Taureaux et Mantilles . . . . . 1 vol.

AURÉLIEN SCHOLL
Les Ingénues de Paris . . . . . 1 vol.

ARMAND SILVESTRE
La Kosake . . . . . 1 vol.

ÉMILE ZOLA
Lourdes . . . . . 1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

17852. — L.-Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google